

BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET
ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD



TOME CXLV
ANNÉE 2018
1^{re} LIVRAISON

SOMMAIRE DE LA 1^{re} LIVRAISON 2018

● Assemblée générale : rapport moral 2017 (Brigitte Delluc).....	3
● Assemblée générale : rapport financier 2017 (Marie-Rose Brout)	6
● Compte rendu de la séance	
du 8 novembre 2017	9
du 6 décembre 2017	16
du 3 janvier 2018.....	22
● Programme de nos réunions. 2 ^e trimestre 2018.....	28
● Éditorial : Fin de mandat et nouvelles perspectives (Gérard Fayolle).....	29
● Une bague du roi Louis XVI en Périgord ? (Francis A. Boddart)	31
● Un opposant déterminé à Napoléon III, le meunier du Frau d'Eugène Le Roy (Gérard Fayolle).....	43
● Joel White MacPherson, un aviateur américain dans le Maquis périgordin. De son évasion à son passage en Espagne (Jean-Pierre Duhard)	55
● Dans notre iconothèque : Une attaque à main armée à Hautefort en décembre 1942 et ses suites tragiques à Paris (Brigitte et Gilles Delluc) ...	71
● Notes d'épigraphie du Périgord - 10. Un caractère runique gravé sur une hache-marteau « barbare » découverte à Allemans (François Michel).....	87
● Petit patrimoine rural : Cabane de vigne à Sainte-Foy-de-Longas (La Pierre angulaire).....	105
● De Florence à l'Adriatique. En parcourant les Appenins. 8-15 septembre 2017 (François Michel).....	111
● Sortie du 7 octobre 2017. Les retables baroques (Olivier Geneste)	121
● Notes de lecture : La Cité Bel Air. 1917-2017. Cent ans d'histoires (P. Serre) ; « La Valse préfectorale » ou l'histoire méconnue des préfets de la Dordogne (J.-M. Linfort) ; L'art pariétal de Cro-Magnon (B. et G. Delluc) ; Le canton d'Excideuil pendant la Grande Guerre, quelques aspects (collectif) ; Francs-maçons en Périgord (P. Serre) ; Pierre Bourrinet et l'histoire des découvertes préhistoriques à Teyjat (J.-M. Warembourg).....	127
● Courrier des chercheurs et petites nouvelles (Brigitte Delluc)	131
● Bulletins thématiques : appels à communications.....	136

Le présent bulletin a été tiré à 1 000 exemplaires.

Photo 1^{re} de couverture : hache-marteau découverte à Allemans et porteuse d'une lettre runique, V^e-VI^e siècle (cliché F. Michel).

Photos 4^e de couverture : cabane de vigne à Sainte-Foy-de-Longas (p. 105) ; Pierre Magne (p. 51 ; coll. SHAP, iconothèque BA 39 bis) ; fausse carte d'identité de Joel White MacPherson (p. 61 ; archives MacPherson) ; retable de Saint-Romain, Saint-Romain-Saint-Clément (p. 125, cliché P. Besse) ; manoir des Chabridoux à Hautefort (p. 72 ; cliché Delluc).

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE DU MERCREDI 7 MARS 2018

RAPPORT MORAL POUR L'ANNÉE 2017

2017 était une année sans élection. En revanche, elle a été une année particulièrement importante pour les activités d'édition, pour d'importants travaux concernant la gestion de notre bibliothèque, pour des excursions et des voyages passionnants. Elle a été aussi marquée par des modifications dans la gestion de nos locaux, obligeant à une réflexion sur toute l'organisation de la vie de notre chère société. Vos administrateurs ont continué à se réunir régulièrement tous les deux mois pour veiller à son bon fonctionnement, au suivi de notre *Bulletin*, toujours aussi riche en publications originales, à l'animation et au bon déroulement de nos réunions mensuelles et à l'organisation de nos excursions et de nos voyages. Que tous, administrateurs et bénévoles, soient remerciés pour toutes leurs actions qui rendent si vivante notre chère société.

Grâce à la vigilance de tous les instants de notre vice-président, Dominique Audrerie, et grâce au magnifique travail de Sophie Bridoux-Pradeau, en collaboration avec notre comité scientifique de lecture et de rédaction, qui se réunit régulièrement sous la direction de Gérard Fayolle, vos administrateurs ont réussi à tenir le pari de publier à la date prévue les Actes du congrès organisé en 2016 à Périgueux, avec la Fédération historique du Sud-Ouest (son LXIX^e congrès), sur *Les écrivains en Aquitaine*. Ce beau volume, publié à la place de la 2^e livraison de notre *Bulletin*, a pu ainsi être offert à tous les membres adhérents de notre société : il contient 50 contributions concernant des personnages souvent très peu ou mal connus. En contrepartie, les rubriques habituelles de notre *Bulletin*, comptes-rendus de réunions mensuelles, Courrier des chercheurs et Petites Nouvelles, analyses d'ouvrages, pour les 6 mois correspondants aux 2^e et 3^e livraisons, ont été réunis dans le volume réduit de la 3^e livraison. Nos remerciements vont à l'Institut Eugène Le Roy pour la subvention qu'il a bien voulu nous accorder pour nous aider dans cette ambitieuse réalisation. Elle met un point final au succès du beau congrès de Périgueux magnifiquement organisé en 2016 avec le concours, entre autres, de la municipalité de Périgueux, que nous remercions encore une fois très vivement.

La première et la quatrième livraisons de notre *Bulletin*, en revanche, ont conservé leur aspect ordinaire et ont permis la publication de treize mémoires originaux concernant l'histoire et l'archéologie du Périgord. Un grand merci à tous

ces auteurs pour leur contribution à la qualité de notre *Bulletin*. Le tome 2017 compte 868 pages.

Malgré les difficultés, grâce à la vigilance permanente de notre trésorière, notre budget reste cette année en équilibre, mais l'avenir s'annonce plus difficile. Elle vous dira plus précisément comment se présentent les années à venir, semées d'imprévus, comme par exemple la chute d'une partie du mur de clôture de notre jardin, le long de la rue des Dépêches, qui vient d'être réparé.

Nos remerciements vont au Service des espaces verts de la municipalité de Périgueux, qui veille à l'entretien de notre jardin ; il est, de loin, le principal espace vert du Puy-Saint-Front.

Notre site Internet (www.shap.fr), constamment enrichi sous la direction de Pierre Besse, et sans cesse consulté par d'innombrables chercheurs, fournit régulièrement les informations nécessaires pour suivre les activités de notre compagnie. Rappelons que nos collègues, ayant fourni leur adresse Internet, sont directement informés par notre *Lettre mensuelle d'information* : programmes des réunions mensuelles, activités de la SHAP, sorties à thèmes de printemps et d'automne, voyages. Pour les personnes ne possédant pas de connexion Internet, les documents correspondants sont à leur disposition à notre siège, 18 rue du Plantier à Périgueux.

Notre bibliothèque, en constant enrichissement, reçoit régulièrement les nouvelles publications des auteurs et des sociétés savantes de tout le Sud-Ouest, et même de beaucoup plus loin. Notre *Bulletin* publie régulièrement les entrées dans la bibliothèque et une analyse des ouvrages offerts. Un grand merci à tous les auteurs et à tous nos donateurs. La bibliothèque reçoit les chercheurs, adhérents à notre société, chaque vendredi après-midi, de 14 heures à 17 heures 30. Ils sont accueillis par une équipe de bénévoles dévoués et compétents (Patrick Petot, Jeannine Rousset et François Michel) et par Sophie Bridoux-Pradeau, secrétaire de la SHAP.

Une équipe de bénévoles (Jean-Pierre et Solange Bidaut, Huguette Bonnefond, Alain Cabos, Monique Garnier, Martine et Patrick Prost) se réunit chaque jeudi après-midi, sous la conduite de Jeannine Rousset, pour continuer l'inventaire informatique de la bibliothèque. D'autres, en particulier Luc Mayeux et Cyril Pralong, s'attachent à rédiger l'index analytique du *Bulletin*, année après année, pour mettre à jour *La Mémoire du Périgord*. Enfin, mais peut-on dire enfin pour un travail qui se poursuit régulièrement, Pierre Besse, après avoir numérisé une partie de notre iconothèque (disponible sur Internet en fichiers petit format), a commencé à numériser notre *Bulletin*, page après page, depuis l'année 1938. Il prend ainsi la suite du travail qui avait été réalisé il y a quelques années par la Bibliothèque nationale de France sur son site Gallica. Désormais, il est possible de consulter sur Internet tous nos *Bulletins*, de 1874 à 1937 sur le site Gallica, de 1938 à 1999 sur le site de la SHAP. À terme, tous nos *Bulletins* seront rendus disponibles sur Internet quelques années après leur publication.

Nos réunions mensuelles, chaque premier mercredi du mois de 14 heures à 16 heures 30, sous la direction de notre président, Gérard Fayolle, continuent à réunir une centaine de nos adhérents pour suivre des communications variées et de qualité, souvent accompagnées de projections, toutes relatives au Périgord. Cette année nous avons écouté une trentaine d'intervenants. Chaque intervention donne lieu à un résumé dans le compte rendu de la réunion. L'équipement audiovisuel fonctionne parfaitement grâce au dévouement et à l'efficacité de Pierre Besse et de Henri Serre.

Certains lieux d'excursion fragiles n'étant accessibles qu'à un nombre réduit de visiteurs et pour permettre une meilleure organisation, il a été décidé de prévoir des sorties à thèmes et de réduire à un bus le nombre des participants. Dans le cas où le nombre des personnes intéressées dépasserait le quota, il serait possible d'organiser une autre excursion sur le même thème à une autre date. C'est pour cela que, dès l'annonce des excursions, il est nécessaire de s'inscrire auprès de notre secrétariat. C'est vrai aussi pour les voyages dans le monde méditerranéen organisés par François Michel. Le 8 avril, la sortie a permis de visiter « les églises à coupes du Ribérais » sous la direction de Serge Larué de Charlus ; le 20 mai, une sortie nous a entraînés sur « la Route des canons », sous la conduite de Patric Chouzenoux ; enfin le 7 octobre, Olivier Geneste nous a fait découvrir « les retables baroques de nos églises ». Un voyage en Toscane/Émile-Romagne, dirigé par François Michel, a eu lieu du 8 au 15 septembre 2017. Des comptes rendus de ces différentes manifestations, toujours très appréciées, ont été publiés dans le *Bulletin*. Un grand merci à Dominique Audrerie qui en assure l'organisation, à nos hôtes et à tous ceux qui ont œuvré avec gentillesse et érudition pour nous enrichir de leur savoir.

Notre société a participé à la 3^e fête de l'Histoire à Périgueux, avec, le 9 juin, une conférence de Gérard Fayolle sur « Un opposant déterminé à Napoléon III, le meunier du Frau d'Eugène Le Roy », au colloque de Cadouin, le 20 août, avec une conférence de Gilles Delluc sur « Les Gavaches à Cadouin au XV^e siècle » et une autre de Brigitte Delluc sur « Les Cro-Magnons. De nombreux migrants tout autour de Cadouin », au prix littéraire de Brantôme (Jeannine Rousset), au jury du Clocher d'Or (Maurice Cestac) et aux Journées du Patrimoine, en ouvrant les portes de son siège les 16 et 17 septembre, avec une exposition des dessins des monuments du Périgord au milieu du XIX^e siècle par Léo Drouyn, une conférence de Thierry Baritaud sur « Joseph de Mourcin et ses confrères archéologues » (au MAAP) et une visite de notre souterrain médiéval sous la conduite de Brigitte Delluc.

Enfin, comme tous les ans, je me permets de souligner que notre compagnie bénéficie d'un atout véritablement essentiel pour son bon fonctionnement : l'efficacité et la gentillesse de notre secrétaire Sophie Bridoux-Pradeau. En liaison constante avec notre président et avec les membres du comité scientifique de lecture et de rédaction, elle pilote la fabrication de notre *Bulletin*, assure le lien avec les auteurs et rédige le chapitre « Sommaire et table des illustrations du tome », qui clôt, chaque année, la 4^e livraison. Elle effectue le classement des entrées dans la bibliothèque (ouvrages et documents), après leur enregistrement pour le *Bulletin* par la secrétaire générale. Elle assiste Pierre Besse pour la mise à jour permanente de notre site Internet et pour la diffusion de la *Lettre mensuelle d'informations*. Elle aide l'équipe de la trésorerie. Elle assure la permanence téléphonique aux heures indiquées sur le répondeur et gère le programme de nos réunions mensuelles. En outre, elle participe à la gestion et l'organisation des excursions, des voyages et des manifestations auxquelles notre compagnie est associée.

Brigitte Delluc, secrétaire générale

Le rapport moral est adopté à l'unanimité.

Le président ajoute des félicitations et des remerciements pour la secrétaire générale qui agit sans relâche pour le bon fonctionnement de la SHAP.

RAPPORT FINANCIER POUR L'ANNÉE 2017**Détail bilan actif**

	Brut	Amortissements Dépréciations	Net au 31/12/17	Net au 31/12/16
ACTIF				
Immobilisations incorporelles				
- 205000 LOGICIELS	4 171,95		4 171,95	4 171,95
- 280500 AMORT LOGICIELS		4 171,95	-4 171,95	-4 171,95
Cessions, brevets et droits assimilés	4 171,95	4 171,95		
Immobilisations corporelles				
- 213100 BATIMENTS	679,32		679,32	679,32
- 213500 AMENAGEMENT DES CONSTRUCTIONS	97 188,91		97 188,91	76 585,49
- 281350 AMORT.AGENCEMENT CONSTRUCTIONS		33 428,97	-33 428,97	-28 178,33
Constructions	97 868,23	33 428,97	64 439,26	49 086,48
- 215400 MATERIEL	6 453,61		6 453,61	6 453,61
- 281540 AMORT.MATERIEL		4 620,55	-4 620,55	-4 050,43
Installations techniques, matériel et outillage	6 453,61	4 620,55	1 833,06	2 403,18
- 218300 MATÉRIEL DE BUREAU	4 301,18		4 301,18	3 674,19
- 281830 AMORTIS. MATÉR.BUREAU ET INFORMAT.		3 674,19	-3 674,19	-3 674,19
Autres immobilisations corporelles	4 301,18	3 674,19	626,99	
Immobilisations financières				
- 271000 PARTS SOCIALES	11 003,28		11 003,28	1 000,16
TIAP & autres titres immobilisés	11 003,28		11 003,28	1 000,16
ACTIF IMMOBILISE	123 798,25	45 895,66	77 902,59	52 489,82
Stocks				
- 321100 OUVRAGES	12 842,00		12 842,00	12 842,00
Matières premières et autres approv.	12 842,00		12 842,00	12 842,00
Créances				
Divers				
- 512320 CREDIT AGRICOLE (COMPTE COURANT)	3 435,93		3 435,93	3 326,87
- 512321 CREDIT AGRICOLE CSL N°210	38 751,34		38 751,34	59,00
- 512322 CREDIT AGRICOLE CSL N°219	3 246,60		3 246,60	1 164,12
- 514000 BANQUE POSTALE	14 201,80		14 201,80	2 197,47
- 517800 LIVRET D'ÉPARGNE				74 580,32
Disponibilités	59 635,67		59 635,67	81 327,78
ACTIF CIRCULANT	72 477,67		72 477,67	94 169,78
COMPTES DE REGULARISATION				
TOTAL DE L'ACTIF	196 275,92	45 895,66	150 380,26	146 659,60

Le résultat de l'année 2017 est équilibré. Cependant, cette dernière a été particulièrement mouvementée avec le décès de M^{me} Louise Eytier et le départ en EHPAD de M^{lle} Françoise Lavergne, nos locataires.

L'activité de la SHAP s'est heureusement bien maintenue, grâce à l'attention de notre président et des membres du bureau. Merci à nos membres pour leur fidélité si importante.

L'inquiétude vient de nos locaux, très anciens, qui nécessitent de gros frais de mise aux normes pour pouvoir envisager une nouvelle location. Notre association

Détail bilan passif

	Net au 31/12/17	Net au 31/12/16
PASSIF		
- 102000 FONDS ASSOCIATIF (SDR)	119 792,87	116 887,59
Fonds associatifs sans droit de reprise	119 792,87	116 887,59
RESULTAT DE L'EXERCICE	790,86	2 905,28
- 131000 SUBVENTION D'INVESTISSEMENT	12 986,35	12 986,35
- 139000 QUOTE PART DE SUBVENT.INSCRITE/CR	-5 410,93	-4 545,28
Subventions d'investissement	7 575,42	8 441,07
FONDS PROPRES	128 159,15	128 233,94
Fonds associatifs avec droit de reprise		
AUTRES FONDS ASSOCIATIFS		
- 157200 PROVISION POUR TRAVAUX	1 000,00	4 000,00
Provisions pour charges	1 000,00	4 000,00
PROVISIONS POUR RISQUES ET CHARGES	1 000,00	4 000,00
FONDS DEDIES		
Emprunts obligataires convertibles		
Emprunts et dettes auprès des établissements de crédits		
- 165000 CAUTIONS RECUES	800,00	800,00
Emprunts et dettes financières diverses	800,00	800,00
- 431000 SÉCURITÉ SOCIALE	3 837,00	2 896,00
- 444000 ETAT IMPOTS A PAYER	571,00	1 969,00
Dettes fiscales et sociales	4 408,00	4 865,00
- 468600 DIVERS - CHARGES À PAYER	5 412,11	6 659,66
Autres dettes	5 412,11	6 659,66
- 487000 PRODUITS CONSTATES D'AVANCE	10 601,00	2 101,00
Produits constatés d'avance	10 601,00	2 101,00
DETTES	21 221,11	14 425,66
ECARTS DE CONVERSION		
TOTAL DU PASSIF	150 380,26	146 659,60

n'étant pas vouée à la gestion de biens, une réflexion s'impose pour l'avenir. Nous n'avons aucune dette ; nous pouvons donc prendre le temps, durant l'année 2018, pour décider du devenir de notre patrimoine immobilier. J'ai confiance en l'avenir de la SHAP.

Je quitte mon poste de trésorière après 10 ans de service. M. Maurice Cestac, qui a travaillé avec moi, devrait me remplacer. Merci à lui et merci pour le bonheur que j'ai eu à vous servir.

Marie-Rose Brout, trésorière

Le rapport financier est adopté à l'unanimité.

Le président remercie chaleureusement la trésorière pour le dévouement dont elle a fait preuve durant toutes ces années.

Exercice 2017 et Budget prévisionnel 2018

DEPENSES	Exercice 2017	Budget prévisionnel 2018
Impression et envoi du Bulletin	20 230	20 000
Papeterie / Fournitures	875	1 000
Achats de livres	656	700
Entretien et réparation	6 010	4 000
Assurances	3 478	3 500
EDF-GDF-Eau	1 782	1 500
Honoraires comptable	1 260	1 300
Excursions	4 725	5 000
Réceptions, déplacements	70	50
Correspondance, téléphone	1 447	1 500
Frais de banque	221	150
Impôts	12 944	12 500
Salaires et URSSAF	40 189	35 000
Dotations	5 821	7 750
Charges exceptionnelles	254	
Impôt sur loyers	571	250
TOTAL	100 533	94 200

RECETTES		
Prestations	1 407	1 500
Ventes de livres	1 931	2 000
Excursions et voyage	6 570	7 500
Loyers	22 843	13 000
Cotisations	25 062	25 000
Abonnements	26 877	27 000
Quote-part	866	870
Intérêts	532	300
Dons	5 778	2 000
Voyage Italie	3 879	5 000
Revenu antérieur	2 579	
Reprise provision travaux	3 000	
TOTAL	101 324	84 170
résultat	791	-10 030

Comptes rendus des réunions mensuelles

SÉANCE DU MERCREDI 8 NOVEMBRE 2017

Président : Gérard Fayolle.

Présents : 98. Excusés : 2.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

NÉCROLOGIE

- Serge Avrilleau

Le président adresse les condoléances de la SHAP.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées de livres

- Bayrou (François), 1994. *Henri IV. Le roi libre*, Paris, éd. France Loisirs (don de Sylvette Audibert).

- Mussidan. *66^e félibrée du Bournat, 7 juillet 1985*, album n° 94, Imprimerie Générale du Sud-Ouest (don de Sylvette Audibert).

- Quisenarts (Luc), 2000. *Hospitalité en Dordogne et dans le Sud-Ouest de la France. Hôtels*, éd. D-Publications (don de Sylvette Audibert).

- Bentley (James), avec les photographies de Hugh Palmer, s. d. *Les plus beaux villages du Périgord*, Lausanne, La Bibliothèque des Arts (don de Sylvette Audibert).

- Annet (Francis), photographe, avec une préface d'Yves Coppens, 1996. *Périgord. Terre de lumière...*, éd. Francis Annet (don de Sylvette Audibert).

- Penaud (Guy), 2017. *L'Itinéraire merveilleux d'une « Enfant de Marie » : sainte Bernadette Soubirous*, éd. Edilivre (don de l'auteur).

- Serre (Pascal), 2017. *La Cité Bel Air. 1917-2017. Cent ans d'histoires*, Boulazac, éd. Association Les Amis de Barnabé (don de l'auteur).
- Collectif, 2017. *Franco-maçons en Périgord*, Périgueux, éd. Cercle philosophique et culturel du Grand Orient de France de Périgueux (avec *Introductions historiques* par Gérard Fayolle, Guy Mandon, Guy Penaud, Pascal Serre) (don de Pascal Serre).
- Penaud (Guy), 2017. *Moi, le prince des faussaires en Périgord*, La Crèche, éd. La Geste (don de l'auteur).
- Delluc (Brigitte et Gilles), 2009. *Petites énigmes et grands mystères, tome III*, Périgueux, éd. Pilote 24 (don des auteurs) (« Le Périgordin Francis Bout de l'An, chef de la Milice » ; « Jean-Baptiste de la Reynie, prêtre, écrivain, révolutionnaire... » ; « Deux guérisons miraculeuses à Lourdes »).
- Murray Kendal (Paul), 1971. *Louis XI*, Paris, éd. Fayard (don de Sylvette Audibert).
- Ducros (Albert et Jacqueline), 1985. *La Préhistoire*, Paris, éd. Nathan, coll. Nouvelle encyclopédie (don de Sylvette Audibert).
- Villot (Pierre), 2017. *Au pays de Hautefort. Découverte du village ancien. Le château et ses seigneurs. Histoires courtes, contes, légendes. « Les gens d'Auberoque » Eugène Le Roy*, éd. Conservatoire des anciens métiers, arts, lettres et traditions en Périgord (don de l'auteur).
- Jeanroy (A.), 1963. *La poésie occitane, des origines à la fin du XVIII^e siècle*, Toulouse, éd. Édouard Privat / Paris, éd. Henri Didier (don de Françoise Lavergne).
- Joussain (André), 1964. *Épîtres. Poésies*, Périgueux, éd. Pierre Fanlac (don de Françoise Lavergne).
- D'Hauthuille (Marie), 2017. *L'épicerie*, Église-Neuve-d'Issac, éd. Cyrano (roman qui a pour sujet un voyage de noces en Périgord) (don de l'éditeur).
- Caproux (Charles), 1953. *Histoire de la littérature occitane*, Paris, éd. Payot (don de Françoise Lavergne).
- Lavaud (Guy), 1956. *Art poétique*, Paris, éd. Émile Paul (don de Françoise Lavergne).
- Soubeyran (Michel), 1961. *Le musée du Périgord*, avec 50 photos de Jacques Lagrange, Périgueux, éd. Pierre Fanlac (don de Françoise Lavergne).
- Secret (Jean), 1955. *Saint-Jacques et les chemins de Compostelle*, Paris, éd. Horizons de France (avec une dédicace de Jean Secret) (don de Françoise Lavergne).
- Delbrêl (Madeleine), 1968. *La joie de croire*, éd. Livre de vie (don de Françoise Lavergne).
- Des Moulins (Charles), Du Rieu de Maisonneuve, 1840. *Catalogue raisonné des plantes qui croissent dans le département de la Dordogne. Phanérogammes*, Bordeaux, Chez Lafargue (don de Françoise Lavergne).

- Laming (Annette), 1959. *Lascaux*, Union générale d'éditions (Voici. Science-Information) (don de Françoise Lavergne).

Brochures, tirés-à-part et documents

- Dossier sur « Le voyage des trois cloches de Ain Beïda à Coulounieix-Chamiers », divers documents (don de Sylvette Audibert).

COMMUNICATIONS

Le président souhaite la bienvenue à nos nouveaux membres présents aujourd'hui.

Il annonce le décès de notre collègue Serge Avrilleau et passe la parole au Dr Gilles Delluc. « C'est avec une grande tristesse que les spéléologues et archéologues périgordins ont appris le décès de Serge Avrilleau, président émérite et président d'honneur de la Société française d'étude des souterrains (SFES). Spéléologue depuis son adolescence, Serge fut, au Spéléo-Club de Périgueux, l'un des créateurs de la revue *Spéléo-Dordogne* et le découvreur de plusieurs cavités naturelles, telle la grotte de Dévigne. Il était cleric de notaire dans l'étude son père à Saint-Astier. La découverte de nombreux cluzeaux en Dordogne le conduira petit à petit vers l'étude du patrimoine souterrain artificiel. Elle le mènera en 1975 à la publication du premier tome (avec B. et G. Delluc) de son inventaire *Cluzeaux et souterrains en Périgord*. Les 7 gros volumes de son inventaire, parus au cours des années 1990 et 2000, représentent une somme inestimable d'informations (notamment toutes les topographies) et un travail de recherche, souvent solitaire, inégalé. Celui sur Périgueux devrait être prochainement disponible. Serge Avrilleau participa à la création du Musée de la Spéléologie aux Eyzies en 1970 et fut également l'organisateur du congrès des souterrains de Brantôme en 1990 et co-organisateur du congrès de Ribérac en 2013. Outre sa collaboration à *Subterranea* (SFES) et à *Spéléo-Dordogne* (Spéléo-Club de Périgueux), il a donné à notre *Bulletin*, depuis 1972, une huitaine d'articles sur les cluzeaux. Enfin, son dernier ouvrage était une importante monographie consacrée à Saint-Astier, sa petite ville d'origine, écrit en collaboration avec sa femme, Anne-Josette Avrilleau : il était venu le présenter au cours de notre réunion mensuelle le 5 août 2015 » (le texte complet de l'intervenant est déposé à la bibliothèque).

Jean-Jacques Gillot ajoute que M^e Avrilleau, son père, était un des rares prisonniers de guerre de Saint-Astier : Serge lui avait donné de nombreux renseignements.

Jeannine Rousset signale que des volumes en double dans notre bibliothèque seront vendus durant la pause.

Diverses manifestations auront lieu durant ce mois : les prospectus sont disponibles sur le bureau. Les 3 et 4 novembre derniers, Brigitte et

Gilles Delluc ont participé à la préparation d'une émission sur l'alimentation préhistorique pour France 3, avec une présentation du gisement de l'abri Pataud et la participation à un repas préparé spécialement dans une auberge au fond des bois dans les environs des Eyzies. Samedi prochain, le 11 novembre, ils participeront à une série de conférences à Lascaux IV pour le Gretorep, une association de préhistoriens et de psychanalystes qui s'interrogent sur les origines de l'art paléolithique : ils parleront de « Lascaux, histoire et archéologie ».

Le président présente 5 nouveaux membres qui sont élus à l'unanimité ou réintégrés.

Le Dr Gilles Delluc présente ***Le professeur Édouard Bourdelle (1876-1960), de Périgueux au Muséum et au zoo de Vincennes***. Il est né à Périgueux sur le quai Georges-Saumande, juste en dessous du siège de notre Société, dans une grande maison, qui était une ancienne maison de bains. Après avoir fréquenté l'école normale d'instituteurs, puis le lycée de garçons, il termina ses études à l'École nationale vétérinaire de Toulouse en 1897, qui s'élevait à l'époque à la place de la gare Matabiau. En 1900, il y occupe le poste de chef de travaux de la chaire d'Anatomie, Histologie et Tératologie. On le retrouve en 1912 à l'École nationale vétérinaire d'Alfort (Maisons-Alfort), où il occupe la chaire d'Anatomie et de Tératologie jusqu'en 1926. Il devient le grand spécialiste de l'anatomie des mammifères et on lui doit le *Traité d'anatomie régionale des animaux domestiques* (1912-1965), avec Montané et Bessou (en 5 volumes : équidés, ruminants, porcins, carnivores et rongeurs) (ouvrages que nous avons offerts à la bibliothèque de la SHAP). On lui doit aussi un ouvrage *Technique de dissection des animaux domestiques* (1947), avec Bessou et Florentin. Une autre de ses spécialités est l'accroissement des collections anatomiques avec d'importants travaux muséographiques à Toulouse et à Alfort. Ce savant périgordin a épousé Angèle Cazals, la fille d'un homme politique originaire d'Ariège, Pierre Cazals, agrégé de lettres, député radical et radical-socialiste, ayant occupé de nombreuses et importantes fonctions à la Chambre. Il demeure 10, boulevard Port-Royal à Paris 5^e (au fond de la cour). Il a le verbe clair et précis avec l'accent du terroir. Sa vêtue est toujours très élégante (une gravure de mode 1920). Il est d'une extrême gentillesse et manifeste une grande humilité. En 1926, à 50 ans, et jusqu'en 1947, il occupe la chaire de Zoologie (mammifères et oiseaux) au Muséum national d'histoire naturelle, chaire fondée par Étienne Geoffroy Saint-Hilaire en 1793. Il reçoit l'honorariat en 1947 et continue à se rendre chaque jour à pied à son laboratoire. Il a la passion de l'enseignement et l'intervenant (qui est son neveu) se souvient l'avoir rencontré un jour des années 1950 dans un café de la place Monge, non loin du Muséum, entouré de ses étudiants. Son nom est attaché au classement des collections (muséum, labos, galeries) et son enseignement magistral sur l'anatomie des animaux domestiques était

réputé. Mais il s'est aussi beaucoup intéressé aux migrations des oiseaux et des chauves-souris. Norbert Casteret a beaucoup travaillé avec lui et son ouvrage *Une vie de chauve-souris* en témoigne. L'intervenant se souvient aussi avoir bagué pour lui en 1950 des centaines de minioptères de Schreibers avec Bernard Pierret, alors président du Spéléo-Club de Périgueux, dans l'abîme de La Fage en Corrèze. Édouard Bourdelle a écrit les tomes XVII et XVIII consacrés aux mammifères pour le *Traité de Zoologie* dirigé par P.-P. Grassé. Il a fondé la revue *Mammalia*. Il a créé le Service central de Muséologie du Muséum et était directeur de la ménagerie du Jardin des plantes. Enfin, il est à l'origine de la création du zoo de Vincennes. Il s'est intéressé aux animaux de la Préhistoire, en particulier aux aurochs-reconstitués et aux chevaux des Eyzies avec F. Trombe et R. Jeannel. Il participait régulièrement aux travaux estivaux de la Société d'étude et de recherches préhistoriques des Eyzies (SERPE). On lui doit aussi l'introduction malencontreuse du ragondin (myocastor), pour sa chair et sa fourrure, sans son prédateur naturel d'Amérique du sud, l'alligator. Enfin, en 1939, il mit à l'abri une partie des précieuses collections du Muséum dans sa maison familiale du boulevard Georges-Saumande et dans les caves de la Société historique et archéologique du Périgord, à l'initiative de sa nièce qui était la secrétaire du marquis de Fayolle, alors président de notre compagnie (résumé revu et corrigé par l'intervenant).

Un de nos collègues se demande si certains animaux ne viendraient pas de l'ancien zoo de Versailles (voir p. 25). Enfin, l'intervenant indique qu'Édouard Bourdelle n'a aucune relation avec le sculpteur Antoine Bourdelle.

Guy Penaud, qui termine un livre sur le sujet, évoque ensuite *les activités en Périgord des agents du service secret britannique, le Special Operation Executive (SOE) au cours des années 1941 et 1942*. Tout commence par le parachutage, au cours de la nuit du 5 au 6 mai 1941, dans l'Indre, d'un premier officier du SOE, Georges Bégué. Né le 22 novembre 1911 à Périgueux, spécialiste radio, il s'installa, grâce à l'ancien ministre Max Hymans, à Châteauroux, d'où il passa le premier message radio vers Londres le 9 mai suivant. Il reçut par la suite des renforts arrivés soit par air, soit par mer ou bien recrutés sur place. Parmi ceux-ci, deux officiers, parachutés au cours de la nuit du 6 au 7 août 1941, jouèrent un rôle important : Gilbert Turck, qui prit la direction de Marseille, et Jacques Vaillant de Guélis. Max Hymans ayant présenté ce dernier, vers la fin de l'été 1941, à l'ancien député Jean Pierre-Bloch (réfugié en Dordogne), l'homme venu d'Angleterre, demanda à Pierre-Bloch de trouver en Périgord un lieu pouvant recevoir des hommes et des containers largués d'un bombardier. Un terrain situé à Lagudal, commune de Beleymas, fut trouvé, ainsi que des hommes susceptibles de l'aider : le docteur Édouard Dupuy, maire de Villablard, et Albert Rigoulet, dit « Le Frisé », un mécanicien de Saint-Jean-d'Eyraud. Ces trois hommes réceptionnèrent, au cours de la nuit du 10 au 11 octobre 1941,

trois officiers parachutés : Jack Hayes, Clément Jumeau et Jean Le Harivel. Manquaient toutefois à l'appel un quatrième homme, Daniel Turberville, et les deux containers, tous largués trop loin. L'homme fut arrêté le 11 octobre à Issac par les gendarmes qui récupérèrent également les deux containers. Peu avant cette opération, Jean Pierre-Bloch avait été avisé par un étrange message de Max Hymans du démantèlement du réseau à Châteauroux. En effet, l'un des hommes, « Gerry » Morel, avait été arrêté le 3 octobre à Limoges. Sur lui, la police avait découvert l'adresse de la « boîte aux lettres » du réseau à Châteauroux, où elle monta une souricière au cours de laquelle furent arrêtés quatre autres membres du réseau, dont l'un, Jean Bouguennec, était porteur de l'adresse de Turck à Marseille, la Villa des Bois. Là aussi, la police surveilla les lieux, ce qui lui permit d'arrêter, à partir du 17 octobre 1941, outre les trois hommes parachutés à Lagudal, Georges Bégué, les époux Pierre-Bloch venus porter à Turck l'argent parachuté à Lagudal et d'autres membres du réseau. Toutes les personnes interpellées à Marseille furent transférées à la prison de Périgueux le 28 octobre 1941, puis transférées (à l'exception des femmes, qui avaient été libérées fin 1941) au camp de Mauzac le 14 mars 1942. Manquaient toutefois deux officiers qui s'étaient entre-temps évadés, Turberville du train le conduisant de Périgueux à Lyon, et « Gerry » Morel de l'hôpital de Limoges où il avait été transféré. À la suite d'une audacieuse opération montée par Lazare Rachline et Raoul Lambert, aidés en Périgord par Gaby Pierre-Bloch et Albert Rigoulet, dit « Le Frisé », les trois parachutés de Lagudal (Hayes, Jumeau et Le Harivel), ceux qui les avaient aidés lors de leur parachutage (Bégué et Pierre-Bloch), trois membres du SOE venus de Londres (Langelaan, Trobas et Roche) ou recrutés en France (Liewer, Lyon et Bouguennec) ainsi qu'un gardien de prison complice, José Sévilla, réussirent à s'évader au cours de la nuit du 15 au 16 juillet 1942. Pourvus de fausses pièces d'identité et d'argent portés depuis Lyon par Thérèse Mitrani, tous gagnèrent cette dernière ville où était implantée une filière d'évasion dirigée par Victor Gerson et Virginia Hall. En deux groupes, ils franchirent la frontière franco-espagnole, puis rejoignirent l'Angleterre non sans avoir été détenus plus ou moins longtemps dans les geôles espagnoles. Max Hymans, le docteur Édouard Dupuy et Albert Rigoulet échappèrent à l'arrestation, les deux premiers en gagnant Londres, le troisième en poursuivant la lutte en Périgord. L'intervenant insiste, en guise de conclusion, sur les rôles majeurs joués, lors du parachutage de Lagudal et de l'évasion de Mauzac, par Albert Rigoulet, dit « Le Frisé » et les époux Pierre-Bloch, mais aussi sur la personnalité hors du commun de Georges Bégué, natif de Périgueux, qui est le premier officier du SOE parachuté en France et l'inventeur des fameux « messages personnels » passés sur les ondes de la BBC durant toute la seconde guerre mondiale à destination des agents du SOE implantés dans notre pays ou des résistants français » (résumé de l'intervenant).

Guy Penaud émet le souhait qu'une rue soit dédiée à Georges Bégué, dont le nom et le rôle pendant la guerre sont trop oubliés.

Le Dr Michel Roy et M^{me} Francine Roy remercient la SHAP de leur permettre de présenter ensemble leurs travaux sur *L'extraction de la pierre de folie, à propos d'un tableau exposé au MAAP. Considérations médicales et artistiques sur un tableau emblématique de l'art flamand du XVI^e siècle*. « Le MAAP présente une huile sur bois datant de 1561, attribuée au peintre flamand Pieter Huys : *L'excision de la pierre de folie*. L'œuvre nous présente une lithotomie, intervention chirurgicale supposée pouvoir traiter la folie en débarrassant le malade d'une pierre ayant "colonisé" son cerveau. Dans un premier temps, les intervenants étudient le sujet sous l'angle médical, à travers une histoire des trépanations. Ces gestes chirurgicaux sont très anciens, la première description d'un crâne trépané néolithique ayant été faite en 1867 [...]. Deux exemplaires de crânes trépanés existent en Dordogne : celui de l'enfant de Rochereil, à Grand-Brassac, et le crâne trépané découvert dans la grotte d'Eybral, commune du Coux-et-Bigaroque. Selon les spécialistes des trépanations anciennes, il en existe deux types bien différents : les trépanations réalisées sur le vivant, à but certainement thérapeutique et auxquelles les sujets ont survécu ; et les trépanations post-mortem, à caractère rituel, où la rondelle prélevée sur l'os crânien est portée comme une amulette. Des crânes trépanés datant du Moyen Âge ont été retrouvés dans différentes régions [...]. Des personnages célèbres ont aussi été trépanés : Charles III le Gros (839-888), le pape Clément VI trépané en 1350 par Guy de Chauliac, et Charles VI, qui souffrait de troubles bipolaires, et sur qui aurait été pratiquée une trépanation en 1393 [...]. Par contre, entre la fin du Moyen Âge et le XIX^e siècle, on retrouve très peu de références à des trépanations ; Ambroise Paré et Vésale auraient bien proposé d'opérer Henri II après son duel avec Montgomery, mais le roi mourut sans avoir subi l'intervention. Dans un deuxième temps, les intervenants s'attachent à resituer le tableau de Pieter Huys dans le grand mouvement d'idées de la Renaissance [...]. Toutes ces évolutions ont en commun une remise en cause des certitudes antérieures et du dogme religieux, une mise en avant de la connaissance scientifique : c'est le grand mouvement de l'humanisme. L'humanisme médical va suivre le progrès des autres sciences [...]. Par contre, les interprétations concernant la maladie mentale restent « à la traîne ». C'est toujours la théorie des humeurs d'Hippocrate qui prédomine et, derrière cette mécanique des fluides, un présupposé demeure : la maladie mentale est considérée comme une malédiction, une punition divine, voire une possession démoniaque. Le grand remède contre la folie reste encore le recours à la religion, à travers les pèlerinages, l'adoration des saints ou des reliques comme le suaire de Cadouin. En cas d'échec, restent les "remèdes de bonne femme" ou le recours à la chirurgie qui prône... l'excision de la pierre

de folie ! Pour terminer, les intervenants présentent une riche iconographie autour du thème de la pierre de folie, qui a inspiré plusieurs peintres flamands de la Renaissance. *L'excision de la pierre de folie* de Pieter Huys, présentée au MAAP, a été cédée aux collections de la ville de Périgueux en 1917, par la famille du Dr Cotineau, oncle de Jacques-Émile Lafon l'auteur du chemin de croix de la cathédrale Saint-Front. Ce tableau avait longtemps été attribué à Quentin Metsys, jusqu'en 1959, date à laquelle une étude aux rayons X permit de découvrir la signature de Pieter Huys. Il s'agit en fait de la troisième version du même tableau, les deux autres étant exposées au musée de Quimper et à Londres (École de Médecine). Le tableau met en scène six personnages [...] Le message est double : d'une part, l'œuvre dénonce l'exploitation par le chirurgien de la crédulité du peuple et par ailleurs elle nous rappelle le lien direct et indestructible qui unit l'homme à Dieu à travers le symbole du doigt levé. [...] Le chirurgien est coiffé d'un entonnoir renversé, accessoire encore utilisé de nos jours pour caricaturer les psychiatres. En conclusion, les intervenants rappellent que toutes ces œuvres mettent en évidence les questionnements des artistes de la Renaissance. Elles sont une critique d'une société en mutation et des déviations de l'Église [...] » (d'après le résumé des intervenants ; le texte complet est déposé à la bibliothèque).

Vu le président
Gérard Fayolle

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

SÉANCE DU MERCREDI 6 DÉCEMBRE 2017

Président : Gérard Fayolle.

Présents : 95. Excusés : 5.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

FÉLICITATIONS

- Le Dr Gilles Delluc, élu président d'honneur du Spéléo-Club de Périgueux.
- M^{me} Brigitte Delluc, élue membre d'honneur du Spéléo-Club de Périgueux.

NÉCROLOGIE

- Marja Zwart

Le président adresse les condoléances de la SHAP.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées de livres

- Herguido (Annie), 2017. *Le Boulanger de Plaisance*, Thiviers, éd. Par Ailleurs (don de l'auteur).

- Blondin (Alain), s. d. *Les églises qui dépendaient de l'abbaye de Saint-Sour de Terrasson au Moyen Âge*, textes et photographies, 2 brochures multigraphiées (don de la famille Hortala).

- Desthomas-Denivelles (Jacqueline et col.), 2017. *Le canton d'Excideuil pendant la Grande Guerre, quelques aspects*, Saint-Médard-d'Excideuil, éd. Mémoires de Pierres (don de l'éditeur).

REVUE DE PRESSE

- *Le Festin*, n° 104, hiver 2018 : « Mounet-Sully, dans l'intimité d'un monstre sacré » (H. Brunaux).

- *Hautefort, notre Patrimoine*, n° 49, 2017 : « Annales de l'hospice de Hautefort, du 28 mars 1887 au 11 décembre 1900 » (P. Villot) ; « La ferme de Jouasse » (P. Villot).

- *Documents d'archéologie et d'histoire périgourdine*, n° 31, 2016 : « La Peyrouse, un nouveau bourg pétrocore sur la voie gauloise *Vesunna/Aginnum* (Saint-Félix-de-Villadeix, Dordogne) » ; « Sur la faune ramassée en surface sur le site gaulois de La Peyrouse » (D. Loirat) ; « Sur le trésor de monnaies à La Croix de Saint-Étienne-des-Landes (Dordogne) » (C. Lopez) ; « Le mobilier céramique des Cébrades (Notre-Dame-de-Sanilhac, Dordogne) » ; « Divinités des eaux des Pétrocores : gauloises ou gallo-romaines ? » (C. Chevillot) ; « Le site de Belou Nord (Saint-Laurent-des-Hommes) : de la Préhistoire au Moyen Âge » (C. Scullier et P. Calmettes) ; « Les bastides fondées en Périgord par le vicomte de Limoges » (B. Fournieux) ; « Prospection-inventaire de la vallée de la Dronne : le triangle Lisle/Saint-Laurent-la-Rivière/Thiviers. Vallée de l'Isle et autres sites » (C. Chevillot et col.) ; « Le site gaulois et antique de La Peyrouse et La Peyrouse nord à Saint-Félix-de-Villadeix » (C. Chevillot).

- *Art et Histoire en Périgord Noir*, n° 151, 2017 : « L'extraordinaire ascension sociale du Sarladais Jean de Vienne (1557-1608) » (J.-J. Despont) ; « Yvon Delbos, lettres de Sachsenhausen (1943-1944) » (B. Lachaise) ; « Sculptures sarladaises : *Le Badaud de Sarlat* de Gérard Auliac » (A. Legendre).

COMMUNICATIONS

Le président félicite les membres présents qui ont eu le courage d'affronter le mauvais temps.

Le Dr Gilles Delluc annonce avec tristesse le décès brutal du spéléologue Marc Delluc, à l'âge de 60 ans. « Ce Bergeracois explorait depuis plusieurs décennies notre monde souterrain et il avait à son palmarès, dans le cadre du Spéléo-Club de Périgueux, l'étude d'innombrables grottes et gouffres, et surtout la découverte de la grotte ornée de Cussac en décembre 2001. Il en avait désobstrué l'entrée, non sans mal, parcouru la longue galerie, souvent envahi par le CO² et révélé le plus beau trésor qui soit : 400 gravures préhistoriques incisant la roche. La datation de deux sépultures les attribue à une période reculée : le Gravettien, il y a 25 000 ans. Marc Delluc venait de renouveler l'exploit, audacieux et réfléchi, de Marcel Ravidat, l'inventeur de Lascaux. Chaque année, il était associé à l'étude scientifique, mettant ses compétences au service de la connaissance de cette cavité exceptionnelle » (le texte complet est déposé à la bibliothèque).

Le président accueille les nouveaux membres présents aujourd'hui, dont M. Patrick Pommepuy, de Javerlhac, notre voisin, puisqu'il est né à Périgueux, rue Limogeanne. Il donne des nouvelles du voyage à Rhodes sous la conduite de François Michel (septembre 2018) : on compte déjà 35 inscriptions. Il annonce les manifestations prochaines à la médiathèque Pierre-Fanlac de Périgueux : demain une conférence sur Claude Seignolle et vendredi 15 à 18h30 une présentation des prix de l'Institut Eugène Le Roy : notre ouvrage, *Les Écrivains en Aquitaine*, actes du congrès de Périgueux en septembre 2016, fait partie de la liste des ouvrages récompensés. Demain, jeudi 7 décembre, Brigitte et Gilles Delluc feront une conférence pour l'APAC à l'Odyssée de Périgueux sur « Le temps en Paléontologie humaine ».

Le Dr Gilles Delluc (avec la collaboration de Brigitte Delluc) présente ensuite une communication sur *La grotte ornée de Bernifal d'après une description de l'abbé Breuil, avec présentation des découvertes récentes*. Cette cavité, située à Meyrals, a été découverte en 1902 par Denis Peyrony, peu de temps après la reconnaissance de l'art paléolithique par le monde savant. Comme Font-de-Gaume, elle avait déjà été explorée par des visiteurs dont on a retrouvé les signatures sur les parois de l'entrée. Très vite l'entrée primitive, à la voûte de la salle d'entrée, a été abandonnée au profit d'une issue dégagée en 1935 par Peyrony : il y a recueilli quelques outils de silex. Les 20 et 22 mars 1928, l'abbé Breuil avait effectué les relevés des principaux dessins gravés et peints. Mais c'est bien plus tard que ses relevés et sa description seront publiés dans notre *Bulletin* (1995). Il avait seulement fourni un résumé dans *400 siècles d'art pariétal* et réservait le texte complet pour un deuxième volume. Mais il est mort avant d'avoir achevé son travail. Depuis 1928, la grotte a révélé de

nouveaux trésors surtout au cours des dernières décennies. Cependant c'est une grotte qui reste incomplètement étudiée et peu connue. Elle est composée d'une salle d'entrée très concrétionnée, marquée essentiellement par des mains négatives noires et des mains gravées découvertes par Alain Roussot, par un mammoth, une tête de bison et un visage humain vu de face, dégagés du mondmilch qui couvrait le panneau, de façon peu orthodoxe, grâce à des coups de canne de H. Breuil, et, un peu plus loin par une nappe de gros points noirs et un autre mammoth. Un passage étroit donne accès à la deuxième salle aux parois couvertes de gravures disposées en panneaux : plusieurs signes tectiformes, des signes triangulaires, des mammoths, deux bisons, trois chevaux. La grotte se poursuit par une large galerie descendante, marquée seulement par des figures isolées les unes des autres : un bouquetin dont les bois étaient couverts d'un bourgeonnement de calcite en partie gratté à une date indéterminée (après 1983), un mammoth au trait noir dans une niche, identifié un jour par André Leroi-Gourhan, un signe tectiforme complexe fait de points rouges juxtaposés (Jean Vertut en avait réalisé une photographie très parlante), deux mammoths dessinés en noir tout en haut de la dernière coupole de la galerie (découverts par Claude Archambeau). Sur cette grande galerie se greffent trois diverticules difficiles d'accès. Le premier, très étroit, est marqué par des signes rectilignes noirs parallèles. Le deuxième est une haute cheminée de 10 m de haut dont la coupole supérieure est ornée d'un superbe mammoth dessiné à l'argile, découvert par C. Archambeau : il voisine avec un masque humain découvert par nous et publié dans notre *Bulletin* (1994). Le troisième diverticule est proche de la coupole terminale. Il est orné de fines gravures : un masque « grotesque » comme le désigne H. Breuil et 2 mammoths très détaillés. Près de l'entrée de ce dernier diverticule, une longue lame de silex est fichée dans un trou haut perché, tel un ex-voto. Il nous reste à signaler un tracé noir informe proche de l'entrée de la grotte, qui nous a posé des questions d'identification pendant des années : il a été malencontreusement complété à une date indéterminée (après 1983) pour en faire une sorte de tête de taureau incongrue » (résumé des intervenants).

Une dame se souvient d'une visite à Bernifal où elle a entendu des commentaires très fantaisistes. De son côté, Alain Bernard regrette le temps où les anciens propriétaires paysans faisaient visiter leur grotte, tel, aujourd'hui, le propriétaire de Bernifal, ou, il y a quelques années, Ernest Paluzano à Saint-Cirq. Les intervenants reconnaissent le caractère romantique de la visite actuelle de Bernifal, mais regrettent les commentaires personnels de la visite de cette grotte importante.

Claude Ribeyrol présente ensuite *les peintures de l'église de Saint-Méard-de-Drôme, quelques enjeux esthétiques, historiques et économiques*, avec un beau montage de photographies. « Tout d'abord, est effectuée une

réflexion sur la première phase des travaux de dégagement des peintures murales de l'église de Saint-Méard. Après une présentation de la "stylistique du trait" caractérisant ces peintures, nous nous sommes attachés à questionner les cas de reprises ou de retouches de ces peintures effectuées lors de cette première tranche de travaux, à la lumière des événements des années 1561-1562, au temps de l'iconoclasme et du "chromoclasme" calviniste. Ensuite, est abordée la deuxième phase des travaux en cours concernant la voûte romane, ses piliers et ses murs de soutènement. Le plus grand désappointement, après dégagement des couches de plâtre, a été de découvrir des piliers dans un état lamentable, qui nous ont fait craindre un instant que l'immeuble ne soit classé dangereux. Il n'en est rien heureusement, mais aujourd'hui la commune de Saint-Méard doit faire face à un permis modificatif, avec un nouvel appel d'offres et un surcoût probable d'environ 100 000 euros HT qui posent un problème de financement, avec des retards induits dans le calendrier des travaux de l'ordre d'une année. À partir d'un blason peu lisible, nous avons proposé une identification du commanditaire de ces peintures, puis présenté les éléments du décor figuratif et non figuratif partiellement dégagés, avec l'apparition de la figure centrale de saint Sébastien pour le fidèle entrant dans l'église. Les promesses esthétiques des peintures faisant partie de la deuxième partie de cet ensemble dépassent nos espérances et nous redonnent du courage, malgré les obstacles nouveaux cités ci-dessus. En conclusion, il y a un trop grand décalage entre l'importance de cet ensemble peint et le fait qu'une petite commune sans beaucoup de moyens financiers soit maîtresse d'ouvrage d'un tel ensemble. Saint-Méard-de-Drôme n'a ni commerce, ni hôtel, ni restaurant. La restauration de ces peintures peut donc apparaître pour certains habitants comme un fardeau financier. Ce chantier est aussi un obstacle au culte puisque l'église est fermée pour travaux. Enfin, il représente une surcharge administrative chronophage pour les élus de la commune. Ainsi, les enjeux liés à cette restauration et la nécessité d'un encadrement scientifique adéquat ont été, à notre avis, sous-estimés au regard de l'importance esthétique et historique de cette œuvre peinte. Enfin, les retombées économiques à venir de cette découverte qui a vocation de s'intégrer au cœur du circuit touristique de l'ouest du Périgord (Brantôme / Bourdeilles / Ribérac / Aubeterre), n'ont en particulier été envisagées ou étudiées à aucun moment par les nouvelles collectivités d'agglomération toujours en voie de stabilisation et qui, jusqu'à présent, ont ignoré ce chantier » (résumé de l'intervenant). L'intervenant ajoute que certaines dégradations par piquetage proviennent soit de l'accrochage des enduits postérieurs, soit des Calvinistes ennemis de la couleur. Certaines restaurations de peintures paraissent trop envahissantes.

Une personne qui habite Atur remercie M. Ribeyrol de son intervention et lui dit que l'église de Saint-Méard sert d'exemple de prudence dans l'avancement des travaux dans les églises. M. Ribeyrol considère que les

travaux de dégagement des enduits par les restaurateurs italiens ont été remarquablement menés, mais il est en désaccord avec les travaux de reprise beaucoup trop agressifs. Brigitte Delluc évoque la charte de Venise, selon laquelle toute restauration doit être effectuée de façon visible, par exemple un trait restauré peut apparaître en pointillé. C'est ainsi qu'a été restauré le panneau de l'Annonciation dans le cloître de Cadouin, à droite du siège du père abbé : certaines parties du vêtement de la Vierge ont été colorées avec de fins traits parallèles. Gilles Delluc ajoute que ces mêmes principes ont été suivis lors du nettoyage des dessins paléolithiques du grand plafond de la grotte de Rouffignac, où l'élimination des graffitis modernes s'est arrêtée au croisement des traits, lorsque le choix était difficile entre trait paléolithique et graffiti.

Claude-Henri Piraud présente enfin *Raymond de Mareuil (1325-1400), fils de famille et capitaine de routiers*, illustrant sa communication avec les quelques documents d'origine qui subsistent, comme le sceau d'un abbé du XIII^e siècle. « Raymond naît au château de Mareuil, fils cadet du châtelain. En 1330 – il a six ou sept ans – le voilà orphelin, avec pour tout héritage vingt livres de rente. Mais il est issu d'un très ancien lignage qui, connu dès l'an mil, a déjà donné de nombreux abbés, archidiacre, templiers, et a servi la Croisade et le Roi. La châtelainie relève féodalement pour moitié du comte d'Angoulême, pour moitié du vicomte de Limoges. En 1346, la "chevauchée" de Derby emporte les principales places de Poitou et de Saintonge et le château de Mareuil est confisqué par Édouard III. Le cadet, plus indépendant, a mis son épée au service du comté d'Angoulême, obtenu ses premiers commandements et s'est acquis une forte réputation. Pourtant il décline l'offre du sire de La Tour-Blanche qui, atteint par la peste, voudrait en faire son gendre et héritier, car son frère meurt et il doit prendre "sous sa garde" neveu et château. De 1351 à 1354, Raymond sert à ses frais sous les ordres de Charles d'Espagne, connétable de France. En récompense, le roi lui donne la châtelainie de Rochefort-sur-Mer, alors aux Anglais ! Raymond, qui tergiverse, décroche en échange celle de Villebois, avec complète rémission pour ses brigandages et autres crimes. Il en fait hommage à Paris, quelques jours avant la bataille de Poitiers (1356) où il sauve sa peau et sa liberté. Peu après, épousant Joyde de Montchaude, il s'enrichit de Vibrac et Angeac, châteaux sur la Charente. Mais, conséquence du traité de Brétigny, les Anglais le reconnaissent gardien de Villebois, mais pas propriétaire. En 1361, il s'avoue vassal du Prince Noir et le sert loyalement, notamment à Najera. Jusqu'en 1369, où il rejoint, avec ses cousins et amis Malval et Pierrebuffière, l'appel des seigneurs gascons. Charles V lui confirme derechef la propriété de Villebois et, pour faire bonne mesure, 2 000 livres de rente perpétuelle assignée sur la châtelainie de Courtenay (Yonne) puis sur celle de Dompierre-sur-Mer. D'où trente ans de procédures. Raymond y excellera autant qu'au combat. En 1370, bien

possessionné, Villebois, Dompierre, Vibrac (et Montmoreau par héritage en 1376), il met tous ses moyens, son énergie et son intelligence à servir la Couronne, notamment en Limousin. Fait prisonnier, il sait se soustraire à la vindicte d'Édouard III. En 1372, il se distingue à Soubise et obtient la grâce de son neveu, le sire de Mareuil, encore "Anglais" et qui va désormais servir le roi en ses guerres. En 1385, ce neveu, fait sénéchal d'Angoumois, est assassiné au siège de Verteuil. Les terres de Mareuil, Bourzac et Saint-Maigrin viennent augmenter le patrimoine de Raymond : en Périgord, Angoumois et Saintonge. Il allie alors sa fille au seigneur de Taillebourg. Il meurt en 1401. Son fils aîné, à qui un long et cruel différend l'a opposé, ne lui survivra guère, laissant un bâtard. Geoffroy, son cadet, s'illustrera au service de Charles VII et assurera la puissance et la descendance de sa maison. Cette biographie a été établie à partir des matériaux réunis sur cette maison dans les *Généalogies périgourdines* (t. VI, 2017, p. 125-250) » (résumé de l'intervenant).

Vu le président
Gérard Fayolle

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

SÉANCE DU MERCREDI 3 JANVIER 2018

Président : Gérard Fayolle.

Présents : 99. Excusés : 2.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

FÉLICITATIONS

- Xavier Darcos, membre de l'Académie française, élu chancelier de l'Institut de France.
- Jacques Bernot, nommé délégué départemental pour la Dordogne des Vieilles maisons françaises.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées de livres

- Combet (Michel) (sous la direction de), 2017. *Histoire de Bergerac*, Périgueux, éd. Fanlac (don de l'éditeur).

- Ortega (Pierre), 2017. *Saint-Pierre-ès-liens (Jumilhac-le-Grand). Un clocher limousin en Périgord*, impr. Aquiprint.

- Delluc (Gilles), 2002. *Louis Delluc (1890-1924). L'éveilleur du cinéma français au temps des années folles*, Périgueux, éd. Pilote 24 (don famille Hortala).

- Compère (Marie-Madeleine) (ouvrage présenté par), 1985. *Du collègue au lycée (1500-1850)*, Paris, éd. Gallimard / Julliard (don de Sophie Bridoux-Pradeau).

- Jelinek (Jan), 1989 (13^e tirage). *L'Homme préhistorique*, éd. Gründ (don famille Hortala).

- Béguerie (Alain) (photos), Hubert (François) et al. (textes), 2017. *Mythes d'aliés*, Paris, éd. Marges en Pages (don de l'éditeur).

- Noguères (Henri), en coll. avec M. Degliame-Fouché et J.-L. Vigier, 1981 réédition (1969, Robert Laffont, 1^{re} édit.). *Histoire de la Résistance en France (1940-1945)*, Genève, éd. Camille et Famot, 10 volumes (don de Brigitte et Gilles Delluc).

Brochures, tirés-à-part et documents

- Delluc (Brigitte et Gilles), 2017. « Serge Avrilleau est décédé le 21 octobre 2017 », notice tapuscrite.

- Delluc (Gilles), 2017. « Marc Delluc est décédé le 5 décembre 2017 », notice tapuscrite (Marc Delluc est l'inventeur de la grotte de Cussac).

- Marache (Corinne), 2005. « Des Trappistes dans la Double (1868-1910) », conférence prononcée le 9 octobre 2005 pour l'association « La Double en Périgord », tapuscrit (don de Nicole Pigot).

- Sèze (Stéphane de), 2018. « Résumé pour la communication à la SHAP du 3 janvier 2018 », tapuscrit.

- Roy (Michel et Francine), 2017. « Résumé pour leur communication à la SHAP du 8 novembre 2017 », tapuscrit.

REVUE DE PRESSE

- *Préhistoire du Sud-Ouest*, n° 24, 2016-2 : « La grotte ornée de Villars (Dordogne). Révision de la décoration et apports nouveaux » (B. et G. Delluc, avec la coll. de G. Delorme, D. Genty, H. Valladas, M. Patou-Mathis et S. A. de Beaune), 60 p.

- *Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord*, n° 123, 2017 : « Périgord protestant » (collectif) ; « Les Trigant de La Roche-Chalais » (M. Biret) ; « La croix de la grand-mère » (M. Biret) ; « Les temples de La Roche-Chalais » (M. Biret).

- *Le Journal*, 30 juillet 1902, album fac-similé édité le 7 décembre 2017 pour les membres de l'association SEM : portrait de Jules Claretie.

- *Aquitaine historique*, n° 132, 2017 : « Paysan tuilier en Dordogne, un métier oublié » (A. Galinat).

- *Taillefer, Connaissance et mise en valeur de Villamblard*, n° 42, 2017 : « Lascaud de Salle, un château oublié de Belleymas » (P. Belaud) ; « Le refus des corvées à Belleymas, un exemple de démocratie participative » (C. Paoletti).

- DRAC Aquitaine. Service régional de l'Archéologie, 2017. *Bilan scientifique 2015*. « Travaux et recherches archéologiques de terrain, en particulier : fossés du château de Biron ; gisement préhistorique du Fourneau du Diable (Bourdeilles) ; éperon barré d'Écornebœuf (Coulounieix-Chamiers) ; site des Rivelles (Creysse) ; gisement de Combe Grenal (Domme) ; grotte du Mammouth (Saint-Front-de-Domme) ; grotte des Combarelles, grotte de Commarque et abri des Marseilles à Laugerie Basse (Les Eyzies) ; maison du Patrimoine Talleyrand-Périgord (Grignols) ; château de Miremont (Mauzens-et-Miremont) ; sites de Le Buy, plaine du Chambon, avenue de Lascaux et Le Regourdou (Montignac) ; chemin de Halage, chapelle Saint-Jean-Baptiste de la Cité (Périgueux), la grotte Maldidier (La Roque-Gageac), enclos abbatial (Saint-Amand-de-Coly), grotte du Sorcier (Saint-Cirq-du-Bugue), abri inférieur du Moustier (Saint-Léon-sur-Vézère), Les Grands Bois (Saint-Vincent-sur-l'Isle), site de Jovelle (La Tour-Blanche) » ; « Opérations communales et intercommunales, en particulier : prospections dans la vallée de la Dronne, la vallée de l'Isle et la vallée de la Vézère et leurs affluents, mottes castrales (Magnac à Saint-Pierre-de-Frugie, Larborie à Saint-Félix-de-Villadeix, une motte à Parcou et une motte à Salles sur la commune du Buisson-de-Cadouin), sondages, prospections et fouilles de sauvetage à Écornebœuf (Coulounieix-Chamiers), nouveau site pétrocère de La Peyrouse (Saint-Félix-de-Villadeix) ».

- *Mémoire de la Dordogne*, n° 28, 2017 : « Armand de Gontaud, maréchal de Biron » (L. Leroux) ; Les archives du parachutage de Lagudal en 1941 » (N. Cournil) ; « L'enlèvement et l'exécution de l'amiral Platon : l'enquête officielle de 1944-1945 » (C. Dutrône) ; « Un kibboutz dans un château (1950-1952) » (M. Garreau) ; « Antoniac, *asile sacré* de l'écrivain Lagrange-Chancel » (S. Vidal) ; « La première gravure publiée par Maurice Albe » (J.-M. Faure) ; « Le musée d'histoire de la médecine d'Hautefort » (L.-C. Barnier).

COMMUNICATIONS

Le président offre des vœux de bonne et heureuse année à tous les membres de notre compagnie. Il accueille les nouveaux membres présents aujourd'hui.

La secrétaire générale rappelle, comme chaque mois, que les entrées dans la bibliothèque sont nombreuses et que la bibliothèque est ouverte chaque

vendredi après midi. Elle signale l'arrivée, ce mois-ci, du *Bilan scientifique* du Service régional de l'Archéologie pour l'année 2015 : il contient le compte rendu de toutes les fouilles programmées et des fouilles de sauvetage effectuées dans notre département.

Pour répondre à une question posée à la suite de sa communication sur Édouard Bourdelle le 6 novembre dernier, Gilles Delluc a recherché ce qui était arrivé aux animaux du zoo de Versailles. Créé par Louis XIV, la ménagerie royale a disparu avec la Révolution : les derniers animaux, ceux qui n'ont pas été mangés par les Versaillais, ont été effectivement transférés au Muséum national d'histoire naturelle à Paris et on peut y voir encore le rhinocéros de Louis XV, naturalisé.

Gilles Delluc, avec la collaboration de Brigitte Delluc, présente ***quelques graffiti non paléolithiques des cavernes et souterrains du Périgord***. Depuis que les intervenants fréquentent les cavernes du Périgord, en particulier depuis qu'ils travaillent dans les grottes ornées paléolithiques, c'est-à-dire depuis plusieurs décennies, ils rencontrent les signatures de personnages ayant fréquenté ces cavernes au fil des siècles passés, bien avant la reconnaissance officielle de l'art des Cro-Magnons. C'est le cas de la grotte La Martine à Domme : à côté de deux galeries ornées au Paléolithique, elle conserve la signature d'un sieur P. Defoix descendu là en 1669, et la profession de foi d'un anarchiste à la fin du XIX^e siècle. C'est le cas de la grotte de Rouffignac, dont les parois, à côté des multiples graffiti récents ou sub-récents maculant les dessins paléolithiques du Grand Plafond, conservaient, dessinée sur un mammoth, la signature d'un certain Barry, sénéchal du Bugue, qui dressa à la fin du XVIII^e siècle le terrier de Miremont. On trouve parfois des graffiti religieux comme dans la grotte du Serpent à Saint-Avit-Sénieur, ou des graffiti politiques comme dans les oubliettes du château de Bourdeilles. Parfois ce sont des graffiti professionnels et commémoratifs, comme dans la carrière de Font-Bargeix à Champeau-et-La-Chapelle-Pommier, ou militaires comme dans un cluzeau le long de la voie ferrée à Saint-Front-de-Pradoux. Citons enfin un graffiti précieux dans la galerie profonde de la grotte ornée paléolithique de La Mouthe : *Armand Laborie 8 avril 1896*. Ce graffiti mérite d'être conservé ainsi, bien qu'il surcharge un dessin de bison paléolithique, car c'est la signature d'un des jeunes et courageux inventeurs de cette cavité. Cette découverte a apporté la preuve au monde savant de l'existence de l'art des Cro-Magnons : en effet, pour y pénétrer, les jeunes avaient dû désobstruer l'entrée jusque-là entièrement bouchée par des sédiments préhistoriques. Notre compagnie fut sans doute la première société savante à prendre en considération cette découverte. Une forte subvention fut votée pour aider les fouilles d'Émile Rivière et il demeure une photographie de la délégation qui se rendit sur place avec le président, le marquis de Fayolle (résumé revu et corrigé par les intervenants. Le texte complet est publié dans la 4^e livraison 2017 de notre *Bulletin*).

Une personne se souvient que, lors de sa première visite de la grotte de Font-de-Gaume, il y a longtemps, la guide lui avait montré un graffiti, juste après le Rubicon, où on lisait le prénom « Martine ».

Pascal Serre présente l'ouvrage qu'il a dirigé sur les *Francs-maçons en Périgord*, avec la collaboration de Gérard Fayolle, Guy Mandon et Guy Penaud, pour les introductions historiques, et de 23 auteurs pour les 23 portraits de personnages ayant marqué leur époque au cours des trois derniers siècles. Le développement de la franc-maçonnerie en Périgord est lié au vin de Bergerac, où a été fondée la première loge en 1747. À Périgueux, le temple de la rue Saint-Front était un ancien théâtre. La municipalité l'a vendu aux francs-maçons de cette ville au XIX^e siècle, à condition qu'ils construisent une nouvelle façade dans l'alignement de la nouvelle rue. Le temple de la rue du Plantier, en face du siège de notre compagnie, abrite plusieurs loges. Avec un beau montage, l'intervenant présente un certain nombre des personnages évoqués dans le livre. Il précise que son livre, complémentaire de celui de Guy Penaud, n'a pas pour objet de présenter les rites mais des portraits de personnages qui ont marqué l'histoire de notre département, en particulier Eugène Le Roy, l'auteur de *Jacquou le Croquant*, Antoine de Tounens, le roi d'Araucanie-Patagonie, ou le politicien Georges Saumande. Avant la Révolution, des chanoines de Chancelade étaient francs-maçons. Le respect de la liberté de chacun explique le fait que les franc-maçons sont libres de parler ou non de leur appartenance à une loge. Certaines loges sont masculines, féminines ou mixtes.

Guy Penaud rappelle un souvenir de la rue Cadet à Paris, où il s'est retrouvé un jour avec le père Pommarède, venu comme lui travailler sur les archives du Grand Orient de France. En compagnie du gardien des lieux, ils ont ensemble visité les temples de la rue Cadet, puis se sont retrouvés dans la boutique des souvenirs. Le père Pommarède a acheté des boutons de manchettes marqués des symboles maçonniques, en disant qu'il les porterait le samedi suivant pour faire bonne figure devant l'évêque.

M^e Stéphane de Sèze présente ensuite *Les Raymond de Sallegourde : des Périgourdins en Bordelais*. La seigneurie d'Eyran (Saint-Médard d'Eyrans), à quelques kilomètres de La Brède, le berceau du célèbre Montesquieu, est une propriété de la famille de Sèze depuis 1796. L'intervenant s'est intéressé aux origines de cette propriété en trouvant dans un grenier un vieux sac bourré de terriers et de vieux documents, conservé par miracle des destructions de la Révolution. Il a mis 30 ans à déchiffrer tous ces documents et il a trouvé de nombreux Périgourdins parmi les anciens propriétaires. « À partir des archives retrouvées au château d'Eyran, aux archives municipales et départementales et des différents ouvrages publiés, l'intervenant a écrit un ouvrage *Eyran : Une seigneurie et des dynasties bordelaises*, qui traite de ces transmissions et de la vie de chacun de ses propriétaires et de leurs familles... Par succession,

le propriétaire en 1612 est Joseph Dubernet, premier Président du Parlement de Bordeaux : il est banni de la ville pendant la Fronde pour être un agent de Mazarin. De ses deux filles, Anne sera la grand-mère de Montesquieu et Béatrix épousera Henri de Raymond à qui Eyran sera transmis [...] Ce Périgourdin, Henry de Raymond de Makanam, avait également hérité des seigneuries de Sallegourde, de Siorac et de Marsac [...] Les Raymond de Sallegourde conservèrent Eyran pendant 5 générations, non sans difficulté [...] la seigneurie d'Eyran fut mise sous séquestre de la Nation en 1792 comme bien d'émigré [...] La seule fille Suzanne-Caroline de Raymond [...] obtint la restitution de sa seigneurie d'Eyran en soutenant que la vente [...] avait été une vente fictive pour contourner les lois de succession et de l'ancienne coutume bordelaise. Elle l'apporta comme dot lors de son remariage avec Paul-Victor de Sèze, frère de l'avocat de Louis XVI et député bordelais aux États-Généraux de 1789 » (résumé d'après les notes de l'intervenant. Le texte complet est déposé à la bibliothèque).

Vu le président
Gérard Fayolle

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

ADMISSIONS du 8 janvier 2018. Ont été élus :

- M^{me} Aupy Brigitte, 8, rue Barbecane, 24000 Périgueux (réintégration).
- M. M^{me} Besoin Jacky et Marie-Jo, Jardin des Lys F08, 14, rue Paul-Louis-Courier, 24000 Périgueux, présentés par M. Dominique Audrerie et M^{me} Jeannine Rousset.
- M. Boulanger Marc, L'Isle, 56450 Noyal, présenté par M. le président et M. le vice-président.
- M^{me} Chabanne Madeleine, 16, rue Marcel-Proust, 24120 Terrasson-Lavilledieu (réintégration).
- M. Chateaufreynaud Jean-Pierre, Les Nègreries, 24530 La Chapelle-Faucher, présenté par M. Michel Juliard et M. Robert Claude Naboulet.
- M. Cosculluela Daniel, Le Petit Paris, 24610 Saint-Méard-de-Gurçon, présenté par M. et M^{me} Joëlle et Michel Bernard et M^{me} Jacqueline Dessagnes-Brugne.
- M^{me} Devaux Christiane, La Chassenie, 24390 Cherveix-Cubas (réintégration).
- M^{me} Faure Maryse, 9, rue Gustave-Eiffel, 24700 Montpon-Ménéstérol, présentée par M. Michel Bernard et M^{me} Joëlle Le Pontois-Bernard.
- M. Gounou Jean-Louis, 15 bis, avenue Saint-Antoine-de-Padoue, 33120 Arcachon, présenté par M. Jean-Pierre Boissavit et M. Gérard Fayolle.

- M. Leconte Jacques, chemin des Cauds, 24390 Cherveix-Cubas, présenté par M^{me} Jeannine Rousset et M. le président.

- M. Pommepuy Patrick, Tassat, 24300 Javerlhac-La-Chapelle-Saint-Robert, présenté par M. Francis Gérard et M. Hervé Lapouge.

PROGRAMME DE NOS RÉUNIONS

2^e trimestre 2018

4 avril 2018

1. Gilles et Brigitte Delluc : *La Mouthe, grotte ornée oubliée*
2. Anne Crola : *Lieux de l'exécution publique dans le Périgord médiéval et moderne*
3. Luc Rudolph : *Les policiers dans la Résistance*

2 mai 2018

1. Gilles et Brigitte Delluc : *Sculptures, gravures et peintures oubliées des châteaux de Bourdeilles*
2. Michel Roy : *Gabriel Bouquier : un Conventionnel du Périgord, artiste et précurseur de Jules Ferry ?*
3. Nicolas Savy : *Armer la ville au XIV^e siècle : l'exemple de Périgueux*

6 juin 2018

1. Gilles et Brigitte Delluc : *Restituez le gisant de Gontaut-Badefol à Cadouin*
2. Anne Bécheau : *Des figures connues et inconnues de Cénac et Domme*
3. Michel Combet, Jean-Claude Ignace et Yan Laborie : *Aspects de l'Histoire de Bergerac (éditions Fanlac)*

ÉDITORIAL

Fin de mandat et nouvelles perspectives

Après une dizaine d'années passées à la présidence de la Société historique et archéologique du Périgord, j'ai estimé qu'un nouveau président devait gérer une nouvelle période de notre longue histoire.

Durant toutes ces années, avec mes collègues du conseil d'administration et le secrétariat, que je remercie de leur travail, avec tous mes collègues, que je remercie de leur confiance et de leur soutien, nous nous sommes efforcés de faire vivre une association qui a compté sur ses propres forces pour remplir sa mission de service public.

À côté de nos tâches traditionnelles accomplies avec un grand souci de qualité, nous avons pu en développer de nouvelles comme un colloque réussi, une façade rénovée, un site Internet sans cesse enrichi et des voyages à l'étranger.

L'actualité nous pose de nouveaux problèmes de gestion avec, notamment, la nécessité d'importants travaux de rénovation des immeubles en location. Pour y faire face, notre nouveau conseil d'administration devra examiner, au cours des prochaines semaines, les options qui nous sont offertes. Certaines impliquent des changements, comme des ventes ou la réorganisation de nos propres locaux.

Il apparaît, de toute façon, inévitable de faire des choix pour assurer l'avenir. Ils seront étudiés par le conseil d'administration, puis nous vous les présenterons afin de trouver la meilleure solution pour que la SHAP puisse poursuivre son but éducatif et culturel fixé par les statuts en 1874.

Gérard Fayolle

Les résultats des élections du conseil d'administration et la composition du bureau seront publiés dans la 2^e livraison 2018 du Bulletin et sur notre site Internet.

Une bague du roi Louis XVI en Périgord ?

par Francis A. BODDART

Sous la Troisième République, les visiteurs du château de Badefols-d'Ans pouvaient remarquer au doigt de la propriétaire une bague ayant appartenu au roi Louis XVI. Le précieux souvenir aurait été remis au marquis de Vergennes par le Roi peu avant son exécution. La bague fut conservée ensuite par la famille Beckvelt¹ qui l'a transmise aux Labrousse de Beauregard, de vieille souche périgourdine.

Que dit la mémoire familiale ?

Les derniers souvenirs sauvegardés du séjour de Louis XVI et de sa famille à la prison du Temple constituent des pièces intimes d'une grande rareté, souvent conservées pieusement après la Révolution par des familles royalistes. Au château de Badefols-d'Ans (fig. 1), et sur plusieurs générations, des femmes² ont porté une bague (fig. 2) ayant prétendument appartenu au roi Louis XVI. Jeanne-Bertrande de Lécluse-Trévoëdal, fille de Pierre-Adolphe

1. Plusieurs variantes orthographiques existent : Beckvelt, Beeckvelt, Bekvelt et même la francisation Begvelle.

2. La bague fut portée par Cécile Labrousse de Beauregard née de Monès d'Elbouix, puis par Christine de Védrières avant d'être transmise à la famille de Lestrade de Conty.

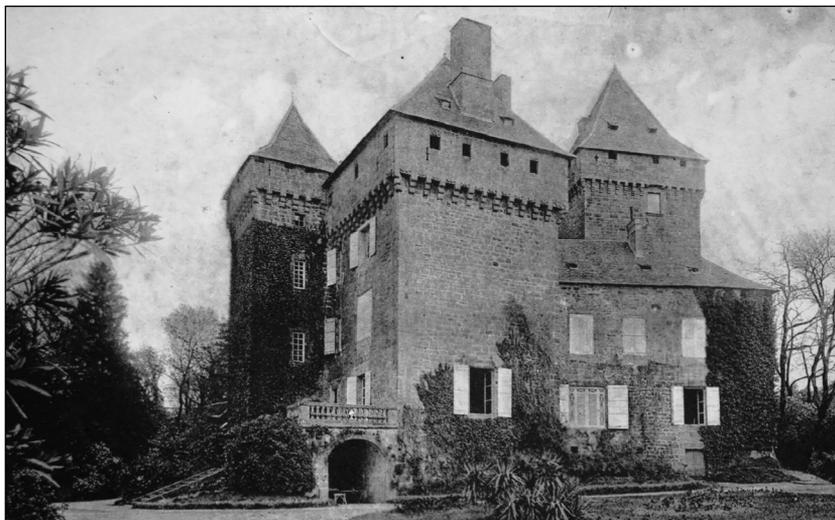


Fig. 1. Château de Badefols-d'Ans (coll. SHAP, fonds P. Pommarède).

Labrousse de Beauregard, acquéreur en 1869 du château de Badefols-d'Ans, a laissé des mémoires dans lesquels elle évoque la bague royale transmise à sa famille par « le grand-oncle Beckvelt ».



Fig. 2. Bague dite de Louis XVI (coll. Lestrade de Conty).

« Il [Beckvelt] avait un ami, le comte de Vergennes, qui avait été le premier ambassadeur de France en Amérique. Comme tant d'autres il fut condamné sans raison à être guillotiné. La veille du jour où il devait monter à l'échafaud il dit qu'il voulait voir Beckvelt... On fit ce qu'il demandait. Lorsqu'ils furent seuls, Vergennes dit à son ami que la veille de son exécution le roi Louis XVI avait demandé à le voir. On n'avait pas osé lui refuser cette dernière prière et Vergennes était venu. Que se passa-t-il entre eux ? Pourquoi le roi voulait-il le voir ? Que lui dit-il ? Nul ne le saura jamais. Au moment où Vergennes allait se retirer, le roi lui dit : "Vergennes, vous avez toujours été un bon serviteur, je veux vous donner la seule chose qui me reste" et, tirant de son pouce une bague, il la lui tendit, ajoutant : "Gardez-la en souvenir de moi". "Cette bague" dit Vergennes [à Beckvelt] "la voici, sauvez-la si vous pouvez"³ ».

3. LECLUSE-TREVOËDAL, 2016, p. 21-22.

Une description de cette bague nous est ensuite donnée :

« Une grande bague carrée en émail bleu foncé, avec au bord un rang de petits diamants taillés en rose montés en argent. Au milieu se trouve un losange des mêmes petits diamants⁴ ».

Qui était « Beckvelt » ?

Antoine Joachim Grégoire Beckvelt⁵, baptisé le 4 janvier 1747 à la basilica-catedral de Nuestro Señor Santiago de Bilbao, appartient à une famille de négociants hollandais venus s'installer en Espagne⁶. La maison de commerce Beckvelt avait une ramification à Paris⁷ où s'est constituée la banque Mosmans et Beckvelt qui connut des déboires au cours de la période 1758-1763⁸. Le jeune Beckvelt poursuit ses études dans la capitale et obtient une charge d'avocat au Parlement. La qualité d'écuyer ainsi que la particule lui sont données, en partage avec son père et son frère, dans plusieurs actes notariés⁹. Il entame ensuite une longue carrière dans l'administration fiscale. À l'initiative de François de Bastard¹⁰ (1722-1780), il entre en 1774 dans la maison du comte d'Artois, souvent présentée comme un essai d'administration éclairée¹¹, en qualité de premier secrétaire de la Chancellerie et Surintendance des finances. Beckvelt est bientôt nommé agent des affaires du prince¹². Lorsque, par lettres patentes du roi du 27 septembre 1776, la maison du comte d'Artois est dotée d'une direction bicéphale, Beckvelt reste au service du chancelier Bastard. Le sulfureux et libertin Radix de Sainte-Foy (1736-1810), ami personnel de Talleyrand¹³, va occuper, en accord avec le chancelier, les fonctions de surintendant des maison, domaines et finances. Avec son collègue Julien Pyron de Chaboulon¹⁴ et quelques autres, Beckvelt va profiter des luttes d'influence. « En récompense de ses services », il obtient, la même année 1776, la survivance de la charge de garde des archives du comte d'Artois aux dépens d'un certain de La Sablonnière, et va s'occuper des foi et hommages

4. LECLUSE-TREVOËDAL, 2016, p. 23.

5. Fils d'Antonio Nicolas Beckvelt et Anna Maria Sellier. Registro de bautismos, 1747, Catedral Basílica de Santiago en Bilbao.

6. Son père, Antonio Nicolas Beckvelt, était fils de don Pierre Beckvelt, déjà bourgeois de la ville de Bilbao, et de Marie Joachine de Croze de Turlon, et petit-fils de Christian Beckvelt et de Béatrix Vansusteren, de Bois-le-Duc (Nord-Brabant).

7. Arch. départ. Gironde, 7B 1259, Correspondance commerciale David et Cie, 1766.

8. CLAEYS, 2011, p. 182, note 820.

9. Arch. nat., MC/ET/LXXIX/292, 22 décembre 1788.

10. François de Bastard de La Fitte, chevalier, conseiller d'État, ancien premier président au parlement de Toulouse, chancelier, garde des sceaux et chef du Conseil du comte d'Artois.

11. BULA, 1993.

12. Arch. nat., R/1/2. Apanage d'Artois.

13. En 1802, il servit de témoin au mariage de Talleyrand.

14. Julien Pyron bénéficia de la charge d'agent général des affaires du comte d'Artois.

dont est déchargé Antoine Le Bel, probablement victime d'une machination¹⁵. Beckvelt est présenté en 1778 à la famille de Vergennes. En effet, le chancelier Bastard marie par traité du 5 juillet 1778¹⁶ son unique fille, Élisabeth Adélaïde Françoise, à Charles Gravier de Vergennes, « chevalier, conseiller [...] et maître de requêtes ordinaires du Roi¹⁷ ». Le jeune marié est le fils du marquis de Vergennes¹⁸, ambassadeur du Roi, mais surtout le neveu et filleul de l'influent Charles Gravier, comte de Vergennes (1719-1787), secrétaire d'État au département des Affaires étrangères, « le plus sage ministre que la France eût rencontré depuis longtemps, et le plus honnête qui se trouvât aux affaires en Europe¹⁹ ». Le contrat de mariage est signé du Roi et de la Famille royale²⁰.

Beckvelt va dès lors servir, en plus de sa fonction publique, les intérêts privés de la famille Gravier de Vergennes. Suivant contrat du 23 décembre 1781, Beckvelt se marie à son tour avec Marie Bonneval (1861-1846), fille d'un « agent de change, banque et finance près la Bourse de Paris²¹ ». Bénéficiant de la protection de son oncle, Charles Gravier de Vergennes est nommé intendant de la Généralité d'Auch (1782-1784). Beckvelt sera son fondé de procuration. Le comte de Vergennes fit ensuite créer pour son neveu, suivant un libelle révolutionnaire, « une place très inutile d'intendant du département des impositions, cet emploi valant plus de 100 000 livres²² ». En 1784, l'intendant de Vergennes, qui emploie Beckvelt dans son administration, établit ses services rue Sainte-Avoye, paroisse Saint-Nicolas-des-Champs, dans un immeuble acquis par l'État. Alors que le marquis de Vergennes a perdu sa lucrative position, Beckvelt remplace Geoffroy d'Assy au poste de caissier en chef de la Caisse commune des impositions. Le nouveau caissier principal bénéficie d'un logement de fonction qu'il partage avec son frère. Les *Étrennes financières* de 1790 mentionnent Beckvelt au poste de « caissier pour le Roi des recettes générales des Finances rue Sainte-Avoye ».

Vergennes a-t-il rencontré le Roi peu avant son exécution ?

Louis XVI, qui pleura en 1787 la mort de son secrétaire d'État des Affaires étrangères, va conserver des relations avec la famille de Vergennes

15. Thèse présentée par Jean-Claude Streicher dans ses travaux sur *Les pionniers de l'or noir de Pechelbronn* dont Antoine Le Bel (1735-1788), qui fut premier commis à la surintendance du comte d'Artois, est un personnage central.

16. Le mariage religieux est célébré le 13 juillet suivant.

17. TASSIN DE MONTAIGU, 1995, p. 217.

18. Jean Gravier de Vergennes a été président de la Chambre des Comptes de Dijon. Il acquit en 1771 les terres d'Ormes et de Ténarre, érigées en marquisat de Vergennes en 1778. Le village d'Ormes prit dès lors le nom de Vergennes-sur-Saône qu'il conserva jusqu'à la Révolution.

19. SOREL, 1885, p. 298.

20. O'GILVY, 1883, p. 264.

21. Arch. nat., MC/ET/XXXI/227, 23 décembre 1781, contrat de mariage.

22. ANONYME, 1794, p. 53.

qui fut admise à plusieurs reprises aux honneurs de la Cour²³. Néanmoins, le marquis de Vergennes et son fils ont perdu un protecteur : « La ruine soudaine de crédit qui s'était fait sentir au sein de la famille à la mort de l'oncle ministre (1787) avait été [...] une première leçon²⁴ ».

Charles de Vergennes, « homme assez ordinaire et ami des plaisirs faciles²⁵ », qui « n'avait ni prévu ni désiré la Révolution » [...] « n'en fut cependant ni trop mécontent, ni trop effrayé²⁶ ». Contre l'avis de sa femme, il reste à Paris, où il occupe diverses fonctions administratives. Il est membre du tribunal de police de Paris de 1789 à février 1791, capitaine à la 2^e compagnie du bataillon Saint-Magloire le 14 juillet 1789, membre du conseil général de la commune de Paris en 1790, administrateur du département de Paris le 31 janvier et le 20 octobre 1791²⁷. Vergennes est aussi un des cinq commissaires pour le contentieux des impositions directes de Paris.

Certains vont conclure que « ce Vergennes est devenu un des zélés prosélytes de la Révolution²⁸ ». Comme le soulignera sa fille, Claire de Rémusat, « la Révolution l'eut bientôt dépassé ». La fuite de Louis XVI et son arrestation à Varennes, qui devait avoir des conséquences si importantes pour la suite des événements, met la monarchie sous tutelle. Soulignons qu'au moment du départ, le roi avait enlevé une bague, avec une intaille en grenat estampillée d'une Diane chasseresse, qu'il portait à l'annulaire, et l'avait donnée à Axel de Fersen en reconnaissance d'avoir réalisé les modalités pratiques de l'opération²⁹. Jusqu'à sa mort, le roi remettra divers effets personnels à ses proches ou des personnes rencontrées. Trois mois plus tard, le marquis de Vergennes, « ancien ambassadeur en Suisse », qui réside en famille depuis 1788 à Paris rue Neuve-Saint-Eustache (devenue rue d'Aboukir), adresse une lettre au roi afin de lui demander « d'employer son fils dans la carrière diplomatique ». Cette lettre, conservée dans les papiers des Tuileries, a été apostillée de la main du roi des mots : « M. de Vergennes, père, premier octobre 1791 ».

En 1792, la France entre dans sa première guerre révolutionnaire. En avril, événement sans précédent, le roi forme un cabinet de gouvernement avec les Girondins. En renvoyant Servan (Guerre), Roland (Intérieur) et Clavières (Contributions), Dumouriez avait dû pourvoir à leur remplacement. Sur proposition de ce dernier, le 12 juin 1792, Louis XVI destinait le ministère des Contributions publiques à Charles Gravier de Vergennes « qui s'était montré constitutionnel impartial ». « Le roi envoya sur-le-champ

23. Honneurs de la cour en 1774, 1778, 1781, 1784, 1786.

24. SAINTE-BEUVE, 1842, p. 440.

25. ROBIQUET, 1890, p. 527.

26. REMUSAT, 1879, p. 742.

27. *Assemblée électorale de Paris (18 novembre 1790-15 juin 1791)...*, 1890, p. 430.

28. ANONYME, 1794, p. 53.

29. Le bijou fit curieusement office de sceau officiel pour le traité de paix en 1870.

chercher Vergennes qui, les larmes aux yeux, refusa absolument, quoiqu'en lui montrant le plus grand attachement³⁰ ». Par lettre du 13 juin, tout en protestant de la fidélité de son dévouement, Vergennes confirma le refus du ministère sous le prétexte que « cette tâche était au-dessus de [ses] forces », attendu qu'il n'était administrateur que « des impositions directes et que l'universalité des contributions exigeait des connaissances plus étendues que les siennes et une expérience plus consommée³¹ ». Après le refus de Vergennes, l'intérim des Contributions publiques fut confié au Mussidanais Duranthon³². Le 18 juin, Jules-Émile-François-Hervé de Beaulieu fut enfin nommé au portefeuille.

Cet épisode est important car il met le roi en relation directe avec Vergennes. Le 13 août, la famille royale est transférée dans la grande tour du Temple. Le 29 septembre, quelques jours après que la Convention nationale ait décrété l'abolition de la royauté en France, le roi et son valet de chambre, Jean-Baptiste Cléry, sont transférés dans un appartement du deuxième étage de la tour du Temple. Dans son *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI*, Jean-Baptiste Cléry ne mentionne aucune visite de Vergennes. L'étroite surveillance du roi rend ainsi improbable une visite du marquis de Vergennes à une date proche du 21 janvier 1793.

Beckvelt a-t-il rencontré Vergennes à la prison Saint-Lazare ?

N'ayant « nul penchant à émigrer », « son patriotisme, autant que son attachement à Louis XVI » le portant à rester en France, le marquis de Vergennes ne peut éviter « le sort qui menaçait en 1793 ceux qui avaient la même situation et les mêmes sentiments que lui ». Les difficultés avaient commencé en Bourgogne. Charles de Vergennes avait été faussement³³ accusé d'émigration par l'administration du département de Saône-et-Loire. Malgré ses protestations, il est maintenu dans la liste des émigrés du département³⁴ qui met le séquestre sur ses biens.

La famille de Vergennes acquiert en 1793 le château de Catinat et son parc de 250 hectares, pensant probablement, en venant se réfugier à Saint-Gratien, à vingt kilomètres de Paris, se mettre à l'abri de la tourmente révolutionnaire. Mais celle-ci la rattrape. Son nom, très connu, attire l'attention

30. DUMOURIEZ, 1822, livre IV, chap. VII, p. 281.

31. La lettre de Vergennes est publiée dans PONCELIN DE LA ROCHE-TILHAC, 1794, p. 266.

32. Ministre de la Justice en 1792, Jacques Duranthon fut guillotiné en 1793 à Bordeaux (BSHAP, 1890, t. XVII, p. 320).

33. Jean et Charles Gravier de Vergennes furent ultérieurement radiés de la liste des émigrés permettant à Adélaïde de Vergennes de recouvrer les biens familiaux, notamment la terre de Vergennes.

34. DUVERGIER, 1824-1949, p. 14, Convention nationale du 4 au 6 pluviôse an II.

du Comité de salut public à son domicile parisien de la rue Saint-Eustache, le 28 ventôse an II (18 mars 1794).

L'ordre d'arrestation du Comité de sûreté générale ne concernait que le marquis Jean Gravier de Vergennes. Néanmoins, on « se saisit du fils parce que celui-ci vivait avec le père³⁵ ». Prévenus de conspiration³⁶, ils sont conduits à la prison Saint-Lazare où ils se lient d'ailleurs avec le peintre Hubert Robert³⁷. Élisabeth Adélaïde Françoise de Bastard, femme de caractère, prend en main les affaires de la famille, avec l'aide de quelques proches dont Beckvelt, pendant cette période troublée de la Révolution.

Lors de leur procès, « Jean Gravier, dit Vergennes, père, ex-comte, âgé de soixante-quinze ans, et Charles Gravier, dit Vergennes, âgé de quarante-deux ans, ex-noble », sont convaincus de conspiration « en participant aux complots, trames et assassinats du tyran et de sa femme contre le peuple français, notamment dans les journées du 28 février 1791 et du 10 août 1792 » et « en conspirant dans la maison d'arrêt, dite Lazare, à l'effet de s'évader et ensuite dissoudre par le meurtre et l'assassinat des représentants du peuple ». L'acte d'accusation dressé par l'accusateur public, Fouquier-Tinville, le 5 thermidor, devait par ailleurs mentionner que Vergennes, père et fils, étaient en relation avec Audiffret, complice de la conspiration de Lusignan³⁸. Par jugement du 10 juillet 1794, les deux accusés sont condamnés à la peine de mort et leurs biens déclarés acquis à la République. Ils moururent sur le même échafaud, place du Trône, le 6 thermidor an II (24 juillet 1794), trois jours avant la chute de Robespierre³⁹. Il fut probablement loisible à Antoine Joachim Beckvelt, caissier à la trésorerie de la dette publique et des dépenses diverses (1792-1795), de rendre visite aux Vergennes et recevoir une bague. Cette entrevue, entourée d'une nécessaire discrétion, à la prison Saint-Lazare n'est pas directement attestée.

Comment la bague est-elle parvenue en Périgord ?

Antoine Joachim Beckvelt sort indemne des troubles révolutionnaires en poursuivant sa carrière : directeur du bureau des pensions (1795-1800), contrôleur auprès du payeur général des dépenses de la guerre (1801), un des quatre contrôleurs centraux de la section des dépenses générales du ministère

35. REMUSAT, 1879, p. 742.

36. DEBIDOUR, 1910-1917, p. 319.

37. Hubert Robert (1733-1708) exécutera dans ces circonstances singulières trois peintures à la demande du marquis de Vergennes.

38. REMUSAT, 1879, p. 748.

39. Arch. nat., W 431, affaires jugées. 6 et 7 thermidor an II, dossier 968. Parmi les 24 condamnés du même jour se trouvaient Louise de Montmorency-Laval, dernière abbesse de Montmartre, le duc de Beauvilliers, Albert de Bérulle, ancien président du parlement de Grenoble, le comte de Mesnil-Durand, la comtesse de Flavigny et la baronne de Soyecourt.

du Trésor Public (1804), enfin contrôleur des mandats des payeurs généraux (1810-1812)⁴⁰. Il s'est même porté acquéreur, le 1^{er} germinal an III, d'une agréable maison, rue neuve Sainte-Anne (devenue 95, rue du faubourg Poissonnière), à Paris, et d'un jardin attenant. Le 19 nivôse an IV, il acquiert le château de Fère-en-Tardenois⁴¹, ancienne forteresse des Montmorency puis des Bourbon-Conti qui échet au duc d'Orléans (futur Philippe-Égalité)⁴². Beckvelt arrondira ensuite son domaine avec des terrains et bâtiments sis à Saponay (Aisne) appartenant à l'indivision de La Crotte de Chantérac-d'Arlet de Saint-Saud⁴³. Sa parenté avec Maurice-Jean Raguideau de La Fosse, notaire des Beauharnais, va conforter sa position sous l'Empire.

Adélaïde Gravier de Vergennes teste le 3 décembre 1807 et désigne son « ami » Beckvelt comme exécuteur testamentaire⁴⁴. Notons, délicate attention, qu'elle lui lègue sa « voiture pour aller à sa terre [de Fère] afin que son excellente femme ne fasse plus de chute en cabriolet⁴⁵ ». L'inventaire après décès, établi le 26 février suivant, confirme que Beckvelt était le comptable des affaires de la marquise de Vergennes et se chargeait des placements financiers, notamment en rentes sur la dette publique⁴⁶.

Âgé de 73 ans, Beckvelt est décédé, sans postérité, le 10 juillet 1820 au château de Fère⁴⁷. À sa mort, la fortune de son ménage est d'abord estimée à 405 266 francs. Compte tenu de sa position et de ses appuis, ce notable ne s'est pas exagérément enrichi. Après une nouvelle évaluation et l'abandon d'une créance de 100 000 francs sur son frère porté absent, « la valeur de l'actif fut ramenée à 188 882,14 francs⁴⁸ ». Lors de son décès, il était encore chargé des affaires des comtesses de Rémusat et de Nansouty, nées Gravier de Vergennes.

Un inventaire des biens d'Antoine Joachim Beckvelt, dressé à Paris dès le 20 juillet 1820, permet d'identifier plusieurs bijoux dont quatre bagues :

- Une bague en or, montée sur pierre bleue composée de deux roses, avec entourage de petites roses, prisée soixante francs,
- Une autre bague, forme d'étoile, en roses, prisée trente francs,
- Une autre bague sur pierre bleue, avec un losange et un entourage en mêmes brillants, prisée cents francs,
- Une bague collier de chien surmontée d'une étincelle en brillants, prisée soixante francs.

40. CLAEYS, 2011, p. 183 et BRUGUIERE, 1986, p. 231-232.

41. Arch. nat., MC/ET/LXXIX/526.

42. Le château et la forêt de Fère-en-Tardenois furent acquis en 1792, à titre spéculatif, par Noël Blazwait huissier audiencier à Paris et créancier du duc d'Orléans.

43. Arch. nat., MC/ET/LXXIX/526 et Arch. départ. Aisne, minutes Desevre, notaire à Soissons, 30 septembre 1807.

44. Arch. nat., MC/ET/LXXIX/414.

45. Arch. nat., MC/ET/LXXIX/414.

46. Arch. nat., MC/ET/LXXIX/415.

47. Arch. départ. Aisne, 5 Mi 56, 1820, acte n°82.

48. CLAEYS, 2011, p. 183.

La troisième bague s'identifie, de toute évidence, à celle qui nous intéresse.

Marie Bonneval-Beckvelt, retirée au château de Fère-en-Tardenois, va prendre en charge l'éducation de ses petits-neveux. Sa nièce, Julie Marguerite Bonneval, mariée à « noble » Pierre Joseph de Monès d'Elboux, directeur des contributions indirectes, était décédée prématurément à Niort lors de l'hiver 1825⁴⁹, peu après ses couches, laissant quatre enfants, Maria (ca 1814), Cécile (1816-1913), Charles (1822-1895) et Félicie (1825). Bienfaitrice de l'église Saint-Macre⁵⁰ et de la commune⁵¹ de Fère-en-Tardenois, Marie Beckvelt organise volontiers dîners et bals⁵². Le 8 février 1840, Marie Antoinette Cécile de Monès d'Elboux épouse au château de Fère Bertrand Labrousse de Beaugard, jeune agrégé (grammaire, 1837) au collège parisien Henri-IV et d'ancienne famille périgordine. La grand-tante Beckvelt est parmi les signataires de l'acte de mariage⁵³. C'est à cette occasion que la bague royale aurait été remise à Cécile Labrousse de Beaugard. Marie Bonneval « veuve de Beckvelt » décède au château de Fère-en-Tardenois le 26 avril 1846 âgée de 84 ans⁵⁴. Ses petits-neveux, qui alors résident tous à Paris mais auront de fortes attaches en Périgord⁵⁵, recueillent la succession⁵⁶. Cécile Labrousse de Beaugard transmettra le bijou à sa belle-fille, Jenny Labrousse de Beaugard « au début de son mariage⁵⁷ » alors que la famille s'installe au château de Badefols-d'Ans. Leur fille aînée, Christine, mariée à Louis de Védrines, la recevra à son tour. Diane de Védrines (1894-1964), comtesse de Lestrade de Conty après son mariage, la portera ensuite. La bague royale va échapper au pillage et à l'incendie, perpétrés le 1^{er} avril 1944 par les troupes allemandes, du château de Badefols-d'Ans, et elle est toujours conservée dans la famille de Lestrade de Conty⁵⁸.

49. Arch. départ. Deux-Sèvres, 2 MI 908, 12 décembre 1825.

50. Marie Bonneval, veuve de M. Beckvelt, est la marraine de la cloche Marie-Macre bénite en 1837.

51. Bulletin des Lois, ordonnance du roi n° 15696 du 20 août 1823. Donation d'une pièce de terre à la commune de Fère-en-Tardenois.

52. MOREAU-NELATON, 1918, p. 64

53. Arch. départ. Aisne, 5 Mi 1157, 1840, acte n° 19.

54. Arch. départ. Aisne, 5 Mi 1157, 1846, acte n° 50.

55. Le comte Charles de Monès d'Elboux (1859-1932), fils de Charles de Monès et de Wanda Turowska, marié à Marguerite Tricand de La Goutte, fut longtemps caissier de la Banque de France, à Périgueux. Félicie de Monès d'Elboux a épousé le vicomte Hippolyte Léon Alfred Armand de Siorac, propriétaire de La Martinière, et maire de Champagnac-de-Bélair. Signalons également les alliances avec les familles de la Crompe de La Boissière et de Boysson.

56. Jugement de l'audience des criées du tribunal civil de première instance de la Seine en date du 12 février 1848.

57. LECLUSE-TREVOËDAL, 2016, p. 22.

58. Des remerciements particuliers s'imposent envers Emmanuel de Lestrade de Conty et Stéphane de Lestrade de Conty avec qui nous avons évoqué des souvenirs familiaux.

Quelle conclusion ?

Les vérifications menées sur les *Mémoires de ma famille* de Bertrande de Lécluse-Trévoëdal permettent de lui accorder une grande confiance. Certes, Vergennes n'était pas « premier ambassadeur de France en Amérique ». L'auteur confond ici trois personnages différents mais très liés : d'une part, Charles Gravier de Vergennes, le secrétaire d'État des Affaires étrangères qui a signé le traité d'alliance franco-américaine en 1778, d'autre part Jean Gravier, premier marquis de Vergennes, frère aîné du précédent, qui fut ambassadeur de France au Portugal (1777), à Venise (1779-1785) et en Suisse (1786-1789) et, enfin, le fils de ce dernier, filleul du premier, autre Charles Gravier de Vergennes. Cette confusion historique, dans ce contexte, apparaît finalement de faible importance. Les liens entre Joachim Beckvelt et la famille du marquis Charles de Vergennes sont bien établis et la transmission, jusqu'en Périgord, de cette bague est bien identifiée. Néanmoins, force est de reconnaître que les archives ne nous ont pas révélé les circonstances, et donc la réalité même, d'une entrevue, à la prison du Temple, entre Vergennes et le roi Louis XVI. Alors que les faits et gestes du Roi étaient en permanence surveillés, cette rencontre ne pouvait guère échapper aux nombreux chroniqueurs ou historiens des derniers jours de Louis XVI même si la famille de Vergennes, serviteur de l'État et engagée dans la diplomatie, avait une inclination naturelle au secret. Pour cette remise, la date du 12 juin 1792 nous paraît plus plausible.

De même, nos investigations dans les inventaires royaux n'ont pas donné de résultat. Les raisons en sont simples. L'inventaire des diamants de la Couronne, effectué en conformité des décrets des 26, 27 mai et 22 juin 1791 de l'Assemblée constituante, est intervenu dans le garde-meuble national. Les bijoux de la Couronne, à distinguer des diamants de la Couronne, avaient fait l'objet, sous le règne de Louis XVI, d'un inventaire (1784) mais ce dernier ne s'intéressait qu'aux pièces remarquables.

Plusieurs experts en bijoux anciens consultés s'accordent pour rendre probable l'appartenance de cette bague au dernier roi de France de l'Ancien Régime tout en observant une habituelle et prudente réserve. Ainsi, cette bague, comme tout objet transmis sans témoin ou sans écrit, conserve toujours une certaine part de mystère.

F. A. B.

Bibliographie

ANONYME, 1794. *Histoire et anecdotes de la révolution française*, volume 2, Amsterdam.
Assemblée Constituante. *Inventaire des diamants de la Couronne, perles, pierreries, tableaux, pierres gravées et autres monuments. Partie 1 / ... fait en conformité*

des décrets de l'Assemblée-nationale-constituante des 26, 27 mai et 22 juin 1791, par les commissaires MM. Bion, Christin et Delattre,... suivi d'un rapport sur cet inventaire par M. Delattre.

Assemblée électorale de Paris, 18 novembre 1790-15 juin 1791. *Procès-verbaux de l'élection des juges, des administrateurs, du procureur syndic, de l'évêque, des curés, du président du Tribunal criminel et de l'accusateur public, publiés par Étienne Charavay*, Paris, D. Jouaust, 1890.

Assemblée électorale de Paris, 26 août 1791-12 août 1792. *Procès-verbaux de l'élection des députés à l'Assemblée législative, des hauts jurés, des administrateurs, du procureur général syndic, du président du Tribunal criminel et de son substitut, de juges suppléants, de l'accusateur public, de curés, publiés par Étienne Charavay d'après les originaux des Archives nationales avec des notes historiques et biographiques*, Paris, Cerf, 1894.

BRUGUIÈRE Michel, 1986. *Gestionnaires et profiteurs de la Révolution : l'administration des finances françaises de Louis XVI à Bonaparte*, Paris, éd. O. Orban.

BULA Sandrine, 1993. *L'apanage du comte d'Artois (1773-1790)*, Paris, éd. École des Chartes / H. Champion.

CLAEYS Thierry, 2011. *Dictionnaire biographique des financiers en France au XVIII^e siècle*, Paris, éd. L'Harmattan, coll. Kronos n° 59.

DAUMARD Adeline, 1963. *La bourgeoisie parisienne de 1815 à 1848*, Paris, éd. École pratique des Hautes-Études, VI^e section, Démographie et société, VIII.

DEBIDOUR Antonin, 1910-1917. *Recueil des actes du Directoire exécutif : procès-verbaux, arrêtés, instructions, lettres et actes divers*, tome 1.

DUMOURIEZ Général, 1822. *La vie et les mémoires du général Dumouriez, avec des notes et des éclaircissements historiques*, Paris, Collection des mémoires relatifs à la Révolution française.

DUVERGIER Jean-Baptiste, 1824-1949. *Collection complète des lois, décrets, ordonnances, règlements et avis du Conseil d'État...*, Paris, A. Guyot et Scribe.

LÉCLUSE-TREVOËDAL Bertrande (née Labrousse de Beauregard), 2016. *Les Mémoires de ma famille, 1953*, document publié par son arrière-petit-neveu Stéphane de Lestrade de Conty.

MOREAU-NELATON Étienne, 1918. *Mémorial de famille*, Paris.

MOSSER Françoise, 1978. *Les intendants des finances au XVIII^e siècle : les Lefèvre d'Ormesson et le Département des impositions, 1715-1777*, Paris, Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des chartes, vol. 23.

O'GILVY Gabriel, puis BOUROUSSE DE LAFFORE M. J. de, 1883. *Nobiliaire de Guienne et de Gascogne : revue des familles d'ancienne chevalerie ou anoblies de ces provinces, antérieures à 1789, avec leurs généalogies et leurs armes, Traité héraldique sous forme de dictionnaire*, tome IV, Paris.

PONCELIN DE LA ROCHE-TILHAC, 1794. *Le procès de Louis XVI, ou collection complète, des opinions, discours...*

REMUSAT Paul de, 1879. « Mémoires de Mme de Rémusat, 1802-1808 », *Revue des Deux Mondes*, t. 33 (puis chez C. Lévy, Paris, 1881).

ROBIQUET Paul, 1890. *Le personnel municipal de Paris pendant la Révolution : période constitutionnelle*, Paris.

- SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, 1842. « Mme de Rémusat », *Revue des Deux Mondes*, vol. 2.
- SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, 1926. *Portraits de femmes, vol. 2 : Madame Récamier. Madame de Staël, Madame de Rémusat. Madame Guizot*, Paris, éd. A. Hatier, coll. Les classiques pour tous.
- SOREL Albert, 1885. *L'Europe et la Révolution française. I, Les mœurs politiques et les traditions*, Paris, éd. Plon/Nourrit et Cie.
- STREICHER Jean-Claude, 2011. *Les pionniers de l'or noir de Pechelbronn, Jean-Théophile Hoeffel, 1704-1781, Louis-Pierre Auzillon de La Sablonnière, 1740-1760, Antoine Le Bel, 1735-1788*, Strasbourg.
- TASSIN DE MONTAIGU Geneviève, 1995. *Les Gravier de Vergennes : leurs alliances et descendance en Bourgogne et Bourbonnais*, Paris.
- VILLAR GARCIA María Begoña (dir. congr.) et PEZZI CRISTOBAL Pilar Pezzi (dir. congr.), 2003. *Los extranjeros en la España moderna : actas del coloquio internacional, celebrado en Málaga del 28 al 30 de noviembre de 2002*, Ministerio de Ciencia e innovación.

Un opposant déterminé à Napoléon III, le meunier du Frau d'Eugène Le Roy

par Gérard FAYOLLE

Pour la 3^e édition de sa « Fête de l'histoire » (8-10 juin 2017), le service Ville d'art et d'histoire de Périgueux avait choisi pour thème : « Le souffle du Second Empire (1852-1870) ». Concerts, parcours dans la ville, expositions, conférences ont animé Périgueux pendant ces trois jours. La SHAP a elle aussi participé à cette manifestation : le président a proposé au public, venu en nombre, une conférence dont voici le texte.

Les idées politiques du meunier du Frau, personnage de roman, paraissent très proches de celles d'Eugène Le Roy, farouche républicain. Sa critique du Second Empire illustre l'état d'esprit des opposants en Périgord.

Le meunier du Frau, c'est Eugène Le Roy

Le moulin du Frau, premier roman publié en 1894, est la branche maîtresse de l'œuvre d'Eugène Le Roy. On peut identifier le personnage central du livre, Sicaire Nogaret, à l'auteur du roman dont il est, en quelque sorte, l'interprète. C'est d'ailleurs ce qu'affirme Alcide Dusolier, qui va assurer la promotion de l'ouvrage à Paris, en écrivant, dans la préface, qu'entre le meunier et l'auteur, « je ne puis distinguer l'un de l'autre ».

Il est vrai que ce meunier républicain, qui a choisi de vivre au cœur de la ruralité du Périgord et qui milite pour la République, paraît vraiment très proche du perceuteur franc-maçon de Montignac. Sans doute incarne-t-il pour Le Roy une autobiographie rêvée ? Leurs vies, en effet, se déroulent parallèlement. L'auteur et son héros sont de la même génération, ce qui ne sera le cas ni de *Jacquou le Croquant*, ni de *L'ennemi de la mort*. Dans *Le moulin du Frau*, l'auteur décrit un Périgord qui lui est strictement contemporain, un univers qu'il a pu observer en direct, comme on dit. Et les deux personnages connaissent donc les mêmes événements politiques depuis la Révolution de 1848 jusqu'à la fin du Second Empire, la guerre de 1870 puis le triomphe de la République.

Un républicain convaincu

Le meunier exprime déjà sa mauvaise humeur à l'encontre de la monarchie lorsque Louis-Philippe, qu'il appelle « le vieux farceur », instaure un coûteux permis de chasse. Il manifeste son émotion quand la République est proclamée en 1848. Et Le Roy, jeune collégien de Périgueux, a dû connaître ce jour-là l'émotion qu'il prête au meunier : « les chapeaux, les casquettes, les bonnets volaient en l'air ; tout le monde se complimentait, se serrait la main, s'embrassait. Il semblait que jusqu'alors on n'eût pas vécu à son aise, et qu'on respirât plus librement ». Bien entendu, avec les succès électoraux de Louis-Napoléon, la déception fera place à la colère. Et tout au long du roman, nous pouvons assister au choc entre la réalité politique en Périgord et ce que nous pouvons appeler « la doctrine Eugène Le Roy ».

Le paysage politique en 1848 vu par le meunier n'est guère encourageant : « En ce temps-là, sur la fin de l'année 1848, on commençait à parler de l'élection du président de la République, et nous connûmes que Louis-Napoléon serait nommé grandement, si ça allait partout comme chez nous. » Effectivement, il obtiendra en Dordogne 88,5 % des suffrages exprimés. Le candidat de Nogaret, c'est Ledru-Rollin, mais il ne se fait guère d'illusions : « Nous recevions *La Ruche*¹ (fig. 1), de Ribérac, qui portait Ledru-Rollin, mais ça ne prenait pas. » Quelque temps après, le groupe minuscule des républicains constitué par Sicaire Nogaret, son neveu, leur employé Gustou et le tailleur Lajarthe, doit constater que la situation politique s'aggrave :

« Il n'était pas content, ce pauvre Lajarthe ; les affaires du pays n'allaient pas, et on voyait bien à cette heure, disait-il, que la République était foutue. Après ça, ajoutait-il, la République que nous avons, avec Bonaparte

1. *La Ruche*, journal militant, est édité en 1848 et 1849 par la famille républicaine Dufraisse, de Ribérac, surtout par Marc Étienne, qui sera élu de la Dordogne en 1849.



Fig. 1. *La Ruche de la Dordogne, Journal du peuple*, n° 1, 2 mars 1848.

pour président, ce n'est pas la République. Ce n'est pas ce que nous voulions quand on a jeté bas ce gueux de Philippe. C'est terrible, voyez-vous de penser que c'est le peuple lui-même qui s'est mis le clou au nez... »

Au village, le curé est un des agents les plus actifs du nouveau pouvoir et préconise une censure énergique : « Oui, je m'entends ; tous ces gens qui prêchent le désordre, ces journaux comme *La Ruche*, qui excitent à la haine du Président de la République, les démoc-soc, on devrait faire taire tout cela ». Le journal *La Ruche* est cité plusieurs fois dans le roman. Le meunier et ses amis en sont de fidèles lecteurs :

« Quelquefois, je lisais *La Ruche*, et mon oncle m'écoutait tout triste, se demandant comment tout ça finirait. En ce temps-là, on commençait à faire arracher les arbres de la liberté à Paris, soi-disant parce qu'ils gênaient, et les soldats marchaient contre les citoyens qui se rassemblaient pour les défendre. Chez nous, les nobles, les curés, les bourgeois, disaient tout haut que la République n'en avait pas pour six mois. »

À côté du débat sur la démocratie politique, s'instaure le débat sur la démocratie sociale. Le Roy relate l'expulsion d'une famille de métayers par un aristocrate voisin et expose ses idées par la bouche de Nogaret. Le métayer expulsé aurait pu répondre que seul leur travail faisait « porter du revenu à la terre... » et que :

« depuis cent ans, les peines et les sueurs de quatre générations de leur famille l'avait amendée, bonifiée et faite, pour ainsi parler, et qu'il était bien

dur d'en être chassés. Mais quoi, il n'y avait pas de loi, pour estimer la plus-value donnée par le travail et les récompenser, et puisqu'il n'y en avait pas, pouvaient-ils résister ? »

La solution pour modifier cela ? « Il n'y a qu'un remède à ça, disait mon oncle, c'est l'instruction et la liberté. »

Mais, en 1851, la menace se précise et le tailleur Lajarthe devine la suite : « C'est fini, dit-il, nous allons avoir l'Empire [...] Les nobles, les bourgeois, les curés, les riches, les gens en place, tous conspirent à ça. » Face à cette menace Eugène Le Roy campe le portrait de l'oncle Nogaret qui va se battre :

« Il n'est qu'un paysan, mais avec ça, dans les commencements de la République, les gens l'écoutaient bien et faisaient ce qu'il leur conseillait [...] et puis il était abonné à *La Ruche*, du citoyen Marc Dufraisse qui était le grand épouvantail des bourgeois périgordins... »

Ce qui devait arriver... Lors du coup d'État du 2 décembre, l'oncle est arrêté par les gendarmes « au nom de la loi ». Il répondra : « Au nom de la loi, vous dites ; et quelle est cette loi qui permet d'arrêter un citoyen qui n'a ni tué, ni volé, ni rien fait de mal ? » On sait que l'oncle Nogaret, traîné à la prison de Périgueux, sera finalement libéré grâce à l'appui de son vieil ami, fonctionnaire à la préfecture. Mais il va, bien entendu, militer, pendant tout le règne, contre le pouvoir en place. En dépit des difficultés, des risques et de l'indifférence ou de l'hostilité de la population. Le roman décrit ainsi l'atmosphère en 1852 :

« Le premier jour de l'année 1852 fut triste à la maison. Ailleurs, dans la commune et partout, on se réjouissait. Il semblait à tous ces pauvres gens épeurés par les arrestations, par le récit des fusillades et des transportations, et menés par les maires et les curés, que Bonaparte dût les rendre tous riches et heureux [...] Que de gens se figuraient bonnement que c'était eux qui avait gagné à ce changement, tandis qu'ils n'avaient fait que changer de misère. En attendant de s'apercevoir de ça, ils étaient contents d'être dans le parti du plus fort, de faire partie des sept millions quatre cents et tant de mille qui avaient voté Oui. »

En tout cas, lorsqu'il y a des votes, comme en novembre 1852, pour le rétablissement de l'Empire, les occupants du moulin du Frau, qui jugent imprudent de voter non, s'abstiennent.

Au cours des années, les personnages du roman vivent donc dans une opposition permanente et dénoncent la politique impériale, comme la guerre d'Italie :

« À la Saint-Jean de 1859, tandis que l'empereur, soi-disant de la paix², après la guerre de Crimée, faisait tuer notre monde et manger nos millions

2. On se souvient que Louis-Napoléon avait promis : « L'Empire c'est la paix » (discours de Bordeaux, 1852).

pour les Italiens qui nous en sont bien reconnaissants, comme nous l'avons assez vu... ».

Autre commentaire, plus positif, lors de l'arrivée d'un instituteur au village. Mais c'est aussi l'occasion de décrire l'état d'esprit des partisans du pouvoir :

« J'ai oublié de dire que nous avons un régent dans notre commune depuis quelques années. M. Lacaud [le maire bonapartiste] ne le voulait pas trop ; il disait que ça n'était pas utile pour les enfants des paysans, d'apprendre à lire et à écrire, parce que ça les détournait de travailler la terre et que, lorsqu'ils seraient tous instruits, on ne trouverait plus de métayers. »

Mais un vieil opposant lui répond : « ça ne sera pas un malheur, au contraire, parce qu'alors les travailleurs de la terre seront tous propriétaires, et ils ne travailleront plus pour les autres ».

En 1870, Napoléon III souhaite voir son pouvoir confirmé et un plébiscite est annoncé. Eugène Le Roy, par la bouche du meunier, exprime évidemment son désaccord :

« Dans les premiers mois de 1870, on commença à parler dans nos campagnes qu'il fallait voter pour l'Empereur. Personne ne comprenait ce que ça voulait dire. Pourquoi voter encore puisqu'il était empereur, qu'il faisait tout ce qu'il voulait, qu'il disposait des places, des hommes, de l'argent et de tout et qu'on lui nommait les députés qu'il voulait ? »

Bien entendu les trois opposants du moulin vont mettre cette fois un point d'honneur à voter non. Mais, ô surprise, il y aura sept non dans l'urne au soir du dépouillement au lieu des trois espérés ! L'écrivain décrit ainsi une certaine usure du pouvoir au fond des campagnes du Périgord.

Quand arrive le temps de la crise européenne, le meunier se prononce sans hésitation contre la guerre et il déclare que si le roi de Prusse veut installer un de ses parents sur le trône d'Espagne, « ce n'est pas la peine de faire la guerre pour ça ! ». Et il a bientôt l'occasion de commenter la défaite des armées françaises et la proclamation de la République : « En d'autres temps, dit-il, cette dernière nouvelle nous eut fièrement touchés, mais au milieu des désastres de la France, nous ne pensions pas à nous en réjouir ».

C'est l'année du centenaire de la Révolution que Sicaire Nogaret va mourir. Son neveu prononce son éloge et rappelle son arrestation lors du coup d'État :

« Un jour de décembre, il y a de cela trente-huit ans, cet honnête homme, ce bon citoyen, fut arraché à sa famille, à sa maison, et mené en prison, les mains enchaînées comme un malfaiteur [...] Mais la justice a son heure. Tandis que le criminel de décembre 1851 et de juillet 1870 est en horreur à tout

citoyen, à tout patriote ; tandis que sa mémoire est exécrée des mères dont il a fait tuer les fils [...] autour du cercueil d'une de ses pauvres victimes se presse une commune entière ».

Le meunier et les prémices de la mondialisation

C'est donc, on le voit, une famille qui ne mâche pas ses mots. L'opposition est permanente et totale. À cette attaque politique, s'ajoutent des critiques sur les évolutions du Périgord au cours du Second Empire. Même le développement du réseau routier et l'apparition du chemin de fer (fig. 2) n'emportent pas l'adhésion :

« Il y a tant maintenant de chemins, de routes, de chemins de fer... que les gens de la campagne vont porter leur argent à la ville et y dépensent quatre fois plus qu'ils ne faisaient autrefois chez eux. Et encore, souventes fois, ils s'ennuient parce qu'ils connaissent qu'on se moque d'eux et qu'ils ne comprennent pas grand-chose à ce qu'ils voient ».

Et Eugène Le Roy, par la bouche du meunier dénonce un exode rural qui, il est vrai, commence à cette époque :

« C'est à cause de cette facilité que, petit à petit, les gens [...] se sont dégoûtés de la campagne, et qu'on en voit tant vendre leur morceau de bien et s'en aller dans les villes, croyant y trouver une place, ou un travail moins dur, ou mieux payé. En quoi les pauvres gens sont bien malavisés car le travail des



Fig. 2. Gare de Périgueux (coll. SHAP, fonds P. Pommarède).

villes est plus exigeant, plus attachant, et plus mauvais pour la santé, sans parler de la liberté : misère pour misère, mieux vaut celle des campagnes. »

Pour l'auteur, l'exode rural qui commence entraîne aussi la naissance du prolétariat des villes. Or, la ruralité est moins dure. On retrouve l'idéal de Le Roy pour la démocratie des petits paysans propriétaires.

Une autre attaque sévère est adressée au pouvoir. Il lui est reproché le traité de commerce qui met en difficulté toute l'industrie traditionnelle des forges du Périgord. Le meunier qui se souvient d'une visite du côté de Jumilhac décrit cette prospérité industrielle :

« toutes les forges du pays qui marchaient faisaient vivre les gens. [...] Toutes ces usines, et les hauts-fourneaux toujours allumés, étaient une richesse pour le pays et donnaient du travail à une masse de gens [...] aussi le pays était à l'aise. Depuis, ça a bien changé [, regrette le meunier qui dresse un tableau sinistre :] Il n'y a plus que des ruines partout et la misère est dans le pays. [et de citer le coupable] Tout ça, c'est l'ouvrage du dernier empereur. Pour faire plaisir aux Anglais qui nous voudraient détruire, il a fait avec eux des arrangements qui ont ruiné bien des gens dans nos pays, et dans toute la France à ce qu'il paraît. »

Et l'on peut dire que Le Roy se présente dans son commentaire comme un adversaire d'une mondialisation qui en est à ses débuts :

« C'est vrai que depuis lors nous payons le fer un peu meilleur marché [reconnaît-il, mais il poursuit] Mais d'abord, le nôtre valait mieux, et après ça, qu'est-ce que ça faisait de le payer un peu plus cher, du moment que l'argent restait dans le pays et faisait vivre nos ouvriers, qui le dépensaient chez les marchands, les artisans et achetaient des denrées aux paysans ? »

C'est exactement ce que dit Jean-Baptiste Chavoix (fig. 3), revenu d'exil et candidat d'opposition aux législatives à Périgueux en 1869 :

« Les traités de commerce ont porté la ruine et la désolation dans l'industrie métallurgique du Périgord. Presque toutes nos usines ont éteint leurs feux. Nos exploitations de minerai de fer ont suspendu leurs travaux ; les industriels, les nombreux ouvriers qu'ils employaient, la propriété forestière qui perd chaque jour de sa valeur sont aux abois ».



Fig. 3. Jean-Baptiste Chavoix (coll. SHAP, iconothèque, fonds Saint-Martin, BA 59).

Les chiffres, en effet, sont éloquentes : les hauts-fourneaux qui étaient 33 en 1856 ne sont plus que 4 en 1870. Il y avait 40 forges en activité en 1859, il n'en reste que 7 en 1870 et la production, entre ces deux dates, a baissé des deux tiers. La disparition du complément de revenus fourni par cette activité explique en grande partie l'exode rural ³.

La « doctrine Le Roy »

Nous voyons donc s'élaborer, face à la description sévère du pouvoir une sorte de « doctrine Le Roy » qui sera développée au cours des prochains ouvrages et que l'auteur a mis en pratique dans sa vie de militant et de citoyen. Car nous avons choisi de retenir les idées en matière économique et sociale, mais le meunier pratique aussi dans sa vie privée les principes d'une rigoureuse laïcité qui le conduisent bien sûr à des conflits avec les curés du village, lors de mariages ou de baptêmes, car les personnages du roman vivent comme Le Roy lui-même qui se permettra, on le sait, un mariage civil. Tout au long du roman l'auteur critique les pouvoirs de l'Église sur la vie privée et souhaite et fait pratiquer à ses personnages une laïcisation des grands actes de la vie :

« Les hommes de la Révolution avaient voulu affranchir leurs descendants de la tutelle des prêtres et c'est pour cela qu'ils avaient donné au maire [...] la mission de constater de faits de la vie du citoyen, la naissance, le mariage et la mort. »

Mais le meunier, dans son combat, cherche des appuis et l'auteur du roman cite quelques personnages contemporains ou pouvant servir de modèle ou d'inspirateur aux républicains alors bien isolés et minoritaires. Quels sont-ils ? Ils apparaissent dans certains passages. Il y a les grands ancêtres, Beaupuy, Daumesnil et Bugeaud qu'il estime d'une « race robuste et vaillante » et qu'il qualifie de « types remarquables ». Le choix du conservateur Bugeaud peut étonner mais il s'en explique plus loin en parlant des élus de la Deuxième République :

« On ne disait pas guère de bien de nos députés [non plus]. Comme il était du pays, que c'était un général, et qu'il faisait beaucoup travailler à la Durantie, on ne parlait pas du maréchal Bugeaud, mais les autres députés étaient mal arrangés. »

Qui sont-ils ? Des orléanistes comme le marquis de Maleville ou Pierre Magne (fig. 4) qui fera la belle carrière que l'on sait sous l'Empire. Or, justement, Le Roy ignore, tout au long du roman, ce personnage considérable

3. LACHAISE, 2000.

du Second Empire. Il n'est pas de son bord. Il indique seulement, au début du récit, lors d'une visite à Périgueux : « Voici Trélissac et la maison de M. Magne, bien petite et simple à côté du château d'aujourd'hui », sans autre commentaire. Mais, il rappelle ainsi que le fils du modeste artisan du faubourg est devenu châtelain. L'homme politique préféré des meuniers du Frau, c'est Chavoix. L'auteur rappelle son rôle au temps de la monarchie de Juillet. Et son opposition à la loi sur la chasse, qui indigna les paysans :

« Aussi cette loi faite par les bourgeois, personne ne s'y trompait ; tous nous autres paysans, nous comprenions bien qu'elle était faite pour que nous ne chassions pas, nous qui nourrissons le gibier, afin que les messieurs puissent tirer plus de lièvres et de perdrix [...] Aussi M. Chavoix qui nous connaissait bien, lorsque nous l'eûmes nommé représentant du peuple, fit tout le possible pour la faire ôter, mais il y avait trop de gens intéressés à ce qu'elle restât, et il ne put jamais y arriver ».

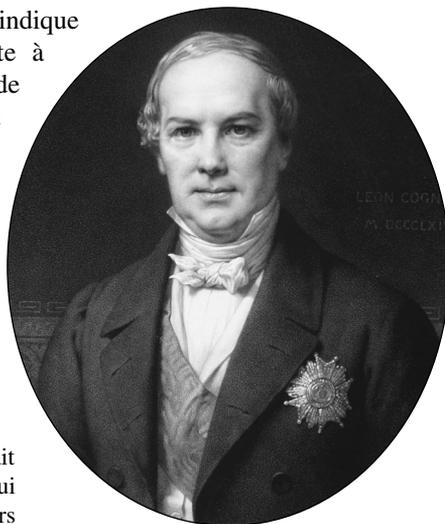


Fig. 4. Pierre Magne (coll. SHAP, iconothèque, BA 39 bis).

Autre souvenir nostalgique de J.-B. Chavoix, en 1848 : « Le préfet, M. de Marcillac, étant parti, il fut remplacé par des commissaires du gouvernement, dont était M. Chavoix, maire d'Excideuil, si connu et si aimé dans notre pays. »

Rappelons brièvement la carrière du médecin franc-maçon Jean-Baptiste Chavoix (1805-1881), natif d'Excideuil, dont il est l' élu comme maire, conseiller général, conseiller d'arrondissement, et député en 1848 et 1849 puis sous la III^e République de 1878 à 1881. Sa carrière subit une parenthèse car cet opposant est exilé en Espagne dès le coup d'État. Il rentre en France en 1859 quand l'Empire devient plus libéral. En 1850, il a tué en duel le journaliste Auguste Dupont. Cet opposant est donc l'homme politique préféré des meuniers du Frau.

Même si cet élu est le favori de Le Roy, il n'est cité qu'à deux reprises. Car le récit est celui de la vie quotidienne des meuniers et non une description des combats politiques en Périgord. Ce qui n'empêche pas l'auteur, nous l'avons vu, d'agrémenter le roman de réflexions et aussi d'incidents. Le plus important d'entre eux, qui affecte la vie du meunier et qui aurait pu avoir de graves conséquences, c'est son arrestation au lendemain du coup d'État. Nous pouvons, sur ce point, voir si le romancier a forcé le trait. Et rechercher qu'elle fut l'action du pouvoir en Dordogne, notamment dans la région d'Excideuil. En 1851 le juge de ce chef-lieu a signalé au préfet quinze personnes à

surveiller dont trois propriétaires, un cultivateur, deux boulangers, deux carriers, un ex-instituteur et le clerc de maître Chavoix, notaire. Signalons aussi le tailleur Adolphe, de Génis, qui rappelle le tailleur Lajarthe du roman. On trouve aussi sur d'autres listes de suspects de la région des précisions des autorités qui montrent que l'arrestation du meunier du Frau est inspirée de la réalité. Les rapports dénoncent des socialo-communistes, des lecteurs de *La Ruche*, des « mauvaises natures », des « gens très dangereux »... Les auteurs préconisent des mesures telles que le passage en correctionnelle, et « à envoyer en Algérie ».

Le meunier du Frau y a échappé, on l'a vu, libéré, dans le roman, sur intervention de son ami Masfrangeas, fonctionnaire à la préfecture. Dans la réalité, une commission a été constituée avec le préfet, le général de la subdivision et des magistrats. Elle a prononcé 4 relaxes, 27 prévenus sont renvoyés devant un tribunal qui prononce de menues peines, 16 autres sont placés sous surveillance de la police, 15 sont condamnés à des peines d'emprisonnement et 14 sont déportés en Algérie, mais 6 sont en fuite⁴. Au total, 116 Périgordins sont frappés, dont certains jugés dans d'autres départements. Ils représentent toutes les couches sociales : 8 médecins, 18 propriétaires, 13 cultivateurs, 5 instituteurs, 5 notaires et avocats, 2 journalistes, 4 domestiques, 6 marchands ambulants et 55 ouvriers et artisans. Les hommes politiques d'opposition n'échappent pas à la rigueur du pouvoir. Chavoix, Dulac et Dufraise, l'éditeur de *La Ruche* que lisait le meunier, ont dû s'exiler. Eugène Le Roy n'a donc pas noirci le tableau sur ce point.

Un monde rural en mutation

Un autre incident à dimension politique se produit dans le roman. C'est, on l'a vu, l'expulsion des métayers du sire de Puygolfier, ce hobereau imaginé par Le Roy, sous des traits peu flatteurs, qui se ruine à la chasse. Sous un prétexte futile, un des membres de la famille des métayers ayant osé lui répondre, il leur donne congé sans délai. Nous avons vu le commentaire du meunier, c'est-à-dire de Le Roy. On sait que cet auteur dénoncera souvent le métayage, comme dans *Jacquou*, au temps de la Restauration. Sous l'Empire, les situations de ces travailleurs de la terre sont diverses. Que représentent-ils ? L'historien Ralph Gibson présente la statistique suivante⁵. En 1852, près de 70 000 propriétaires cultivent eux-mêmes leurs terres. Les métayers sont près de 15 000. Notons aussi que près de 10 000 propriétaires ne résident pas en Dordogne. Nous voyons que les métayers sont nombreux mais ne sont qu'une minorité. On peut imaginer les situations les plus diverses dans cette

4. LAGRANGE, 1992.
5. GIBSON, 1979.

catégorie. Mais Le Roy a peut-être tendance à noircir le tableau car, s'il existe sans doute une misère profonde des métayers qui se nourrissent souvent de châtaignes, surtout dans le nord du département, on trouve d'autres cas. Jacques Lagrange cite le cas de Jean David qui, en 1859, est décoré pour ses résultats à l'exposition de Périgueux, créée par la société d'agriculture⁶. Le lauréat est un métayer du comte de Damas (la famille Le Roy doit le connaître) qui travaille depuis 21 ans sur le domaine de 21 hectares, dont 14 en terres labourables. Ses revenus étaient de 600 F en 1843. Ils sont maintenant de 2 800 F. Il ne possédait rien en entrant au service de la famille de Damas. Il possède 10 000 F de biens. Il a payé 2 500 F pour un remplaçant à son fils au service militaire. Certes, il s'agit d'un cas remarquable puisqu'il reçoit la médaille de l'impératrice, mais qui prouve la diversité des situations. Compte tenu de ces cas extrêmes, celui du roman décrit par Le Roy et celui, bien réel du concours de Périgueux, on peut cependant noter que, globalement, la période du Second Empire est une période de progrès pour l'agriculture comme le dit René Pijassou : « Le Second Empire fut une sorte d'âge d'or pour l'agriculture périgourdine, élément essentiel de son économie. Elle vécut alors une transformation profonde qu'on qualifie d'ordinaire de première révolution agricole⁷ ».

Mais Eugène Le Roy reste beaucoup plus sensible aux différences sociales et s'attache à dépeindre les symboles des écarts de revenus qui restent, bien sûr, considérables. Relisons sa vision de la foire à Hautefort :

« À côté de ces bêtes bien nourries et bien habillées [les chiens de chasse], on voyait de pauvres diables de paysans, avec des vestes déchirées et des culottes effilochées, les pieds nus dans leurs sabots [...] Ça faisait quelque chose, tout de même, de voir tous ces beaux chevaux, bien en point et luisants, et ces chiens bien soignés, à côté de ces pauvres gens qui, en ce temps-là, mangeaient de méchantes miques et du mauvais pain noir ».

À l'occasion de cette visite à la foire d'Hautefort, Le Roy, par son interprète le meunier, livre sa pensée politique. La charité ne peut pas résoudre le problème de la misère :

« Les messieurs à qui étaient les chevaux et les chiens étaient d'ailleurs bien bons, bien charitables et secourables aux malheureux comme il y en a guère ; mais avec ça, ils ne pouvaient faire que la charité, et la charité ne remet pas les choses en leur place ».

On le voit, pour Le Roy, ce qui remet les choses à leur place, c'est la fin des grandes propriétés, le partage des terres et l'éducation.

6. LAGRANGE, 1992.
7. HIGOUNET-NADAL, 1983.

Justement, l'auteur signale l'arrivée d'un instituteur au village, sans s'attarder sur l'action du gouvernement en faveur de l'éducation. Elle est pourtant significative en Dordogne. Le taux de conscrits sachant lire passe de 38 % en 1851 à 56 % en 1868⁸. Le nombre d'élèves passe de 25 000 en 1852 à 53 000 en 1872⁹. Autre chiffre révélateur, le nombre d'écoles publiques de filles passent de 46 en 1852 à 342 en 1870 ! On reconnaît là l'action du ministre Victor Duruy.

Le Roy a donc, pour les besoins de sa cause, pu s'attarder sur certains faits et passer plus vite sur d'autres. Mais il pouvait parler en connaisseur du pays qu'il décrit puisque, de 1860 à 1871, il a exercé des fonctions de percepteur dans le Périgord rural. Le texte est donc un témoignage. Mais c'est aussi un livre militant. L'auteur a choisi de présenter le Second Empire sous un jour défavorable, en soulignant les erreurs du régime, les injustices sociales, l'absence de liberté. Il n'a pas voulu voir les évolutions en matière d'éducation, de transports, de progrès agricoles que l'on s'accorde en général à citer, ainsi que l'évolution vers l'Empire libéral. C'était son choix d'écrivain engagé qui apparaît en 1894, quand le roman est publié en feuilleton dans *L'Avenir de la Dordogne*, qui va se confirmer lors de la parution de *Jacquou le Croquant* puis de l'ensemble de ses écrits.

On ne se plaindra pas d'un engagement politique qui a produit des chefs d'œuvre de notre littérature du Périgord. De plus, on pourra méditer sur le rôle du roman quand il se veut témoignage et quand il se veut militant. Certes il paraît au moment où la République triomphante est installée. Mais après de longs combats. Le Roy y a participé et perdu, un temps, son poste de percepteur. Son moulin chante la liberté retrouvée. En tout cas, il reste le précieux point de vue d'un contemporain sur une époque, les modes de vie et de penser, au cœur de la France rurale.

G. F.

Bibliographie

- GIBSON Ralph, 1979. *Les notables et l'Église dans le diocèse de Périgueux, 1821-1905*, thèse, Université de Lyon.
- HIGOUNET-NADAL Arlette, 1983. *Histoire du Périgord*, Toulouse, éd. Privat.
- LACHAISE Bernard, 2000. *Histoire du Périgord*, Périgueux, éd. Fanlac.
- LAGRANGE Jacques, 1992. *La vie en Périgord sous Napoléon III*, Périgueux, éd. Pilote 24.
- MARTY Christian, 1993. *Les campagnes du Périgord*, éd. Presses universitaires de Bordeaux.
- PENAUD Guy, 1999. *Dictionnaire biographique du Périgord*, Périgueux, éd. Fanlac.

8. GIBSON, 1979.
9. LAGRANGE, 1992.

Joel White MacPherson, un aviateur américain dans le Maquis périgordin

De son évasion à son passage en Espagne

par Jean-Pierre DUHARD

Les pages de notre Bulletin¹ ont relaté les aventures de l'aviateur américain MacPherson² depuis son atterrissage forcé au sud de la Charente, sa prise en charge par les maquis du nord-ouest du Périgord, comment il arriva près de Périgueux, comment il fut fait prisonnier par les forces allemandes, comment il simula une crise d'appendicite et comment il s'évada tout seul. Restait à connaître la fin de ses aventures. C'est le sujet de cet article, où l'on suit MacPherson dans les maquis du sud de la Dordogne, depuis le 24 mars 1944, date de son évasion, jusqu'au début du mois de juin, lorsqu'il réussit à passer les Pyrénées pour rejoindre Gibraltar et le Royaume-Uni.

1. DUHARD, 2015 ; 2016 ; 2017.

2. Une faute de frappe et un manque d'attention sont à l'origine de la mauvaise orthographe de son nom dans le précédent article.

Comme nous l'avons fait pour l'article sur l'appendicectomie, nous allons nous en tenir au factuel³. Opéré le soir du samedi 11 mars 1944 pour une crise d'appendicite simulée, MacPherson fut transféré le lundi suivant, à la suite d'une tentative d'enlèvement par la Résistance, à l'infirmierie de la caserne du 35^e RAD, occupée par une compagnie allemande de 200 hommes.

Les maquis s'étaient installés et renforcés en Périgord et prospéraient malgré les efforts de la Gestapo, de la Milice, des Groupes mobiles de réserve et de la Garde de la gendarmerie. Aussi, les autorités militaires allemandes décidèrent de procéder à une vaste opération de « nettoyage ». Elle fut précédée de l'arrivée, le 15 mars, d'une étrange troupe faite de Nord-Africains, encadrée par des truands français en uniforme de SS, qui fut mise à la disposition d'Hambrecht, le chef de la Gestapo en Dordogne⁴. Le 20 mars, ce furent les 6 000 hommes de la Division B⁵ du général Brehmer qui s'installèrent à leur tour à Périgueux, avec mission d'anéantir maquisards et juifs, ce à quoi ils s'emploieront à partir du 26 mars. Une partie des troupes s'installa dans l'ancienne caserne du 35^e RAD complétant l'effectif du bataillon 799 de l'infanterie géorgienne.

L'évasion (fig. 1)

C'est peu après l'arrivée de ces nouvelles troupes à la caserne que Joel MacPherson comprit qu'il était temps de prendre la fuite. Un des médecins allemands arrivés avec les renforts lui avait ôté ses points de suture, annonçant qu'il était « prêt à partir ». Dès lors, les plantons chargés de le surveiller le regardaient en parlant de la « *Vaterland* », la patrie allemande. Pour échapper à ce sort, il devait impérativement s'évader au plus vite.

Après son transfert dans la caserne, il avait eu une relative liberté et pouvait se déplacer dans la cour, mais à pas hésitants, si bien que personne ne lui prêtait beaucoup d'attention. Il en avait profité pour repérer les lieux et noter la présence d'un échafaudage près des latrines, dont le toit en pente était accolé au mur d'enceinte ; derrière, il y avait un poteau téléphonique en bois, enroulé de fil de fer barbelé, et la rue.

3. Le dossier de MacPherson comporte trois versions : un récit manuscrit et deux rapports dactylographiés établis par Dorothy A. Smith, Capt. WAC (*Women Army Corps*), le premier corrigé à la main, le second définitif et officiel, assez succinct et pauvre en précisions sur les lieux et les gens. Nous disposons en outre du récit dicté par MacPherson peu avant son décès. Ils se complètent, et nous ne ferons pas toujours le distinguo entre eux, considérant qu'ils forment un tout informatif. Nous avons pris le parti de traduire les textes cités, pour ne pas alourdir l'article.

4. Voir ROLLI, 2013.

5. Cette division B regroupait des troupes de sécurité (*Sicherungs-Division* et *Sicherungs Motorisierte*), des Géorgiens (799^e Bat.), des éléments de la *Feldgendarmarie*, des forces SS (*Schutzstaffel*), SD (*Sicherheitsdienst*), SIPO (*Sicherheitspolizei*) et la brigade nord-africaine.



Fig. 1. Carte situant les principaux lieux de passage ou de séjour de Joel MacPherson, de son évadement à Périgueux (24 mars 1944) à son passage en Espagne (18 juin 1944).

C'est dans la nuit du 23 au 24 mars 1944⁶, qu'il mena à bien son projet. L'heure choisie tenait compte de l'obscurité nocturne et du fait que les patrouilles du couvre-feu cessaient après 6 heures. Pour accéder à l'échafaudage, il recourut à une table pliante rehaussée d'une grosse boîte de

6. Cette date est sûre, mais d'autres, relevées dans le *Report EE-849* de MacPherson, sont imprécises ou douteuses.

conserve pour collectivité. Il s'était également muni d'un drap, pouvant être utilisé comme corde ou pour se protéger des barbelures⁷.

Dès le mur franchi, il se laissa glisser le long du poteau en se retenant des pieds et des mains, non sans se blesser, et vérifia que la rue était déserte, car il était encore en uniforme bleu du Maquis. Dépourvu de compas et de carte, il attendit caché que le jour se lève afin de s'orienter d'après le soleil, et il prit la direction du sud-ouest, espérant retrouver le groupe « Roland⁸ » (Crouzille), quitta le 3 mars pour celui de « Georges » (Legendre).

Malgré la fatigue et les fréquents arrêts de repos, il calcula qu'il avait parcouru à midi quelque 10 km. Il chercha alors une maison isolée, où il pourrait bénéficier de nourriture et d'un hébergement. Après un premier échec chez des gens déclarant qu'ils étaient trop pauvres, il reçut d'une autre famille des pommes de terre bouillies et des oignons crus, et une carte détaillée de la Dordogne tirée d'un calendrier des PTT. Puis, on le mena dans une petite maison de gens susceptibles de l'aider, la famille Vézine, au lieu-dit La Vigerie, près de Coursac. Dès le lendemain, ils contactèrent des membres du Maquis qui promirent de venir.

Mais cinq jours passèrent sans nouvelles, nombre de résistants ayant quitté leur cantonnement pour se diriger vers les départements du sud (Lot-et-Garonne) et de l'est (Lot) à la nouvelle de l'attaque organisée par Brehmer en Périgord.

Pour ne pas compromettre cette famille accueillante, MacPherson décida de repartir le 29 mars, se fiant toujours au soleil pour se diriger. Il passa la nuit suivante dans une maison située à la périphérie de Grignols, près de Saint-Astier, où on lui assura avoir un contact avec un autre groupe de maquisards. Le lendemain, un homme qu'il avait connu à Saint-André-de-Double vint le prévenir que « Roland » (Crouzille) et ses hommes se cachaient et que l'on viendrait le chercher.

On sait par un témoignage postérieur que cette évasion eut un grand retentissement dans la population, qui s'en réjouit, et dans les forces d'occupation, furieuses de ne l'avoir pas empêchée.

Retour au maquis

Le 31 mars, c'est un dénommé « Alfred » qui le conduisit dans une ferme servant de QG à « Roland », et située au lieu-dit La Grave, dans la commune de Saint-Jean-d'Estissac, voisine de Grignols. Quand il arriva dans le camp

7. Nous nous sommes interrogés sur les aides reçus par MacPherson lors de son évasion et avons émis l'hypothèse d'une nouvelle intervention d'un agent de l'AS, qui aurait contacté un membre du personnel civil travaillant dans les cuisines de la caserne, de façon à orienter le choix de l'itinéraire emprunté dans sa fuite. Nous pensons qu'il s'agit de Jacqueline Bellard, une jeune cuisinière.

8. MacPherson écrit ce nom avec un ou deux « l », mais il s'agit bien du même Robert Crouzille.

des maquisards, MacPherson se rendit compte qu'il connaissait déjà (par leurs pseudonymes) un certain nombre des hommes présents, rencontrés dans son expérience précédente : « Doublemètre » (Urbanovitch), « Alfred » (Borzeix), « Achille » (Villemin ?), « Arthur » (Darré), et « Gérard » (Alejandro), un chef de groupe espagnol.

Le samedi 1^{er} avril, alors qu'il marchait de conserve avec « Doublemètre ⁹ », MacPherson lui confia que, la veille de sa capture début mars à La Reygasse, il avait eu comme un pressentiment, et qu'il ressentait la même chose maintenant. Sa réflexion fut prise au sérieux (Brehmer sévissait déjà), au point de les faire partir immédiatement pour Saint-Georges-Blancaneix, dans la forêt du Landais, commune jouxtant Lunas et proche de Bergerac.

La prémonition de MacPherson se vérifia fondée, car le mercredi 5 avril, les routes alentour étaient bloquées et quatre cents Allemands cernaient la ferme. Faute de trouver les maquisards, ils arrêtèrent le couple de fermiers, qui furent déportés, et leur maison fut incendiée.

Les déplacements du groupe « Roland », dont le but était d'atteindre le Lot-et-Garonne où il y avait moins d'Allemands, les firent passer par Saint-Aubin-de-Cadelech (12 avril), commune située au sud de Bergerac et limitrophe du Lot-et-Garonne, où ils entrèrent.

Le groupe poursuivit sa route par Sérignac-sur-Garonne, où il resta « deux jours avec une famille suisse qui s'appelait Dopat ; ils arrivaient de Paris et le père était un ancien fonctionnaire de Vichy ». Puis ce fut Lacapelle-Biron¹⁰ (16 avril) où un nommé « Jimmy », « second de Roland », vint lui dire qu'il y avait un moyen de le faire passer en Espagne¹¹, et repartit pour mettre au point l'affaire. Jimmy lui précisa que cela coûterait 50 000 F¹², car il y avait des arrangements à faire avec les gendarmes. Le lendemain (17 avril), MacPherson apprit que Jimmy était décédé dans un accident d'automobile :

« Le Maquis avait très souvent des accidents du fait de leur imprudence, et des accidents mortels avec les armes à feu étaient monnaie courante. Après m'être renseigné, je découvrais que Jimmy était le seul tué et que personne d'autre n'était au courant des préparatifs. Deux autres chauffeurs avaient été gravement blessés ce qui laissait le groupe avec un seul chauffeur. [...] Nous avons déplacé le camp, et je suis devenu un conducteur pour le Maquis. Pendant plus de deux semaines, j'ai mené des raids et mené la vie d'un bandit¹³ ».

9. Il n'est pas nommé dans le *Report* définitif : MacPherson parle d'un « frenchman ». La plupart des noms figurant dans le manuscrit ne se retrouvent pas dans le *Report* définitif.

10. Les maquisards avaient défilé dans les rues de Lacapelle-Biron pour le 1^{er} mai 1944. Le 21 mai, la division *das Reich* y rafla 54 hommes, déportés à Dachau et Mauthausen ; la moitié n'en revint pas (KOSCIELNIAK, 2014).

11. La neutralité de fait de l'Espagne aurait eu un prix : le journal *The Guardian* a révélé en mai 2013 que le Royaume-Uni avait versé pour cela 200 millions de dollars à l'Espagne en 1940.

12. 50 000 F 1944 = 1 862 euros 2015. On peut douter de la réalité de cette somme, que MacPherson ne possédait pas.

13. Les Résistants, ayant besoin de liquidités, procédaient en effet parfois à des réquisitions et à des attaques de banques, de bureaux de poste ou de châteaux.

Personne ne connaissant l'arrangement pris avec Jimmy, MacPherson resta dans le groupe. Ils atteignirent ensuite Saint-Front-sur-Lémance, autre commune située dans une zone très boisée, propice à la clandestinité, comme l'étaient les zones montagneuses pour les maquis du Vercors, à cheval entre Drôme et Isère, ou celui de Campels dans la commune d'Arbon, en Haute-Garonne.

Dans le nouveau camp, il apprit que les lieutenants américains Robert Martin et Nelson Campbell y étaient passés avec un dénommé « Philippe¹⁴ ». Le sort de MacPherson allait lui sourire le 5 mai, quand un maquisard venu de Saint-André-de-Double, un réchappé de la répression par Brehmer (« Alfred », semble-t-il), les rejoignit et lui proposa de le conduire à cet homme :

« Finalement arriva un homme qui avait échappé à l'attaque du groupe initial. Il connaissait un homme qui s'était occupé du Lt Campbell et du Lt Robert Martin. Je suis parti avec lui et il m'a mis entre les mains de gens sur une voie d'évasion appropriée. Là, j'ai appris que le membre du Maquis que je connaissais depuis le plus longtemps était un bon ami de ces gens et qu'il aurait pu me faire passer il y a des mois. Il avait refusé de prendre connaissance d'un itinéraire parce qu'il voulait que je reste avec le Maquis. »

MacPherson retrouva l'espoir qui l'avait quitté en voyant les jours devenir des semaines, sans que son « bon ami » maquisard, à l'évidence « Roland », semble disposé à faciliter sa fuite. Il prit donc congé des membres du groupe, en se promettant mutuellement de donner des nouvelles, et suivit cet informateur providentiel, qui le mit effectivement entre les mains de la personne appropriée.

Le rapport officiel est très succinct sur la suite de son périple. C'est une lacune que l'on constate dans nombre de la soixantaine de *Reports* consultés. Ils s'achèvent sur une formule semblant consacrée, retrouvée mot pour mot dans ces rapports, tels ceux de Harry Bisher, Charles Biggler, John Belstein, Nelson Campbell, Stanley Dymek, James Dyson, etc. : « *I was taken to a place from which my journey was arranged* (On me conduisit à un endroit où mon voyage fut organisé). » Dans son rapport, MacPherson rendait compte :

« Alfred et son garçon devaient me ramener à Lunas [dans le Landais]. Au lieu de cela, nous sommes allés dans la région de Saint-Jean-d'Estissac. Là nous avons contacté un homme qui était électricien ou garagiste qui connaissait Martin et Campbell. Il était le contact de Philippe qui m'a installé dans la maison à côté de celle de M^{me} Schieffleur parce qu'elle parlait anglais. L'homme, qui

14. Il entendra par la suite de nouveau parler de ses deux compatriotes et sut plus tard que le premier revint au Royaume-Uni le 6 juin et le second le 10 juin. Martin et Campbell avaient été pris en charge par l'organisation Comète ; conduits à Bayonne, ils franchirent séparément les Pyrénées par Souraide et Quito Borda, avec les deux frères Etcheveste.

était le chef de l'Armée secrète ¹⁵ à Lunas, m'avait donné une carte d'identité ; Rolland m'avait déjà fourni des vêtements civils.

Je devais aller à Toulouse 2 ou 3 jours plus tard, mais il est arrivé un accident à Philippe ce qui a retardé les choses. Un message a été envoyé à André à Toulouse de venir me chercher dans 10 jours. Mais au même moment il a dû partir dans le nord de Paris pour récupérer 10 Américains. Il a été tué pendant le bombardement de Creil ¹⁶. Il venait juste de revoir sa mère pour la première fois depuis 2 ans.

Finalement, le chef de l'armée secrète me fit passer un mot pour que je me rende à Périgueux un certain jour. Le choix de la ville m'a peiné, mais nous y sommes allés. On m'a emmené dans une maison où Sutphin et Porter avaient séjourné. Ils étaient partis pour Toulouse autour d'avril, et on pensait qu'ils étaient arrivés en Espagne sains et saufs. Deux gars de la RAF, l'un d'entre eux pouvant se nommer Anderson, avaient également été ici. Le propriétaire de la maison était dans le secteur du camionnage. L'épouse d'André devait venir me chercher ici et m'emmener à Toulouse. »

Cette « vraie-fausse » carte d'identité était supposée avoir été délivrée par la mairie du Bugue le 5 février 1944 (fig. 2). Il y apparaît avec sa vraie photo (une de celles contenues dans sa « *purse* », pochette). Il est devenu Paul Demont, né le 12 mars 1912 à Saint-Cyprien, Dordogne, ce qui le vieillissait de six ans. Propriétaire agriculteur, il était déclaré domicilié au Bugue. Son signalement fait état d'une taille de 1,70 m, de cheveux châtain foncé, d'une moustache brune, d'un visage plein avec un teint coloré (par le grand air, sans doute). Ces cartes pouvaient être fournies par un employé d'état civil complice, mais il était plus commode d'en voler des vierges, qu'il ne restait plus qu'à compléter, le cachet étant facile à falsifier.

On ne sait par quel moyen il regagna Périgueux, mais certainement accompagné, et sans doute avec un transport public. Cette perspective avait de quoi l'inquiéter : n'était-il pas toujours recherché par les Alle-

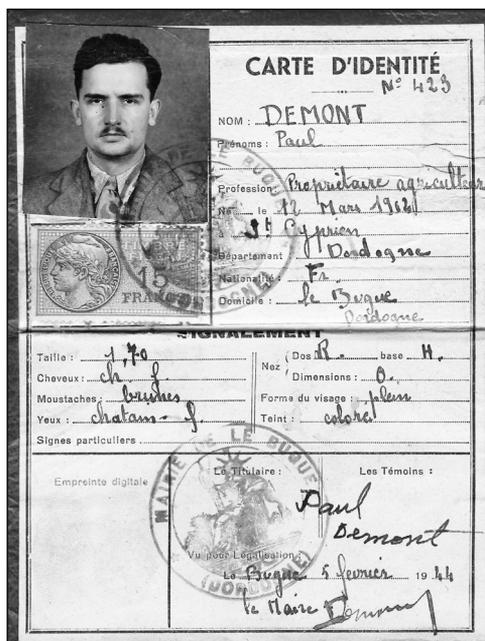


Fig. 2. Fausse carte d'identité de Joel W. MacPherson (arch. MacPherson).

15. L'Armée secrète était le résultat du regroupement des principaux mouvements à caractère militaire de la zone sud, comme Libération-Sud et Combat, créés en zone non occupée.

16. Creil a subi de très nombreux bombardements alliés (quinze en mai 1944), visant l'aérodrome, les voies ferrées et les ponts, malgré la présence de batteries de la Flak.

mands ? Concernant « Philippe », MacPherson ajoute qu'il ne l'avait pas vu, car il était hospitalisé en Suisse à la suite d'un accident, mais qu'il était resté un jour avec son épouse. On ne trouve pas toutes les précisions que l'on souhaiterait connaître, et l'on peut penser qu'il n'avait pas posé de questions, suivant en cela les recommandations faites aux aviateurs lors des conférences sur les évasions, et comprenant que les secoureurs (*helpers* des anglophones) devaient rester discrets.



Fig. 3.
Roger Coutouroux
(extrait de BART, 1945).

Parvenu à Périgueux, il fut hébergé dans la maison d'un homme qui était dans le « business du camionnage ». Il ne le nomme pas, mais nous avons pu l'identifier : il s'agissait de Roger Coutouroux, marchand de bois en réalité (fig. 3). Celui-ci disposait d'une façade commerciale bien commode pour masquer ses activités dans la résistance, et son véhicule équipé en gazogène était bien utile. Il occupait avec sa femme Marcelle (née Prevret) et leur fille unique Christiane, alors âgée de quinze ans et demi, un appartement au premier étage du n° 3 du cours Fénelon à Périgueux. Son bureau était au rez-de-chaussée et son entrepôt au 54, rue des Mondoux (rue Gabriel-Lacueille actuellement). Dans son livre *Histoire d'un groupe franc du Maquis de Dordogne*¹⁷, Jean Bart cite à plusieurs reprises Roger Coutouroux :

« Roger Coutouroux [...], avec Vernois¹⁸, a été mon plus intime collaborateur. [...] Avec Roger Coutouroux, sa femme et sa fille qui nous servait d'interprète, nous avons pu "équiper" en civil des aviateurs anglais et américains qui ont ainsi réussi à rejoindre l'Angleterre. [II] met son camion et sa personne au service du Groupe, et n'oublie pas d'apporter des couvertures, des souliers et quelques manteaux qu'il a adroitement "piqués" à la caserne des G.M.R.¹⁹, à la barbe des Boches. »

Ce que nous avons appris par Carine Jensen (seconde fille de Christiane Coutouroux), c'est qu'il existait une cache dans l'appartement des Coutouroux²⁰. Elle se souvenait :

« J'ai vu le placard dans l'appartement du cours Fénelon dans lequel les Américains étaient cachés. Il était au-dessus d'une porte dans une sorte de

17. Cet ouvrage a été publié par Pierre Fanlac en 1945. Jean Bart a ensuite publié, en 1946, toujours chez Pierre Fanlac, *La Dordogne Martyre*. Les deux avaient été adressés à MacPherson par Christiane Coutouroux ; sur le premier, elle avait écrit : « Pour Joel MacPherson, un américain résistant, de la part d'une amie de la résistance, 24 juillet 1947 » et, sur le second (sans date) : « Pour Joel MacPherson, en souvenir de la barbarie allemande en Dordogne ». Le fils de Joel Mac Pherson, Dean, a tenu à nous les offrir.

18. « Vernois » est l'alias de Charles Mangold, fusillé par les Allemands le 12 août 1944.

19. Caserne Saint-Georges. Voir LE BAIL, 2003.

20. Cette cache avait été utilisée pour d'autres aviateurs américains antérieurement, notamment le sergent Melvin Porter et le lieutenant Joseph E. Sutphin, portés disparus le 5 mars 1944 à Péré, au sud de Niort. Pris en charge par un réseau d'évasion, ils eurent la malchance d'être interceptés à Perpignan et furent envoyés en captivité, le premier au Luftstalg IV, le second au Luftstalg III.

couloir qui desservait la chambre et la salle de bains si mes souvenirs sont bons... Le placard se confondait avec le mur, car il y avait des moulures et il fallait le savoir pour le voir. »

Sans que cela soit dit dans les récits de MacPherson, on sait que René Coutouroux (le frère aîné) avait mis sur pied en janvier 1943 un groupe de résistants A.S. (nommé Mercèdes, prénom de son épouse), caché dans des bois à l'est de Périgueux²¹. Décorateur sur métaux, il avait son établissement exactement en face du bureau de son frère. Il s'occupait également des parachutages²² et œuvrait, en outre, pour des réseaux d'évasion, notamment le Toulousain « Françoise » de Marie-Louise Dissard, et c'est par celui-ci que fut organisé le second départ de MacPherson vers les Pyrénées, avec succès cette fois-ci.

Quant à Christiane, on sait par son bulletin d'adhésion à l'Union départementale des anciens de la Résistance de la Dordogne²³, qu'elle s'engagea dès janvier 1943 sous le nom de guerre de « Krikri » comme « interprète au service anglo-américain d'évasion », et qu'elle faisait partie avec son oncle René du réseau « Françoise ».

Si la mère de Christiane n'est pas citée dans les listes de secourus établies par Franck Signorile²⁴, son rôle n'en était pas moins important²⁵, car il fallait nourrir ces aviateurs hébergés dans un temps de pénurie, de restrictions et de rationnement sévères. Il y avait bien sûr le marché noir, pour ceux qui avaient de l'argent, et les cartes et tickets de rationnement pour tous les produits, alimentaires ou non. Déjà insuffisants pour les intéressés, ils ne permettaient pas d'en distraire une partie. Mais l'on pouvait contourner ces dispositions légales en recourant à l'établissement de fausses cartes d'identité et de ravitaillement, et à des vols de tickets dans les mairies, avec la complicité parfois des employés municipaux.

Vers les Pyrénées

MacPherson repartit en train de Périgueux pour Toulouse, par Brive et Montauban, accompagné de l'épouse du nommé André et, de là avec le même moyen, poursuivit jusqu'à Boulogne-sur-Gesse (à 98 km), puis Saint-Gaudens (à 30 km²⁶), toujours pris en charge par le réseau « Françoise ». C'est par la route qu'il atteignit Arbon (à 17 km), une petite commune de Haute-Garonne

21. Voir GILLOT et MAUREAU, 2011, p. 166-167.

22. Selon Pierrette Laforce (épouse Gauthier), voir : COUZINOU, 2015.

23. Bulletin n° 316, daté du 20 février 1945 ; elle était parrainée par son oncle René Coutouroux, alias Mercedes, et Jean Constantin, alias Jean-Bart ; document fourni par J.-J. Gillot.

24. <http://www.aide-aviateurs-allies-ww2.fr/Recherche>. Dans le palmarès des « helpers », Périgueux fait figure de parent pauvre avec seulement treize personnes recensées, y compris Roger Coutouroux et sa fille. On peut penser que ce chiffre est sous-estimé.

25. On lui proposa la Légion d'honneur après la Libération, qu'elle refusa au prétexte de n'avoir fait aucune action d'éclat.

26. Ont été retenues les distances par le chemin de fer.

d' à peine 150 habitants, qui était un des points de regroupement des candidats au franchissement des Pyrénées.

MacPherson précisait qu' à Boulogne-sur-Gesse tout le monde en ville savait qu' il y avait un groupe d' évadés, excepté les agents de la Gestapo logeant dans le même hôtel qu' eux et partageant leur salle de restaurant. Marie-Louise Dissard, experte en déguisements de toute sorte, leur avait-elle enseigné l' art de la dissimulation ?

« Je suis arrivé à Toulouse le 6 juin et j' ai passé la nuit dans l' appartement d' une femme où d' autres évadés (Martin et Campbell p. ex) avaient séjourné [...] Un autre homme qui vint ici ressemblait à un Anglais maigre ; il m' emmena à Boulogne-sur-Gesse le 3 juin²⁷.

À Boulogne-sur-Gesse, nous sommes allés boire un verre dans un hôtel [l' Hôtel Moderne] et avons sympathisé avec le propriétaire qui nous a dit qu' il y avait 3 Américains cachés au-dessus. En fait c' étaient des Néerlandais (Van der Stok & Co). Pendant le repas nous avons fait la connaissance de Charbonnier qui s' est présenté comme étant notre guide dans les Pyrénées et a dit qu' il allait revenir dans 20 minutes. L' Anglais maigre est parti, et Charbonnier a disparu pendant 9 jours. On a tellement rouspété [que l' on nous a amenés], moi et un Néerlandais (Schreinemachers) dans une ferme. »

Comme dans nombre de *Reports*, la relation de la traversée des Pyrénées et le transit par l' Espagne jusqu' à Gibraltar (via Madrid) sont succinctement exposés dans les récits de MacPherson. Disposant des dossiers déclassifiés de ceux qui partagèrent son aventure, il nous est possible de compléter la courte relation de sa traversée. Nous avons pour cela les témoignages de Stonebarger²⁸, Van der Stok²⁹, Shaughnessy³⁰ et Hughes³¹. Partis d' endroits différents, avec des organisations parfois distinctes ou complémentaires, ils ont fini par se rejoindre et se fondre dans un groupe plus important de militaires et de civils, partageant le même espoir : quitter la France.

27. L' une des deux dates est évidemment erronée. Dans cette période de mai-juin 1944, qui allait être celle la fin de son périple et du passage des Pyrénées, il y a des incohérences dans les dates fournies par MacPherson entre la version dactylographiée et le récit manuscrit et à l' intérieur même de ce dernier.

28. Stonebarger, Gilbert H., né le 29 décembre 1922, 2 ans ½ de service, 5^e mission ; ASN 0-742378 (8th AF, B-24 Liberator sur Mannheim, 2nd/Lt., copilote, 453 BG, 733 BS, MIA 25-04-44, Le Tillet, Fr.), *MACR-4305, EE-846*. Retour UK : 31-07-1944.

29. Van der Stok, Bram (Bob), né le 30-10-1915 ; 7 mois de service, missions np ; ASN np - 27 ans (RAF, escort Circus 122 sur Hazebrouck, 1st/Lt., pilote Spitfire, 41 Sq., MIA 12-04-1942, Saint-Omer, Fr.), *Report 3320/2032-MI9/S/PG(G)2032*. Retour UK : 12-07-1944. Il faisait partie des 78 prisonniers évadés du Stalag Luft III par un tunnel le 24 mars 1944 ; l' histoire inspirera le film de John Sturgess *The great escape*, sorti en 1963 avec Steve McQueen et Charles Bronson.

30. Shaughnessy, Gerard Joseph né le 25 juin 1916, 1 an et 8 mois de service, missions np ; ASN 186153 (RCAF, bombardier Halifax B-III, vers gare Noisy-le-Sec, F/Sgt., mitrailleur/artilleur, 432 Sq. All Weather, MIA 19-04-44, Noisy-le-Sec, Fr.), *Report WO 208/3320/112.2017*. Retour UK : 11-07-1944.

31. Hughes, Thomas G. né le 5 juin 1923, 2 ans de service, 7^e mission ; ASN 15353813 (8th AF, Sgt., Tail gunner, 92 BG, 325 BS, MIA 08-09-44, voisinage de Boulay, Fr.), *EE-2727*. Retour UK : 03-12-1944.

Le sous-lieutenant Stonebarger était parti en train le dimanche 4 juin de Paris pour Toulouse, convoyé en métro jusqu'à la gare d'Austerlitz par une infirmière, Eugénie Roby, alors que deux autres aviateurs, le sergent Gerard J. Shaughnessy et le sous-lieutenant Thomas Hughes, l'étaient par Odette Ernest. Ce fractionnement des fugitifs permettait à la fois de passer davantage inaperçus et de faciliter la fuite aux uns, si les autres étaient pris.

Odette Ernest avait donné de l'argent à Eugénie Roby pour payer le passage, outre 3 000 francs remis à chacun (560 euros 2017), en précisant (avec humour ?) qu'il leur faudrait rembourser cette dépense au 10, Downing street, à Londres, le domicile du Premier ministre britannique, Winston Churchill³². Stonebarger se souvenait parfaitement de la date du 6 juin :

« Le 6 juin à trois heures du matin notre train s'est arrêté près de Villeneuve-d'Aveyron [à 120 km de Toulouse]. Quand, à huit heures, il n'avait pas bougé, nous avons compris que quelque chose clochait. Bientôt, nous avons appris que les Alliés avaient envahi la France et que le Maquis avait fait sauter les rails de chemin de fer de part et d'autre de nous. Tous les Français vinrent autour en applaudissant. Environ 250 Allemands étaient dans le train, et ils ont d'abord ordonné à tous de sortir du train et semblaient attendre une décision. Ensuite, ils ont décidé de sortir et de combattre le Maquis. Ils ont confisqué des véhicules aux alentours et sont partis. Nous ne les avons pas revus. Nous sommes remontés à bord en nous installant confortablement dans les voitures de première classe. Après 18 heures de retard, nous sommes finalement repartis. »

Quant à MacPherson et ses compagnons, ils furent avertis de cet événement alors qu'ils avaient quitté l'hôtel de Boulogne-sur-Gesse pour une ferme où le Maquis cachait des armes. On vint les réveiller dans la nuit pour leur dire que le Débarquement avait eu lieu, ce dont ils doutèrent. Mais le maquisard qui les avait transportés le confirma, en ajoutant que tous les gens de la ville étaient à l'hôtel, en train de se « bourrer la gueule » (*getting drunk*) !

S'ils avaient pu avoir en main le journal *Le Franc-tireur* de ce 6 juin (édition sud, n° 32), ils auraient vu que ce « mensuel malgré la Milice et la Gestapo, organe du mouvement de la libération nationale » annonçait en Une :

« Ils ont débarqué ! Les alliés ont pris pied sur le sol français. Toute la France est avec eux, avec la Résistance dans le combat libérateur ! [...] Vive la France ! Vive les alliés ! Vive de Gaulle ! Vive la République. »

Van der Stok se souvenait qu'à Boulogne-sur-Gesse, ils eurent la visite d'un dénommé « Frisco », qui leur annonça qu'il allait les emmener plus loin et le samedi 10 juin, une voiture les conduisit dans une ferme isolée hors de

32. Premier ministre depuis le 10 mai 1940, jour de l'offensive allemande en Hollande et en Belgique, il le demeura jusqu'au 27 juillet 1945.

Saint-Gaudens, pour y passer la nuit. Le dimanche 11, toujours en voiture, ils furent conduits dans une ferme d'Arbon³³, commune englobant le plateau de Campels, où cantonnait alors un petit maquis d'une quinzaine d'hommes³⁴. Le village, construit à flanc de montagne et situé sur une petite plateforme, avait l'avantage d'offrir une excellente visibilité sur les alentours.

Dans cette ferme, ils trouvèrent un groupe plus important comprenant, notamment : MacPherson, Stonebarger, Shaughnessy, Hughes, Ludwig Van de Velde (alias de Bleys, un ancien prêtre) et Rudi Scheltema (l'alias de Schreinemachers, un agent de renseignements néerlandais). Il y avait également Odette Ernest, Eugénie Roby, un officier français (Yves Cillali) et un Russe non identifié.

Stonebarger avait quitté Paris le même jour que le sergent canadien-français Thomas G. Hughes, après cinq semaines d'attente avec d'autres aviateurs, passées à jouer au bridge, faire des exercices physiques, et même visiter Paris avec Eugénie Roby, munis de leurs faux papiers. On retrouve dans son *Report 846* les noms de « Charbonnier » et de « Frisco », également cités par MacPherson :

« Charbonnier est venu deux fois avec de la nourriture et a dit que nous partirions le 14 juin, mais il n'est pas venu. Une jeune fille anglaise est venue et nous a dit que lui, Frisco, et un autre homme avaient été pris en embuscade par les Allemands et tués. »

Ces trois hommes, nous le savons maintenant, étaient « Charbonnier » (Jean-Louis Bazerque³⁵), « Frisco » (Joseph Barrère) et Pierre Sabadie, partis chercher du ravitaillement à Boulogne-sur-Gesse. Leur voiture fut interceptée le 13 juin 1944 à une vingtaine de kilomètres de Saint-Gaudens par un contrôle allemand. Ayant tenté de forcer le barrage, ils essuyèrent des tirs de mitrailleuse et leur véhicule prit feu. Les compagnons de Bazerque périrent dans l'incendie et lui fut abattu alors qu'il tentait de s'échapper.

Ce coup du sort inattendu pouvait compromettre l'évasion de ces hommes anxieux. Mais, un dénommé « Willie » (Jean Duval) vint leur annoncer dès le 15 juin qu'ils partiraient le lendemain, avec un autre guide. Comme il devait gagner Alger, il décida de rester avec eux pour cette traversée des Pyrénées. Leur groupe, précisait MacPherson, comprenait trois Néerlandais, vingt-cinq juifs (trente-et-un pour Stonebarger), un dénommé Pony, deux Canadiens et cinq Français, dont trois se rendaient à Alger (Jean Duval, Yves Cillali et Eugénie Roby).

33. F. Signorile recense 8 *helpers* pour cette commune, de quelque 150 habitants.

34. http://passion.histoire.pagesperso-orange.fr/bataille_maquis_campels.pdf

35. Bazerque, devenu le chef des guides du réseau « Françoise », fut le passeur aussi bien d'aviateurs alliés que de civils, juifs notamment. Il était réputé audacieux et dévoué (<http://www.aide-aviateurs-allies-ww2.fr>).

Sur l'ensemble de la chaîne pyrénéenne, les chemins d'évasion ne manquaient pas, d'Hendaye à Perpignan, que ce soit ceux des contrebandiers (dans les deux sens), ou ceux des républicains espagnols (vers la France) fuyant les persécutions franquistes, souvent sur les mêmes chemins.

Les quelque 80 000 transfuges décomptés pour la totalité de la guerre appartenaient à trois catégories³⁶ : la plus importante était celle des juifs venant de différents pays ; sur les 37 500 qui entreprirent cet exode, 2 200 auraient péri, victimes de la montagne ou tués par les patrouilles allemandes qui les traquaient parfois au-delà de la frontière. La seconde était celle de Français cherchant à gagner l'Afrique du Nord pour rejoindre la France libre (résistants, militaires évadés, réfractaires au STO) ; sur les 33 000 estimés, 5 000 furent arrêtés lors de leur tentative et déportés. La dernière était celle des militaires alliés, aviateurs pour la plupart, tombés en France, Belgique ou Hollande, plus de 10 000, a-t-on calculé. Britanniques et Américains tenaient à les récupérer, car ils étaient formés et expérimentés, d'où les différents services créés pour les aider, comme le MI9 britannique.

De bonne heure le 16 juin, ils commencèrent leur marche, escortés de trois maquisards, marchant en file indienne, précisait Thomas Hugh, quelques-uns avec un bâton de marche, d'autres transportant de la nourriture. Une majorité n'avait pas des chaussures adaptées, comme les bottes de GI de MacPherson, et souffrirent beaucoup des pieds. Beaucoup se souvinrent de cette traversée comme d'une épreuve, notamment Stonebarger qui termina la marche porté par Pony et Duval.

En poursuivant leur ascension, ils devaient éviter les patrouilles allemandes, franchir à gué des torrents et ne pas cesser de grimper. Quand ils atteignirent le point culminant de leur itinéraire, ils étaient épuisés et n'avaient plus rien à manger. À l'approche de l'Espagne, leur guide les quitta, puis ce furent les maquisards, et deux heures plus tard, ils franchissaient la frontière³⁷, atteignant Canejan, en Val d'Aran le 18 juin, où ils furent appréhendés par la *Guardia civil*, avant de pouvoir poursuivre.

Passés par Bosost (fig. 4), Vielha, Rost, Lerida et Tudéla, MacPherson et plusieurs de ses compagnons parvinrent fin juin à Alhama de Aragon, sous escorte militaire, et restèrent six nuits à l'hôtel, évitant le camp de détention, de mauvaise réputation, où croupissaient des républicains espagnols.

C'est le 15 juillet que MacPherson arriva à Madrid, se rendant à l'ambassade américaine, où il fut débriefé. Les dates de passage dans cette capitale, citées par les uns et les autres, diffèrent laissant penser qu'ils s'étaient séparés, ou que leur temps de rétention par la police espagnole ne fut pas le même.

36. PERRIN, 2014.

37. La frontière entre l'Espagne et la France, longue de 623 km, est matérialisée par 602 bornes numérotées d'ouest en est.



Fig. 4. Bosost en Val d'Aran (coll. J.-P. Duhard).

Le retour au Royaume-Uni

C'est par train qu'il partit pour Gibraltar, atteint le 28 juillet. Cette enclave britannique dans la péninsule ibérique avait été évacuée de sa population au début de juin 1940, pour faire du rocher une véritable forteresse ayant son port et son aéroport, d'où étaient rapatriés par air les évadés vers l'Angleterre.

Le 31 juillet prit fin son périple de six mois, quand il fut transféré en avion à St Mawgan (Cornouailles). À Madrid et à Gibraltar, on lui avait fait signer un engagement à ne pas parler de son évasion. Son aventure singulière lui valut à son retour d'être mis au secret pendant plusieurs mois (fig. 5) et longuement débriefé, comme en témoigne son dossier de 102 pages (fig. 6), le plus long de la soixantaine consultée, mais avec un récit officiel très expurgé, comme dans nombre d'autres.

MacPherson garda une grande reconnaissance aux Français qui l'avaient aidé et maintint, un temps, une correspondance avec ses secourus. Quant à eux, ils conservèrent un bon souvenir de son passage, dont témoignent les lettres reçues.

Dean, son unique fils, nous a assuré que son père était un homme d'action, qui avait recueilli l'estime de nombre de gens, tant dans sa carrière militaire, que dans sa reconversion civile en entrepreneur dans le bâtiment. Et il nous confiait sa fierté d'être son fils : « *I'm very proud to be his son* ».

J.-P. D.

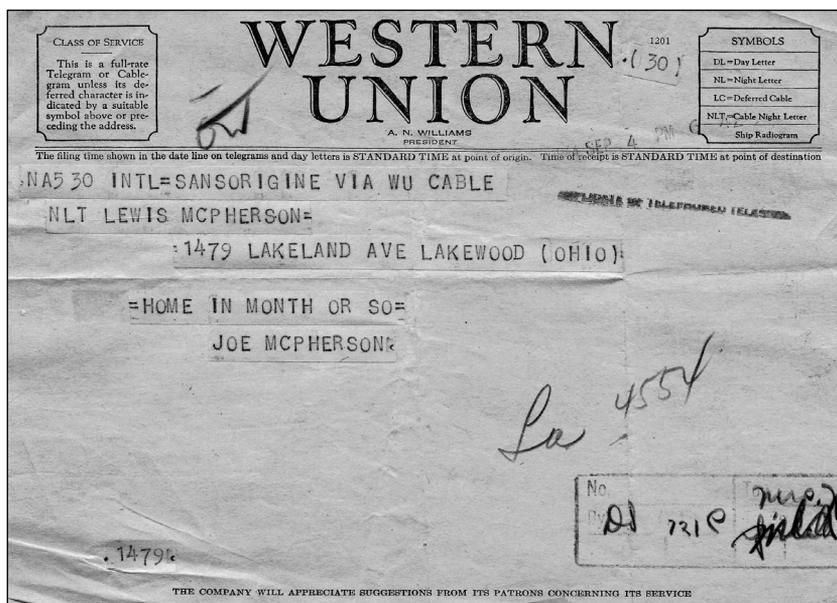


Fig. 5. Cablogramme « sans origine » adressé par MacPherson à ses parents par Western Union le 4 septembre 1944 : « à la maison dans un mois environ » (arch. MacPherson).



Fig. 6. Empreinte du pouce et signature de MacPherson (NARA, Report 849).

Bibliographie

L'essentiel de la bibliographie figure dans trois articles antérieurs :

DUHARD Jean-Pierre, 2015. « Jean Gaussen : médecin dans la Résistance et combattant dans la Brigade Alsace-Lorraine », *BSHAP*, t. CXLII, p. 477-504.

DUHARD Jean-Pierre, 2016. « Une suite aux “Histoires d'évasion” de Jean Gaussen : nouvelles données sur “l'appendicite” de Joel White MacPherson », *BSHAP*, t. CXLIII, p. 477-490.

DUHARD Jean-Pierre, 2017. « Un Américain au Maquis : nouvelles données sur Joel White McPherson : Du crash à l'évasion (29 janvier 1944 - 24 mars 1944) », *BSHAP*, t. CXLIV, p. 73-94.

Elle est reprise intégralement dans :

DUHARD Jean-Pierre, à paraître. Joel W. MacPherson. Un pilote de *chasse américain dans les maquis du Périgord en 1944*, Couze-et-Saint-Front, éd. Secrets de Pays.

On peut y ajouter pour le présent article :

BART Jean, 1945. *Histoire d'un groupe franc du Maquis de Dordogne*, Périgueux, éd. Pierre Fanlac.

COUZINOU Bernard, 2015. « C'est moi qui portais les messages », *Sud Ouest*, 10 août (<http://www.sudouest.fr/2015/08/10/c-est-moi-qui-portais-les-messages-2092299-2208.php>).

GILLOT Jean-Jacques et MAUREAU Michel, 2011. *Résistants du Périgord. 1500 notices inédites et illustrées*, Bordeaux, éd. Sud Ouest.

KOSCIELNIAK J.-P., 2014. *Lacapelle-Biron, Histoire et mémoire d'une rafle de la division Das Reich*, éd. Mémoire de la résistance en Haute-Garonne.

LE BAIL Sylvain, 2003. *Le G.M.R. du Périgord, 1941-1944*, Bergerac, éd. Le Chêne vert.

PERRIN Jean-Pierre, 2014. « Lignes de fuite à travers les Pyrénées », *Libération*, 20 août.

ROLLI Patrice, 2013. *La Phalange nord-africaine en Dordogne. Histoire d'une alliance entre la pègre et la « Gestapo » (15 mars - 19 août 1944)*, Boulazac, éd. L'Histoire en partage.

<http://www.aide-aviateurs-allies-ww2.fr>

http://passion.histoire.pagesperso-orange.fr/bataille_maquis_campels.pdf

DANS NOTRE ICONOTHÈQUE*

Une attaque à main armée à Hautefort en décembre 1942 et ses suites tragiques à Paris

par Brigitte et Gilles DELLUC

C'est une affaire criminelle mystérieuse ou, du moins, encore très peu connue : un hold-up de la « Gestapo française » aux Chabridoux, au pied du château d'Hautefort, le 14 décembre 1942. Il n'a duré que quelques heures. Son dénouement, dramatique et tout à fait inattendu, s'est déroulé à Paris.

En partant d'un petit livre de Paul Gordeaux (1970), publié en Suisse et illustré par Jean-Albert Carlotti, et d'une courte brochure multigraphiée du Hautefortais Jean Escot (1999), nous avons tenté de recoller les épisodes de ce film noir et d'en faire revivre les personnages.

Avec l'arrière-pensée d'obtenir de nos lecteurs des détails supplémentaires...

* Les documents iconographiques présentés dans cette rubrique sont archivés à la SHAP (coll. Delluc).

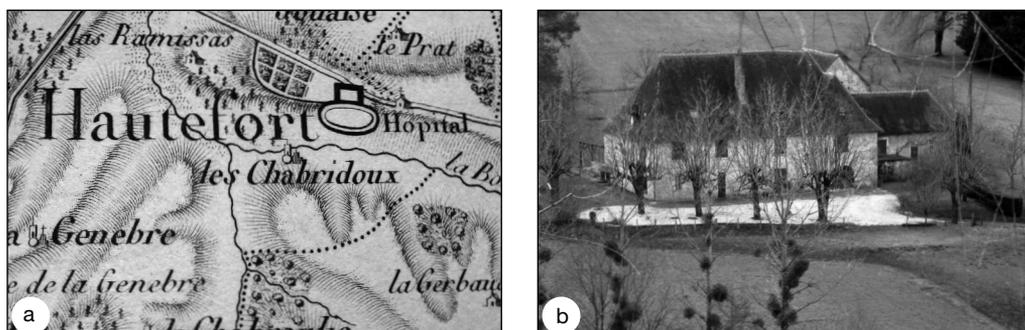


Fig. 1. a. La carte de Belleyme ; b. Le manoir des Chabridoux à Hautefort (photo Delluc).

Au sud-ouest et au pied du château d’Hautefort, une belle demeure s’élève à quelque 400 m. On la voit bien de la terrasse du château. Elle est indiquée comme un manoir sur la carte de Belleyme (fig. 1a). C’est une ancienne métairie, coiffée d’une haute toiture. Sa façade nord, percée de six fenêtres, est protégée par une rangée d’arbres, presque au bord de la Beuze. L’autre donne sur le midi. Au sud-ouest, sont accolés des communs (fig. 1b).

Dans ce haut Périgord, tout un chacun connaît les charmants *Contes du Chabridoux*, du Thibérien Léonce Bourliaguet, publiés en 1942. Le petit manoir est également dédié à ce petit chevreau occitan : il se nomme les Chabridoux. Mais l’histoire que nous allons rapporter est tout sauf un conte pour enfant. Elle a été dénichée en 1970 par Paul Gordeaux (1891-1974), journaliste devenu historien, auteur de quelque 10 000 « bandes dessinées verticales » feuilleteuses, dont il inventa le principe pour le quotidien *France-Soir*¹ ; puis elle a été reprise en 1999 dans une brochure multigraphiée par l’Hautefortais Jean Escot².

La guerre : deux familles réfugiées aux Chabridoux

Nous sommes le lundi 14 décembre 1942. Il fait froid et c’est la guerre ou, du moins, l’Occupation. Jusqu’ici, la Dordogne était en zone dite libre. Mais, répliquant au débarquement allié en Afrique du Nord, les troupes

1. GORDEAUX, 1970 et 1978. Le Niçois P. Gordeaux rédigea les célèbres séries *Le crime ne paie pas* et *Les Amours célèbres*, tout en étant critique dramatique et directeur littéraire de *France-Soir* pendant 25 ans. Ce quotidien du soir dépassa alors le million d’exemplaires. Gordeaux (de son vrai nom Gordolon) s’était dépensé dans la presse pour le rattachement à la France, en 1947, des communes de La Brigue et de Tende (avec la Vallée des Merveilles et le mont Bego, riches de 40 000 gravures protohistoriques) (site Paul Gordeaux).

2. ESCOT, 1999. Jean Escot était inspecteur des impôts à Rouen et passionné d’archives (Daniel Blondy, Hautefort, et Sophie Bridoux-Pradeau, *in verbis*, 31 janvier 2018 ; Sophie Miquel, *in litt.*, 8 février 2018).

allemandes ont franchi, le 11 novembre, la ligne de démarcation et toute la France est désormais envahie.

Aux Chabridoux vivent neuf personnes : deux familles et quatre domestiques. Depuis quelques mois, le propriétaire se nomme Émile Joulot, ancien officier de la marine marchande, résidant d'habitude à Blasimont (Gironde), de l'autre côté de la ligne. Son épouse (ou sa compagne) est une belle femme blonde, coquette et élégante, fort accueillante. Elle pratique l'équitation. La seconde famille compte trois personnes : Gilbert Saada, 31 ans, riche négociant en tissus, juif mais muni de faux papiers – musulmans, dit-on – accompagné de son épouse et d'un très jeune garçon, Alain. Avant les événements, ils habitaient à Nice, 53, promenade des Anglais, tout près de l'hôtel *Négresco*. La grande rafle du Vel' d'Hiv' a eu lieu il y a six mois.

Vivent aussi aux Chabridoux deux employés agricoles, une cuisinière et une petite bonne de 16 ans, Marie-Thérèse Banet³.

Deux voitures noires aux Chabridoux

À Hautefort, le 14 décembre 1942, deux voitures noires – probablement des tractions-avant Citroën à la tenue de route alors inégalée – s'arrêtent brutalement devant l'entrée des Chabridoux.

– Haut les mains ! Police allemande ! Vous cachez un juif et il a un poste émetteur de radio !

Ces 4 ou 5 hommes sont en civil. Ils parlent parfaitement français. Ils brandissent armes et cartes jaunes revêtues de cachets allemands⁴ (fig. 2a). Ils



Fig. 2. a. Le hold-up d'Hautefort ; b. La perquisition du manoir (Carlotti. DR).

3. Elle témoignera par lettre en 1998 (Escot, 1999, annexe 1, p. 2).

4. Avec la mention : « Le porteur de cette carte appartient à un service allemand » (PENAUD, 2011).



Fig. 3. Georges Saada sera libéré contre rançon (Carlotti. DR).

enferment G. Saada et É. Joulot, gardés par l'un d'eux, « à l'étage où se trouve un coffre » ; ces malheureux en redescendront effondrés⁵. Pendant ce temps, les bandits perquisitionnent (fig. 2b) et mettent la main sur un trésor : 2 300 dollars-or, 530 napoléons, 7 000 dollars-papier, 500 000 francs français, peut-être des lingots d'or⁶, et aussi des chemises de soie blanche de Gilbert Saada, marquées GS.

Ensuite, ils seraient sortis avec G. Saada et l'auraient entraîné dîner Dieu sait où. On cite un hôtel Régina... Peut-être celui de Périgueux ou plutôt celui de Toulouse, à 250 km... On parle...

Au retour, ils auraient accepté de libérer leur prisonnier contre une rançon (supplémentaire) de 200 000 francs avant de quitter les lieux (fig. 3).

Tous ces truands regagnent Paris. À Limoges, au passage, les deux voitures sont stoppées par les gendarmes et leurs occupants retenus à la gendarmerie : les deux voitures seraient des voitures volées⁷. Mais un mystérieux coup de téléphone, donné à Paris, permet de les libérer sur le champ.

Déjà, de nombreuses interrogations...

À y regarder de près, tout n'est pas clair⁸. On peut se poser quelques questions. É. Joulot ne serait-il pas l'homme de paille de G. Saada ? Quel a été le vrai rôle de la femme qui accompagne Joulot ? Aurait-elle déclenché toute l'affaire, puis gagné l'Allemagne, comme on l'a dit ? Après La Libération, on ne reverra aux Chabridoux que M. Joulot et, encore, fugacement. Comment a disparu toute la famille Saada ? On ne le sait pas...

Un certain J. A. Louis, ancien déporté en Allemagne et habitant Strasbourg, a été reçu à Hautefort par M. et M^{me} Raymond Montagnac⁹ le 13 septembre 1979. Le 7 octobre suivant, il leur écrit une lettre, confiée plus tard par ceux-ci à Jean Escot. Que dit-elle ? Ce M. Louis aurait visité M. Joulot aux Chabridoux en juin 1945. Il aurait ramené en France Charlotte, l'épouse Joulot, rencontrée à Nuremberg et dont il était devenu l'amant, car elle le

5. Les autres personnes sont gardés à la cuisine, selon la bonne, M.-Th. Banet, en 1998 (son témoignage dans ESCOT, 1999, annexe 1, p. 2).

6. PENAUD, 2011.

7. JACQUEMARD, 1998 et 2007.

8. ESCOT, 1999, p. 1.

9. Voisins des Chabridoux (M. Daniel Blondy, Hautefort, *in verbis*, 31 janvier 2018).

logeait là-bas. Il la savait, écrit-il, coupable « de quelques vilaines actions qui lui interdisaient son retour en France ».

C'est cette « grande femme blonde » qui aurait « monté le coup » d'Hautefort et fui en Allemagne. À son retour, elle aurait gagné Paris puis Beauvais et il ne l'a jamais revue. Selon J. A. Louis, ce serait celle « dont il est question comme la troisième femme dans cette sombre histoire », citée dans la BD de Paul Gordeaux. Son autre amant, également en Allemagne, aurait été tué dans un bombardement...

Disons-le tout de suite, il est difficile de tenir compte ici de cette missive très confuse¹⁰.

L'historien Serge Jacquemard écrira à Jean Escot, le 15 mai 1998, que « la troisième femme » était Yolande, une prostituée surnommée *Yoyo*, travaillant dans une « maison » réservée à la troupe allemande sous la protection d'un certain Albertini. En revanche, concluait-il, « il est possible que M^{me} Joulot ait indiqué le coup » de cette descente-éclair des malfrats aux Chabridoux, comme le suggérait ce M. Louis.

Enfin, dans une lettre du 14 août 1998¹¹, la petite bonne Marie-Thérèse ne sait dire à laquelle des deux familles appartenait Alain, cet enfant de 3 à 5 ans. Elle cite aussi un vieux couple de passage et s'interroge : « À quelle date M^{me} Joulot est-elle partie avec le petit Alain et la cuisinière ? Après le vol ou plus tard ? Là aussi, un trou... Après son départ, on m'a payer [*sic*] mon salaire en me disant qu'on n'avait plus besoin de moi... »

Qui étaient les bandits des Chabridoux ?

On ne l'apprendra que bien plus tard, mais il nous faut anticiper et le révéler dès maintenant, pour que le lecteur ne perde pas le fil de cette histoire du hold-up des Chabridoux¹².

Ce sont des criminels de la sinistre bande Bonny-Lafont¹³, cette « Carlingue » du 93 de la rue Lauriston à Paris (16^e arr.), entre l'Étoile et le Palais de Chaillot¹⁴. Chacun connaît aujourd'hui cette « Gestapo » française.

Sous la tutelle du *SS Standartenführer*¹⁵ Helmut Knochen, de la *Sipo/SD*¹⁶, docteur en philosophie, elle est la création d'un repris de justice, Henri

10. LOUIS, 1979.

11. De Bordeaux où elle réside, elle écrit à M^{me} Cusset à Saint-Agnan (Escot, 1999, annexe 1, p. 2).

12. On nous pardonnera cet anglicisme. L'argot nous propose aussi « braquage ».

13. Ou plutôt Lafont-Bonny.

14. Une expédition analogue aura lieu, entre autres, au début d'octobre 1943, à Saint-Denis-Catus (Lot) (PENAUD, 2011).

15. Équivalent au grade de colonel. Chargé de la chasse aux résistants, Knochen deviendra, après guerre, représentant en assurances à Offenbach am Main (Hesse).

16. Police de sécurité/Service de sécurité SS, communément appelé « Gestapo » en France.

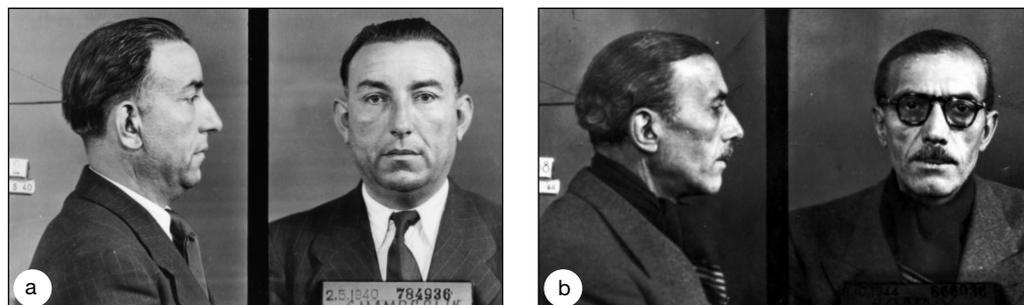


Fig. 4. a. H. Chamberlin, dit Lafont ou M. Henri ; b. L'ex-inspecteur Pierre Bonny, adjoint de Lafont (presse du temps).

Chamberlin, dit « Lafont » ou encore « M. Henri » (fig. 4a). Ancien gérant du mess des gardiens de la Paix (!), il est assisté de l'Algérien Mohamed el-Maadi, nationaliste algérien et ancien cagoulard¹⁷. Son adjoint est un ex-inspecteur, Pierre Bonny, fort malin et méticuleux, naguère sacré « premier policier de France », mais révoqué des cadres de la Police après les affaires Seznec, Stavisky, Prince...¹⁸ (fig. 4b).

Les missions de cette « Gestapo » française¹⁹ : trafiquer dans un bureau d'achats, officine au profit des *Bureaux Otto* de l'Occupant ; traquer juifs et résistants²⁰ ; récupérer leurs biens, sans négliger de se remplir les poches et de fréquenter le « beau monde », dont Pierre Laval et Jean Luchaire. Lafont vit là parmi de fort jolies femmes (dont Corinne Luchaire)²¹, dans le luxe, les bons repas et les orchidées. Il roule carrosse dans une *Bentley* toute blanche, régnant sur une troupe de malfrats serviles²².

Bientôt, au printemps de 1944, déjà intégré dans la police allemande sous le matricule 10 474 R²³, puis revêtu d'un uniforme de *Hauptsturmführer SS*²⁴, Lafon recrutera les terribles 200 « Bicots » de la brigade nord-africaine (la BNA), équipés par le juif bessarabien Joanovici (dit *Monsieur Joseph*) et intégrés dans la *Hilfspolizei*²⁵ : dans leur chasse aux maquisards, ils terroriseront Dordogne et Corrèze durant les 6 derniers mois de l'Occupation²⁶.

17. DELLUC, 2005.

18. PENAUD, 2011.

19. Parfois appelée *Lauristondienst* par les Allemands.

20. Geneviève de Gaulle, nièce du Général, a été une de leurs victimes. Vivant à Paris rue Servandoni et membre du réseau *Défense de la France*, elle a été capturée par Bonny rue Saint-Sulpice et déportée à Ravensbrück.

21. Et quelques autres belles dames aux mœurs particulières (AZIZ, 1970).

22. C'est « l'âge d'or du Milieu » (AUDA, 2002).

23. PENAUD, 2011.

24. Équivalent du grade de capitaine. Il est devenu allemand.

25. La police auxiliaire.

26. ROLLI, 2013.

Les bandits des Chabridoux ? Une émanation du 93, rue Lauriston

Le petit groupe du hold-up d'Hautefort est une émanation du 93 de la rue Lauriston à Paris (16^e arr.)²⁷. Le chef en est un quadragénaire, très costaud, impitoyable et respecté dans le Milieu : Abel Danos, *alias* « le Mammouth » entre autres surnoms (fig. 5). Fils d'un caissier de la Banque de France et frère d'un valeureux officier de carrière, il n'en est pas à son coup d'essai. Ancien des Bat'd'Af et de la guerre du Rif, petit cambrioleur, il a ensuite trempé dans de très sales affaires, dont, en 1938, dit-on, le Train de l'or (vol de 180 kg de métal précieux avec des diamants et des rubis à Marseille) et, en février 1941, le 78, rue de la Victoire (8 millions de francs et 2 morts à Paris)²⁸.



Fig. 5. Le redoutable Abel Danos, dit le Mammouth (presse du temps).

Danos vient d'être libéré de la Santé par la « Gestapo », puis intégré à la bande Bonny-Lafont. Il a la confiance du patron et dispose d'une merveilleuse Citroën 15 CV/6 cylindres, un peu trafiquée²⁹. Très « réglé », avec ça... Au retour du hold-up des Chabridoux, il n'a pas manqué de verser sa quote-part (50%, dit-on) à Lafont. On le retrouvera bientôt en uniforme d'*Unterscharführer SS* (sergent) de la BNA, posant, accroupi et souriant, sur une célèbre photo de groupe en février 1944.

Aux Chabridoux, dans les voitures noires des faux policiers allemands, il y avait aussi Adrien Estebeteguy, le plus vieux (8 fois condamné), dit « la Main froide » ou « le Basque », Joseph Réocreux, dit « Jo le Boxeur », François Albertini, dit « le Corse », probablement Joseph Didioni Sidissié Piereschi,

27. Le hold-up des Chabridoux n'apparaît pas dans le film *93, rue Lauriston* de D. Granier-Deferre (2004).

28. C'était le premier hold-up de l'Occupation. Voir le film *Flic Story* (J. Deray, 1975), d'après l'inspecteur Roger Borniche.

29. GUILLOIN, 2006.

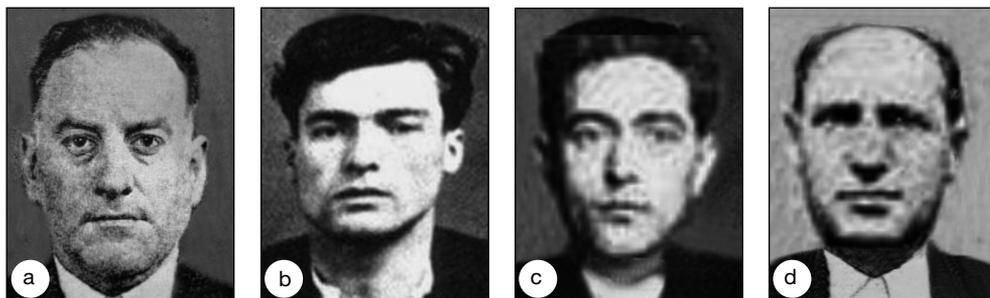


Fig. 6. Les autres braqueurs des Chabridoux (de gche à dte). a. Estebeteguy ; b. Réocreux ; c. Albertini ; d. Piereschi (presse du temps).

dit « Zé le Marseillais » ou « Dionisi », et, semble-t-il, un gradé allemand³⁰. Simplifions : ces Messieurs sont des bandits avec casier judiciaire plus ou moins chargé et, de surcroît, des souteneurs notoires (fig. 6a, b, c et d).

Si on ose dire, ces comparses sont assurément plus malhonnêtes encore que Danos, vis-à-vis de leur grand chef. Sous l'impulsion d'Adrien « le Basque », vieux comparse de Lafont mais désormais brouillé avec lui et souhaitant voler de ses propres ailes, ils négligeront de lui verser sa part du gâteau après l'exploit des Chabridoux. Grosse faute : Lafont va leur faire payer très cher cette trahison...

Le bon docteur Eugène entre en scène

Patience... Voici encore quelques noms à mémoriser : trois ou quatre. D'abord un trio fort peu recommandable, dans le petit bistro Jobert, sis au 27 de la rue de l'Échiquier, entre la gare Saint-Lazare et le Faubourg-Saint-Martin : Raoul Fournier, coiffeur-posticheur de son état, rue des Mathurins, près des théâtres, et son ami Édouard Pintard (dit « Francinet »), maquilleur de cinéma et ancien chanteur de caf'conc'³¹. Ce sont les rabatteurs du bon docteur Eugène³², que les 4 compères des Chabridoux « contactent » probablement via une juive roumaine : Rudolphina « Eryane » Kahan, plus ou moins infirmière. C'est une mystérieuse blonde à toque de fourrure, encore assez jolie. Elle semble bien connaître le très mystérieux Dr Eugène. Peut-être est-elle sa seule vraie complice : c'est elle qui a appris à Lafont qu'une filière d'évasion vers la

30. JULLIAN, 1980. Charles Cazauba, dit « Charlot le Fébrile », ami d'« Adrien le Basque », est parfois cité à la place d'Albertini et Piereschi (GUILLON, 2006, note 1, p. 174).

31. Dans ce petit bar, « où les enfants de chœur ne se bouscullaient pas », fréquentait Joseph Réocreux (« Jo le Boxeur »). On racontait, à qui voulait l'entendre, l'histoire du hold-up d'Hautefort, selon Jean-Marc Varaut, avocat à la Cour de Paris. « Jo » persuada Albertini « le Corse » de faire appel au Dr Eugène (VARAUT, 1974).

32. Les lotions Eugène, pour les cheveux, sont alors très connues du coiffeur Fournier.



Fig. 7. Le Dr Eugène réunit dans un café les candidats au passage en Argentine (Carlotti. DR).



Fig. 8. a. L'arrivée 21, rue Le Sueur (Paris, 16^e arr.) ; b. Pas plus de 2 valises par personne (Carlotti. DR).

zone libre a été organisée par ce médecin. Il a transmis l'affaire à Bonny, qui a vite fait de comprendre à qui il a affaire³³.

Le Dr Eugène est assurément un homme de bien, serviable, un philanthrope. Certes, on ne sait rien de lui, si ce n'est qu'il reçoit discrètement au café Mollard, rue Saint-Lazare (fig. 7) : il peut, si besoin, vous faire traverser la France, gagner l'Espagne et, de là, vous expédier en Argentine. Ah ! Buenos-Aires, la Plaza Mayor, le rio de la Plata, ça fait rêver...³⁴ Noir de poils, le nez pointu, les yeux noirs et perçants, le bon docteur n'en est pas à son coup d'essai³⁵.

Mais, attention ! Tout est bien organisé. Rendez-vous de nuit 21, rue Le Sueur (fig. 8a). Pas plus de deux personnes par voyage, à 24 h d'intervalle et pas plus de deux valises par voyageur, pour les bijoux, l'argenterie et le numéraire (fig. 8b). Ça se comprend. Bien sûr, il y a des frais : 100 000 francs par personne. À vous le soin de mettre vos biens les plus précieux dans vos valises ou sur vous, cousus dans les vêtements ou les semelles des chaussures... Ayez confiance, ce bienfaiteur a déjà rendu service à nombre de candidats au voyage...

Les braqueurs des Chabridoux et leurs dames

Abel Danos (dit « le Mammouth ») veut rester rue Lauriston. Les quatre autres faux policiers du hold-up d'Hautefort veulent, eux, quitter la

33. JACQUEMARD, 2007.

34. Toutefois, là-bas, c'est le gouvernement de Ramón Castillo que va faire sauter le coup d'État militaire de juin 1943, suivi du gouvernement du général Perón, qui met fin à la « Décennie infâme ».

35. Un détail aurait dû inquiéter : ce médecin a les mains très sales et les ongles en deuil...



Fig. 9. Les compagnes des braqueurs des Chabridoux (de gche à dte). a. G. Rossmly ; b. C. Chamoux ; c. A. Basset ; d. J. Grippay (presse du temps).

France. Chacun avec sa chacune, sa gagneuse, comme on dit dans le Milieu. Sauf erreur (car il n'y a pas de témoins), François Albertini (« le Corse ») fera le grand voyage avec Claudia Chamoux (dite « Lulu » ou « Lola »), puis Joseph Réocreux (« Jo le Boxeur ») voyagera avec Annette « Petit » Basset (« la Poute ») et une troisième femme, grande et robuste. Ce sera ensuite le tour d'Adrien Estebetguy (« le Basque ») avec Gisèle Rossmly (la chanteuse « Gine Volna »), puis celui de Joseph Piereschi (« Gé » ou « Dionisi ») avec sa compatriote de l'Île de Beauté, Joséphine Grippay (« Paulette la Chinoise »)³⁶ (fig. 9a, b, c et d).



Fig. 10. L'hôtel particulier du Dr Petiot en 1944, 21, rue Le Sueur (presse du temps).

Tout le monde est prêt. Rendez-vous au métro Obligado³⁷. Et, soir après soir, dès mars 1943, chaque couple gagne l'hôtel particulier du bon docteur. C'est une grande demeure un peu délabrée de deux étages, à sept hautes fenêtres et large porte cochère en façade. Le tout d'un noir sale comme, avant Malraux, tous les bâtiments de Paris (fig. 10). Le Dr Eugène reçoit dans un petit bâtiment des communs, sis dans la cour protégée par un mur. Le 21, rue Le Sueur (16^e arr.), est tout près de l'avenue de la Grande-Armée. Beau quartier, on est à un quart d'heure à pied de la rue Lauriston.

36. QUÉTEL, 2014. Noms et pseudos varient un peu selon les auteurs.

37. Aujourd'hui, cette station, proche de la rue Le Sueur, se nomme... Argentine, depuis la visite d'Eva Perón en 1948.

Que va-t-il advenir des braqueurs des Chabridoux ?

Finissons-en d'abord avec Abel Danos. De retour à Paris, il reprend le train-train de la « Carlingue ». Après la Libération, il échappe à l'Épuration, contrairement à Henri Lafont³⁸. Muni d'un viatique de 10 « briques »³⁹ offert par Lafont et après un passage dans les FFI, il participe à divers braquages du gang des tractions-avant⁴⁰ avec Pierre Loutrel (dit « Pierrot le Fou ») et consorts. S'ensuit une ahurissante série de vols et de meurtres⁴¹.

Abel Danos, c'était un « tueur à froid ». Les habitants des Chabridoux ont risqué leur vie, car « il avait le crime dans le sang », selon l'inspecteur Chenevier⁴². Mais c'était un époux et un père modèle. Décadence : ce « Dillinger de la Gestapo » finira par être arrêté alors qu'il cambriole... une chambre de bonne. Il sera jugé et fusillé, pour trahison, le 13 mars 1952, en compagnie du redoutable Raymond Monange, un ancien de la BNA de Périgueux⁴³. Parmi ses nouveaux comparses ne survivront que Jo Attia, le roi du non-lieu, et Boucheseiche, mais ce dernier disparaîtra après l'enlèvement de Mehdi Ben Barka en 1965⁴⁴.

Et les autres braqueurs du hold-up des Chabridoux ? Les protégés du bon docteur Eugène ? Leur si beau voyage en Argentine a pris fin au 21 de la rue Le Sueur. Il n'y a qu'un malheur⁴⁵ : le bon docteur Eugène n'était autre que le Dr Marcel Petiot...⁴⁶ Et c'est à lui que Lafont, furieux, « ayant appris que ces hommes voulaient s'enfuir en Amérique du Sud », les avait « confiés », corps et biens (fig. 11)⁴⁷.



Fig. 11. Le terrible Dr Petiot est capturé (Carlotti. DR).

38. Lafont s'est caché avec Bonny dans une ferme de Bazoches-sur-le-Betz (Loiret), à la Libération. Leur refuge est révélé par le ferrailleur Joseph Joanovici, expert en double jeu. Arrêtés, ils sont condamnés à mort et fusillés le 27 décembre 1944.

39. 10 millions de francs 1944, soit environ 2 millions d'euros actuels...

40. Voir le film *Le Gang* (J. Deray, 1977). Alain Delon est Robert le Dingue.

41. GUILLON, 2006.

42. Voir le film *Classe tous risques* (C. Sautet, 1960), où le sympathique Lino Ventura joue à contre-emploi le rôle d'Abel Davos (sic). Sautet avouera : « J'ignorais qu'Abel Danos – Davos dans le film – avait fait partie de la bande de Bonny-Lafont pendant l'Occupation. L'aurais-je su que je n'aurais peut-être pas fait le film ? »

43. Où il a remplacé Alexandre Villaplana (dit Alex), le Michel Platini d'avant-guerre, devenu successivement escroc inventif, puis SS-*Untersturmführer* de la BNA en Dordogne et fusillé le 27 décembre 1944.

44. L'un d'entre nous (G.D.), au début de ses études à Paris (1954-1955), a vécu dans une mansarde du très modeste hôtel de G. Boucheseiche, près de la gare Montparnasse (*Unic Hôtel*, 151 bis, rue de Rennes). En dehors d'une incessante fréquentation, le soir venu, par diverses personnes..., il n'a rien remarqué. C'est devenu le superbe *Hôtel Legend* (sic). Aujourd'hui, la publicité dit que « vous pénétrez dans un monde mystérieux et envoûtant. Légèrement, mystère et beauté vous accueillent dans un cadre d'exception. Un univers onirique vous tend les bras... »

45. « Il n'y a qu'un malheur... », M^e René Floriot utilisait souvent cette formule dans ses plaidoiries. Il sera l'avocat de Petiot en mars-avril 1946. Il avait été, en décembre 1944, celui de Lafont.

46. Le film *Dr Petiot* de C. de Chalonge (1990) lui a redonné vie, incarné par Michel Serrault, qui en fait une composition hallucinante, rappelant l'expressionnisme allemand de jadis.

47. PÉNAUD, 2011.

Le terrifiant Dr Petiot

Né en 1897 et diplômé en 1921⁴⁸, Petiot reçoit en 1942 ses malades 66, rue Caumartin, près de Saint-Lazare, où il demeure avec son épouse et son enfant. Il pratique un charlatanisme digne du Dr Knock : sa plaque murale, les prospectus qu'il distribue et l'en-tête de ses ordonnances exhibent une avalanche de titres ronflants (dont celui, alors très prestigieux, d'ancien interne des hôpitaux), de pratiques miraculeuses et de remèdes introuvables⁴⁹.

Mais son « cabinet de consultation » secret de la rue Le Sueur ouvre, si l'on peut dire, sur un étroit couloir et une mini-pièce en cul-de-sac, équipée d'une porte de sortie postiche et d'un œilleton de contrôle. Là périssent ses victimes (27 lui seront imputées)⁵⁰, foudroyées par un gaz de cyanure ou par une injection mortelle proposée comme vaccin. On retrouvera sur place les restes dépecés et démembrés de ces « indicibles » crimes⁵¹, une fosse remplie de chaux vive, avec poulie et corde, et des fourneaux tout charbonneux⁵² (fig. 12).

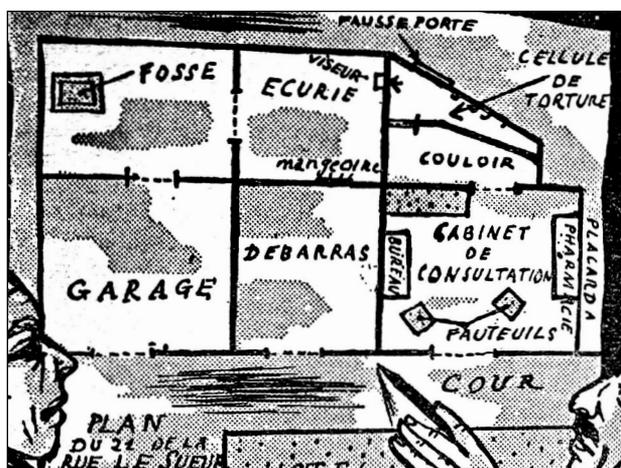


Fig. 12. Plan des locaux du Dr Petiot (Carlotti. DR).

48. *Maxima cum laude*, comme beaucoup d'anciens combattants, malgré ses antécédents, comme on va le dire.

49. Sans compter les drogues dont il fait commerce et pour le trafic desquelles il sera condamné à un an de prison le 26 mai 1943, avec sursis grâce, déjà, à M^e Floriot (JULLIAN, 1980).

50. 15 Juifs, 4 souteneurs et 4 prostituées et 4 autres personnes, parmi lesquels les « envoyés » de Lafont. Il en reconnaît 19, dont les souteneurs. Mais il en revendique bien plus sous couvert de Résistance. Ce qu'acceptait l'Anglais Ronald Seth (1963). Le Dr Paul, légiste, après calculs, décompte plus d'une centaine de victimes en 2 mois.

51. *Les unspeakable crimes* de T. Maeder (MAEDER, 2016).

52. À l'Institut médico-légal, quai de la Rapée, vers 1955, un médecin légiste, qui avait vécu les débuts de l'affaire, nous raconta que certains corps portaient encore des signes traduisant d'emblée l'œuvre d'un bon anatomiste : notamment l'habitude de planter soigneusement le long couteau d'autopsie dans l'aîne du « patient » pour ne pas se blesser durant l'examen (G.D.).

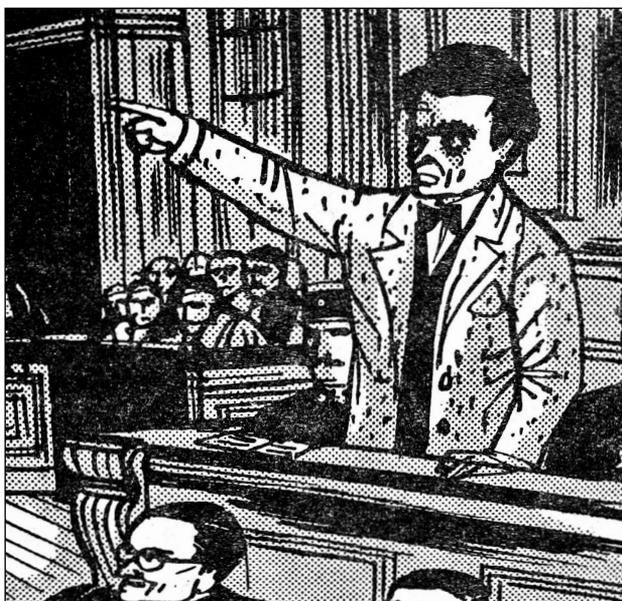


Fig. 13. Le procès du Dr Petiot (Carlotti. DR).

On découvrira aussi plus d'une cinquantaine de valises et plusieurs caisses, expédiées dans l'Yonne, et de nombreux vêtements, masculins et féminins, aux coutures et épaulettes explorées, dont une robe de satin noir très voyante, ornée de deux hirondelles dorées, ayant appartenu à une des compagnes d'un des braqueurs des Chabridoux⁵³. Mais ni or, ni bijoux, ni argenterie, ni numéraire... Tout l'énorme trésor de Petiot, dont le magot volé aux Chabridoux à M. Saada, a peut-être été enfoui dans une tombe, avec l'aide des gens de la « Carlingue »...⁵⁴

On connaît la suite... Résumons⁵⁵. Petiot disparaît après la découverte fortuite, en mars 1944, des macabres vestiges, encore fumants, de la rue Le Sueur. Il se métamorphose, une fois Paris libéré, et devient le capitaine FFI *Valéry*, sévère officier de la Justice militaire⁵⁶ et membre du PC. Teint mat, cheveux et grande barbe noirs, il est chargé d'une épuration sans faiblesse, à la caserne de Reuilly. Une lettre vindicative, qu'il adresse au journal *Résistance*, qui l'a accusé d'avoir été « Petiot, soldat du Reich », le fait découvrir et arrêter fin octobre (fig. 13).

53. *Le Parisien*, 20 mars 1944.

54. PENAUD, 2011.

55. Serge Jacquemard a consulté les dossiers d'instruction de d'Abel Danos et du Dr Petiot, l'un devant le tribunal militaire de Paris, l'autre devant la Cour d'assises de la Seine (JACQUEMARD, 1998 et 2007).

56. JULLIAN, 1980.

Les braqueurs des Chabridoux : victimes d'un criminel ou d'un dément ?

Chez ce très étrange praticien, on relève des antécédents chargés, des fait troublants : un séjour en psychiatrie pendant la Grande Guerre suivi d'une réforme (pour psychose mélancolique, obsession de la persécution et démence précoce, avec « incapacité de tout travail intellectuel et nécessité d'une surveillance dans un établissement spécial »)⁵⁷ ; peut-être plusieurs assassinats lorsqu'il était médecin à Villeneuve-sur-Yonne ; la révocation de son mandat de maire de ce gros village puis de conseiller général ; des délits divers (dont le vol d'un livre à la sauvette chez Gibert, sur le Boul'Mich'...) ⁵⁸ ; en mai 1943, un emprisonnement durant 8 mois à Fresnes, avec tortures par les Allemands, avec deux vrais résistants admirant son courage⁵⁹ ; un autre séjour en psychiatrie (7 mois) pour démence ; et enfin, après son arrestation, la rédaction – « en pleine Santé », écrit-il – d'un livre de 300 pages, *Le Hasard vaincu*, dans lequel il prétend révéler les lois des martingales.

« C'est un déséquilibré, conclut le Pr Bessières, médecin-chef de l'hôpital Sainte-Anne, mais extrêmement intelligent ⁶⁰ ». Pour le célèbre Pr Georges Heuyer⁶¹ et les deux autres experts psychiatres, il est entièrement responsable de ses actes. Le Dr Petiot, comme généralement, les tueurs en série, agissait seul et planifiait ses crimes longtemps à l'avance⁶². Aujourd'hui, notre collègue, le Dr Michel Roy⁶³ « ne décrirai[t] pas Petiot comme un malade mental au sens strict, mais plus comme un déséquilibré psychopathe, pervers moral, sadique, utilisant l'autre comme un objet de satisfaction (purement matérielle dans son cas, puisque le mobile essentiel de ses crimes est de profiter des biens de ses victimes). En ce sens, il est différent de Landru, qui séduisait ses victimes, avait avec elles des moments de vie commune et des relations sexuelles, d'où une possible part, chez Landru, de perversion sexuelle ⁶⁴ ».

57. PENAUD, 2011. Mais « Petiot, très doué dans l'art de la contrefaçon et de la dissimulation, peut très bien avoir simulé la maladie mentale pour échapper au front ! » (Roy, *in litt.*, 1^{er} février 2018).

58. Ce dernier délit sera suivi d'un internement d'un mois pour démence à la demande du psychiatre Cuiller ou Cellier en 1936 (*Le Matin*, 23 février 1944), mais d'autres experts concluent que sa riche symptomatologie ne doit pas « atténuer sa responsabilité pénale » (JULLIAN, 1980). Il est porté sortant.

59. Bizarrement, on lui rend la liberté, à la demande de Lafont (JACQUEMARD, 2007). Plus tard, glorieusement, il se prétendra ancien chef d'un prétendu groupe *Fly-Tox* (nom du célèbre insecticide pyréthroïde de l'époque), qui aurait liquidé plusieurs dizaines d'ennemis et de traîtres.

60. *Le Matin*, 15 mars 1944. La mère du jeune Petiot y avait été jadis internée. Lui-même, adolescent, avait été considéré par un psychiatre comme inapte à être jugé après un délit mineur.

61. Il était plutôt pédo-psychiatre, mais il publiera en 1968 *Les Troubles mentaux : étude criminologique*, aux PUF.

62. « Seule une minorité de tueurs en série agissent sur le coup de l'impulsivité, en ne choisissant pas la victime. Il s'agit dans ce cas d'individus présentant une maladie mentale avérée, telle une psychose » (LEISTEDT *et al.*, 2008).

63. Ancien psychiatre des hôpitaux et expert judiciaire pendant 20 ans.

64. Roy, *in litt.*, 1^{er} février 2018.

L'article 64 du Code pénal⁶⁵, sur la démence et l'irresponsabilité pénale, ne fut donc pas retenu et le procès Petiot eut lieu. Malgré l'interminable plaidoirie de M^e René Floriot, Petiot fut condamné à mort et guillotiné le 25 mai 1946, par le célèbre Jules-Henri Desfourneaux⁶⁶.

Trois mots encore. Au seuil de la guillotine, la dernière phrase de Petiot fut : « Je suis un voyageur qui emporte ses bagages. » C'est vrai. En effet, l'immeuble du 21, rue Le Sueur fut plus tard entièrement démolì à la recherche de l'énorme trésor du Dr Petiot⁶⁷ : sans résultat. Quant au peintre Eustache Le Sueur (1616-1655), on lui doit un célèbre plafond peint, trois siècles plus tôt, intitulé *L'Amour ordonne à Mercure d'annoncer son pouvoir à l'univers*.

Ce titre est, certes, un peu long, pour une conclusion, mais, après toute la tragique histoire des Chabridoux, cette annonce alléchante va certainement reconforter le lecteur...

B. et G. D. ⁶⁸

Choix bibliographique⁶⁹

AUDA G., 2002. *Les Belles années du « milieu ». 1940-1944. Le grand banditisme dans la machine répressive allemande en France*, Paris, éd. Michalon.

AZIZ P., 1970. *Tu trahiras sans vergogne, histoire des deux « collabos » du 93, rue Lauriston, Bonny et Lafont*, Paris, éd. Fayard.

BANET M.-Th., épouse Lagarde, 1998. « Lettre à M^{me} Cusset (Saint-Agnan) sur le hold-up », dans ESCOT, 1999, annexe 1, p. 2.

DELLUC B. et G., 2005. *Jean Filliol, du Périgord à la Cagoule, de la Milice à Oradour*, Périgueux, éd. Pilote 24.

ESCOT J., 1998. « Correspondance avec Serge Jacquemard », 7 et 25 février 1998, dans ESCOT, 1999, annexe 2.

ESCOT J., 1999. *14 décembre 1942. Hold-up à Hautefort*, Hautefort, éd. Hautefort Notre Patrimoine, 6 p., ill. de J.-A. Carlotti et correspondance avec S. Jacquemard. Format A4, multigraphié.

GORDEAUX P., 1970. *Le Docteur Petiot*, Genève, éd. Minerva, et Paris, éd. J'ai lu (« Le crime ne paie pas »), illustrations de Jean-Albert Carlotti (Prix François-Rabelais 1966). Repris en 2 bandes dessinées verticales dans *France-Soir*, 23 et 24 février 1978, illustrées par 4 et 5 planches (et aussi en fin 1952 ou début 1953).

65. Depuis 1993, article 122.

66. Oui, Desfourneaux...

67. Estimé à 50 millions de francs en 1992, soit 7 ou 8 millions d'euros actuels.

68. gilles.delluc@orange.fr. Les auteurs remercient pour leur aide amicale le commissaire Guy Penaud et le Dr Michel Roy, médecin psychiatre des hôpitaux, ainsi que M. Daniel Blondy d'Hautefort, M^{mes} Sophie Miquel et Sophie Bridoux-Pradeau.

69. Seuls les textes de Paul Gordeaux et de Jean Escot concernent directement le hold-up d'Hautefort. Ailleurs, on ne trouve que quelques lignes sur cette affaire. La bibliographie concernant la bande Bonny-Lafont et le Dr Petiot est très copieuse. N'ont été surtout retenues ici que les références récentes et appelées dans le texte.

- GUILLON É., 2006. *Abel Danos. Le Mammouth. Entre Résistance et Gestapo*, Paris, éd. Fayard.
- JACQUEMARD S., 1998. « Correspondance avec J. Escot, le 4 mars 1998 » et « Lettre à Jean Escot, à propos d'une information de J.A. Louis », dans ESCOT, 1999, annexes 3 et 6.
- JACQUEMARD S., 2007. *La Bande Bonny-Lafont*, Genève, éd. Scènes de crime. Précédente édition vers 1997 au Fleuve noir, Paris, avec la mention d'un hold-up à Hautefort, p. 72 (ESCOT, 1999, annexe 1).
- JULLIAN M. et coll., 1980. *Le Mystère Petiot*, Paris, Édition n°1, Les Grandes enquêtes d'Europe.1.
- LEISTEDT S., COUMANS N., PHAM T.-H., LINKOWSKI P., 2008. « Psychopathologie du tueur en série », *Annales Médico-Psychologiques*, 166, p. 677-685.
- LOUIS J. A., 1978 et 1979. « Correspondance avec J. Escot », dans ESCOT, 1999, p. 1 et annexe 4.
- MAEDER T., 2016. *The Unspeakable crimes of Dr Petiot*, Open Road integrated Media, New-York (en anglais).
- PENAUD G., 2011. *L'inspecteur Pierre Bonny. Le policier déchu de la « gestapo française » du 93, rue Lauriston*, Paris, éd. L'Harmattan.
- QUÉTEL C., 2014. *L'Effrayant docteur Petiot. Fou ou coupable ?*, Paris, éd. Perrin, Points Crimes.
- ROLLI P., 2013. *La Phalange nord-africaine en Dordogne. Histoire d'une alliance entre la pègre et la « Gestapo » (15 mars-19 août 1944)*, Beaumont, L'Histoire en partage.
- SETH R., 1963. *Petiot, victime of chance*, Hutchinson (en anglais).
- VARAUT J.-M., 1974. *L'Abominable Dr Petiot*, Paris, éd. France Loisirs.

NOTES D'ÉPIGRAPHIE DU PÉRIGORD – 10

Un caractère runique gravé sur une hache-marteau « barbare » découverte à Allemans

par François MICHEL

À l'été 1995, alors qu'il labourait un champ situé au Maine du Bost, sur le territoire de la commune d'Allemans, un agriculteur, constatant que le pneu de son tracteur était dégonflé, l'examina attentivement avant d'en extirper un fer de hache de bonne taille (fig. 4-5). Il se débarrassa aussitôt de cet objet importun qui fut ramassé par B. Bagouet. Celui-ci se fit préciser où la « découverte », en l'occurrence plus que fortuite, avait eu lieu, ainsi que les circonstances de celle-ci, et conserva l'objet. Il avertit récemment notre collègue Ph. Prot qu'il le détenait. Ce dernier en réalisa alors un dessin à l'échelle (fig. 8) avant d'informer notre ami Cl.-H. Piraud de l'existence de ce vestige. Par l'intermédiaire de ce dernier, le 31 août 2017, nous avons pu voir la hache afin d'en mener l'étude. C'est d'ailleurs à cette occasion que B. Bagouet a attiré l'attention des personnes présentes sur le fait que se trouvait gravé, sur la base du marteau de la hache, un

signe étrange, en forme de trident (Ψ) ou de psi grec, dont l'incision était assez profonde pour ne pas avoir été due au hasard. Dépourvue de toute incrustation, elle méritait de faire l'objet d'une recherche dont le résultat ranime le souvenir des peuplades « barbares » qui se sont installées en Aquitaine seconde il y a de cela 1 600 ans¹.

Le fer de hache dont il est ici question est d'une taille respectable : il mesure en effet 20,5 cm de longueur et 18,6 cm de hauteur ; son poids est également plutôt inhabituel, puisque ce fer pèse presque un kilogramme (955 grammes). Il se présente sous la forme d'une longue lame individualisée de son œil d'emmanchement par une prise étroite, mais massive ; l'emmanchure est elle-même prolongée, du côté opposé à la lame, par un marteau. Devrait-on y reconnaître une hache-marteau mérovingienne, que la plupart des auteurs recensent comme une arme ?

Comme cet objet semble unique en Périgord, nous avons mené une enquête qui, pour ne pas être exhaustive, a dû faire appel à bon nombre de sciences auxiliaires de l'histoire, y compris les plus inattendues s'agissant d'un objet trouvé en Périgord !

Le lieu de la découverte

Le lieu de découverte de l'objet est une parcelle de champ aujourd'hui cultivée de maïs qui se trouve au lieu dit, d'après la carte de Belleyme, le « Main du Bos » (fig. 1) ; sur le cadastre napoléonien, il est identifié sous le nom de « Mayne-du-Bos » (fig. 2) ; cette orthographe a jusqu'à nos jours encore évolué puisque ce lieu est recensé sur les feuilles cadastrales actuelles sous le nom de « Maine du Bost² ». Malgré son altération, cette toponymie trahit un défrichement médiéval, car les termes de Mayne ou Maine dérivent de mainement ou maynement, qui désigne au Moyen Âge une superficie, qu'il s'agisse d'un domaine ou d'une propriété : ce toponyme signifierait donc simplement le « domaine du bois ». Cette parcelle s'étend sur le versant est d'un vallon où coule un ruisseau intermittent dont le cours a anciennement été barré pour créer une retenue d'eau. Cette parcelle est bordée d'un chemin vicinal de direction est-ouest noté sur le vieux cadastre « de Saint-Paul-(Lizonne) à Allemans », qui mesure six mètres de largeur et passe sur l'espace de 10 mètres de largeur qui constitue la chaussée de la digue (fig. 3).

1. Nos remerciements s'adressent en premier lieu à l'inventeur de l'objet, B. Bagouet, mais également à Ph. Prot ainsi qu'à notre ami Cl.-H. Piraud, sans lesquels nous n'aurions pas eu connaissance de cet objet. Merci à Ambre d'avoir relu cet article jusqu'au-dessus des Appenins.

2. Cadastre actuel, Allemans, feuille 000 ZR 01.

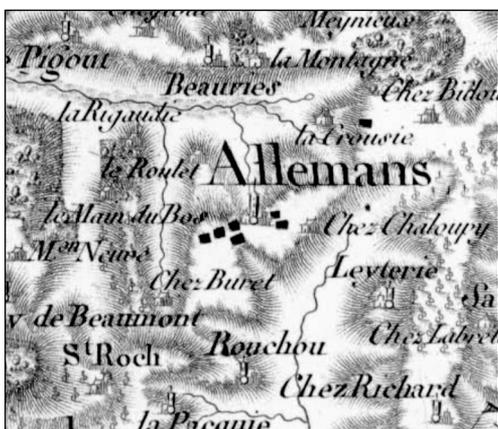


Fig. 1. Extrait de la carte de Belleyme.



Fig. 2. Extrait du cadastre dit napoléonien, 1819 (Archives départementales de la Dordogne).

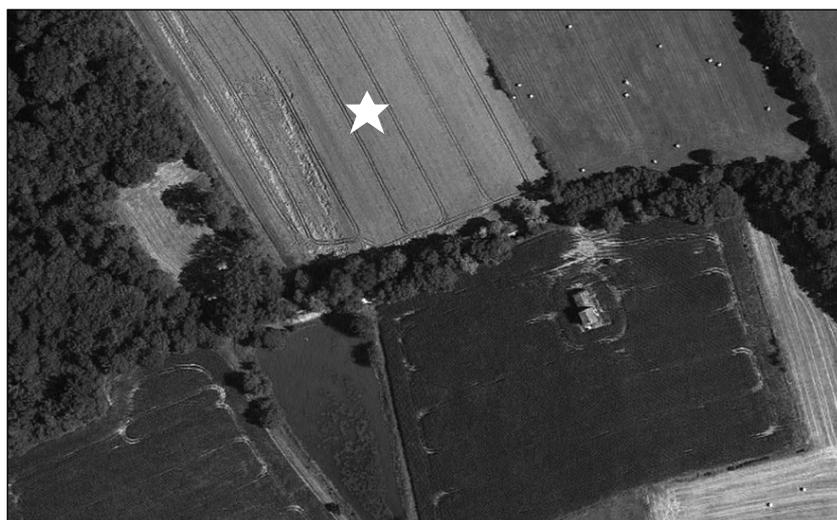


Fig. 3. Lieu présumé de la découverte (Google Earth).

Le nom de la commune elle-même, Allemans, a souvent semblé, aux yeux de plusieurs auteurs, en rapport avec une population germanique implantée ici³ ; rien n'est cependant moins sûr, car les formes rencontrées dans

3. Contra, J.-P. Bost, 1983, « Le Périgord antique », dans A. Higounet-Nadal (dir.), *Histoire du Périgord*, Toulouse, p. 52-53, classe plutôt Allemans dans la catégorie des « autres toponymes » (n° 80), alors qu'il met parallèlement en valeur les toponymes fondés sur le suffixe dérivé du germanique *-ens* (de *-ingos*, p. 50 et 53) ainsi que les toponymes ethniques goths (p. 53).

le *Dictionnaire topographique de la Dordogne, Allamans, Alamans, Allemani*, sont tardives (XIV^e siècle) et s'apparenteraient plutôt à des indications de propriétés dérivées du terme manse⁴.

Comme les objets attribués à l'époque mérovingienne sont habituellement plutôt recensés en contexte funéraire, il nous a semblé possible que cette hache ait pu être l'indice de l'existence d'un cimetière au Maine. Mais une reconnaissance très superficielle menée sur place le jour où nous avons eu l'occasion d'étudier cette hache n'a ni amené d'observation, ni apporté aucun témoin matériel susceptible de conclure à l'existence passée ou présente d'un quelconque site archéologique. Allemans est d'ailleurs une commune à propos de laquelle la *Carte archéologique de la Gaule* reste quasiment muette⁵. Il est par ailleurs intéressant de constater que les sépultures ou les cimetières de même époque recensés à proximité sont au nombre de cinq dans un rayon de dix kilomètres⁶, mais qu'aucun ne se trouve à moins de cinq kilomètres de l'endroit où fut découvert le fer de hache dont il est ici question⁷. Celui-ci apparaît donc bien comme complètement isolé de tout contexte mais, ne serait-ce qu'en lui-même, apporte des informations fort intéressantes.

Description et typologie

La fabrication du fer a toujours été familière aux Mérovingiens⁸, et les objets métalliques sont les vestiges les plus connus de cette civilisation qui a laissé peu de bâtiments mais de nombreuses nécropoles où les morts étaient ensevelis avec l'ensemble de leurs objets personnels⁹. Nous ignorons si le fer de hache découvert au Maine vient d'une nécropole, mais il est d'un type très particulier, assez rare, qui a pourtant fait l'objet d'études précises (fig. 4-5).

Le fer de hache se compose de trois éléments bien distincts : sa lame est large (18,5 cm d'un bout à l'autre du fer) et son tranchant est rectiligne ; les extrémités de ce dernier lui sont exactement perpendiculaires et mesurent de 8,2 à 8,5 cm ; le côté opposé à la lame est forgé en forme de délicats arcs de cercle qui partent de la base de l'emmanchure et sont prolongés d'ergots à leur extrémité ; l'épaisseur du fer au centre des arcs est de 0,5 cm. L'emmanchure, bien que très corrodée, est reliée à la base de la lame par une tige massive de

4. A. de Gourgues, 1873, *Dictionnaire topographique de la Dordogne*, Paris, p. 4.

5. H. Gaillard, 1997, *Carte archéologique de la Gaule, 24 / La Dordogne*, Paris, p. 65 : les seuls vestiges s'apparentant aux restes d'un cimetière sont des sarcophages non datés trouvés dans la cour de la ferme du Banil, située à un peu plus de 2 km au sud du Maine, cf. X. de Monteil, dans *BSHAP*, t. XXXIII, 1906, p. 50.

6. Il s'agit des sites de Celles, Petit-Bersac, Ribérac, Saint-Antoine-Cumond et Verteillac.

7. Le plus proche est l'important site de Petit-Bersac.

8. É. Salin, 1943, *Le fer à l'époque mérovingienne : étude technique et archéologique*, Paris, et plus particulièrement le chapitre Francisque-Hache d'armes p. 101-106.

9. É. Salin, 1952, *La civilisation mérovingienne d'après les sépultures, les textes et le laboratoire*, t. 2, *Les sépultures*, Paris.



Fig. 4. Hache-marteau (côté inscrit).



Fig. 5. Hache-marteau (côté muet).



Fig. 6. Tige et œil d'emmanchement.



Fig. 7. Tige et marteau.

section carrée dont l'épaisseur est de 2,4 cm. L'œil d'emmanchement est de section ronde et mesure 4 cm de diamètre extérieur sur 3,2 cm de diamètre intérieur (fig. 6). Une autre tige, de 3,5 cm d'épaisseur, plus épaisse que la précédente, part de l'autre côté de l'emmanchure et s'achève par un marteau à la large surface rectangulaire dont la longueur est de 4,9 cm sur une largeur de 3,4 cm (fig. 7). L'objet est en lui-même harmonieux de forme et son maniement, malgré son poids, semble relativement aisé.

Les appellations dont il a fait l'objet sont variées et correspondent à plusieurs états de la recherche. Son tranchant symétrique et son marteau permettent de le définir sous l'appellation de « hache-marteau à tranchant symétrique » adoptée en 2016 par T. Fischbach¹⁰. Plus complexe, la *Chronologie normalisée* élaborée en 2006 par l'Association française d'archéologie mérovingienne le nommait « hache-marteau à tranchant symétrique et tronqué » dont nous n'avons cependant pas cru nécessaire de retenir le dernier terme¹¹. Enfin, peut-être est-il bon de rappeler que W. Hübener lui donnait en 1980 le nom de « hache symétrique avec talon de marteau¹² » et l'identifie au type « N » de sa classification principalement réalisée dans les territoires germaniques¹³. Il est cependant à noter que seules deux haches recensées par cet auteur se rapprochent réellement du type qui nous concerne : il s'agit des haches N 295, anciennement trouvée à Anderlecht et conservée au Musée de Bruxelles, qui pèse 610 g, et N. 296, provenant de Picardie et conservée en Allemagne, qui pèse 282 g¹⁴.

L'inventaire le plus exhaustif, si l'on excepte les découvertes récentes, est celui de A. Van't Land, qui n'a cependant pas été publié sous une forme imprimée¹⁵. Il dénombre 26 exemplaires de ces haches-marteaux et en fait un ample descriptif. Son propos a toutefois un autre but et concerne plutôt l'usage de cet instrument : après étude, il propose de voir en cette hache-marteau davantage un outil de type doloire, utilisé pour la taille du bois, qu'une arme. Au-delà de cette perspective sur laquelle nous reviendrons, force est de considérer que le *corpus* français de ces objets est assez important, car nous trouvons dans cet inventaire 19 haches-marteaux répertoriées sur notre territoire. Avec celle que décrit T. Fischbach en 2016 et la nôtre, il y en aurait donc au total 21. Le nord du pays (Picardie, Île-de-France) a livré au total 9 pièces. Le nord-ouest du pays a produit une pièce venant de Bretagne ainsi que trois pièces provenant de Normandie. Deux d'entre elles s'apparentent plus particulièrement, par leurs dimensions, à la nôtre : la première, conservée au musée de Normandie à Caen, provient de l'une des sépultures du cimetière d'Hérouvillette (Calvados) et mesure 21,5 cm de longueur par 20 cm de hauteur (fig. 9)¹⁶. La seconde se trouve au musée des Antiquités de Rouen et provient de la rue de La Croix-Saint-Leufroy à Rouen. Elle mesure 20,7 cm de longueur sur 18,4 cm de hauteur, dimensions similaires à celles de l'objet qui

10. Th. Fischbach, 2016, « L'armement dans les tombes de guerriers de la nécropole mérovingienne d'Erstein (Bas-Rhin) », *Archéologie médiévale*, t. 46, p. 20, fig. 15, n° S.202 ; elle mesure 16 cm de longueur sur 11 cm de hauteur.

11. *Chronologie normalisée*, n° 10, p. 16 et 26, sans bibliographie de référence.

12. W. Hübener, *Beilwaffen*, p. 104, « *Symetrische Beilwaffen mit Tüllenhammer* ».

13. W. Hübener, *Beilwaffen*, p. 65-127.

14. W. Hübener, *Beilwaffen*, p. 105 et 127.

15. A. Van't Land, 2012, *La « francisque » mérovingienne symétrique à talon : une hache ou un outil ?*, www.academia.edu.

16. cf. P. Halbout *et alii*, *Corpus*, n° 398, p. 144.

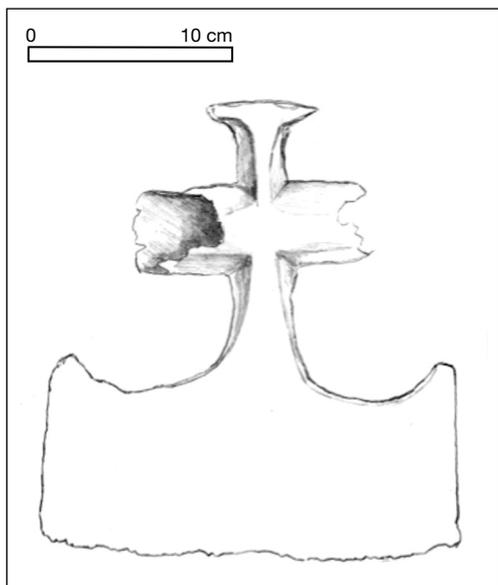


Fig. 8. Dessin du fer de hache d'Allemans
(del. Ph. Prot).

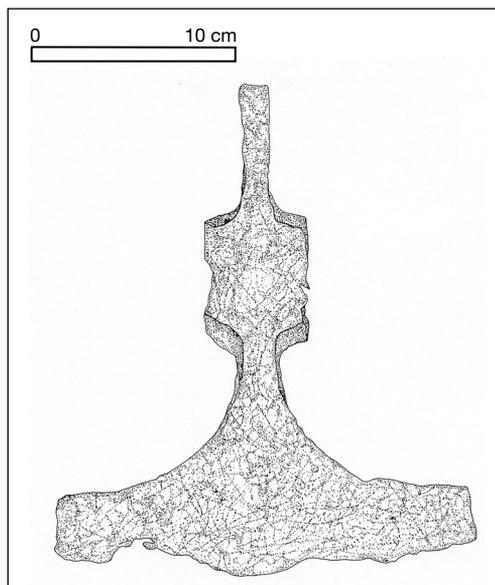


Fig. 9. Dessin de la hache-marteau d'Hérouvillette
(d'après P. Halbout et alii, *Corpus*, n° 398, p. 144).

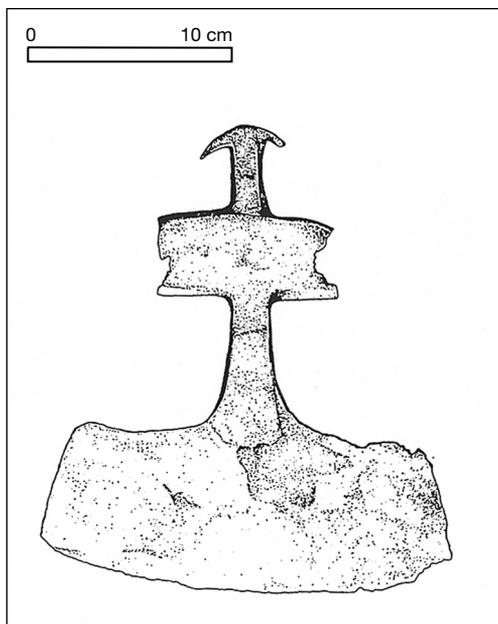


Fig. 10. Dessin de la hache-marteau de la rue de La Croix-Saint-Lenfroy à Rouen (d'après P. Halbout et alii, *Corpus*, n° 919, p. 224).

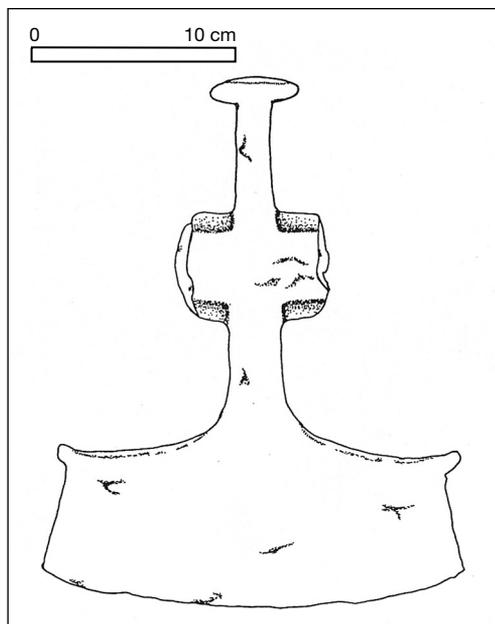


Fig. 11. Dessin de la hache-marteau du musée de Tournus (d'après A. Bailly, *Armes*, p. 139, fig. 121, n° 185).



Fig. 12. Dessin aquarellé de la hache-marteau du cimetière d'Herpes (Ph. Delamain, 1890-1891, *Le cimetière d'Herpes...*).

nous occupe (fig. 10)¹⁷. Dans l'est du pays, la vallée du Rhône a fourni quatre pièces dont une hache d'arme de forme assez semblable à la nôtre, trouvée dans le lit de la Saône, et qui présente des dimensions proches, à savoir une longueur de 23,5 cm pour une hauteur de 18,8 cm. Elle est conservée au musée de Tournus (fig. 11)¹⁸. Enfin, le département du Gard a fourni une seule hache de ce type, alors que l'attestation la plus proche du lieu de notre découverte concerne une hache-marteau trouvée dans le cimetière d'Herpes, en Charente, dont la fouille, effectuée au XIX^e siècle, n'est accompagnée d'aucune référence à un quelconque contexte chronologique (fig. 12)¹⁹.

Comme cette dernière, nombre de haches-marteaux de ce type n'ont pas été découvertes dans des contextes temporellement définis. Mais lorsque la datation du mobilier qui les accompagne est précisée, leur chrono-

logie peut être plus facilement établie. Ainsi T. Fischbach date-t-il la hache-marteau d'Erstein entre la deuxième moitié du V^e siècle et la première moitié du VI^e siècle (450-550). La *Chronologie normalisée* cale ce type d'objet principalement de 470/480 à 520/530 et envisage un complément chronologique étendu aux années 560/570²⁰. W. Hübener date la plupart des exemplaires qu'il considère entre 475 et 525²¹. Enfin, si la hache-marteau d'Herpes, eu égard aux mauvaises conditions de la fouille des tombes, ne peut se voir dater en aucune manière, il n'en est pas de même des haches découvertes en Normandie. Celle qui provient du cimetière d'Hérouvillette serait en effet datable du deuxième quart du VI^e siècle (525-550) alors que celle de la rue de La Croix-Saint-Leufroy serait probablement datable des VI-IX^e siècles, sans autre précision ;

17. cf. P. Halbout et alii, *Corpus*, n° 919, p. 224.

18. cf. A. Bailly, *Armes*, p. 139, fig. 121, n° 185 (dessin) et p. 140, n° 185 (texte).

19. Ph. Delamain, 1890-1891, *Le cimetière d'Herpes, Album de lithographies illustrant les fouilles et collections d'objets, Supplément au Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente*, Angoulême.

20. *Chronologie normalisée*, n° 10, p. 54.

21. W. Hübener, *Beilwaffen*, p. 81.

nous serions cependant tenté, au vu de la similitude de ces objets, de restreindre cette dernière aire temporelle. Enfin, la hache-marteau du musée de Tournus serait datable, selon la chronologie de W. Hübener modulée par les auteurs de l'étude, des années 500-570.

En confrontant ces données, nous pouvons donc sans grand risque admettre que d'un point de vue typologique, la hache-marteau d'Allemands s'inscrit dans un contexte chronologique large calé entre la deuxième moitié du V^e siècle et le troisième quart du VI^e siècle (450-570).

Le motif gravé sur l'objet : un décor ?

Le jour où nous observions très attentivement cet objet, B. Bagouet, son découvreur, a également noté, de manière imprévue, que le fer portait, dans une zone d'une largeur allant de 2 cm à 0,8 cm située à la base du marteau, une incision régulière d'une profondeur très homogène qui ne semblait rien devoir au hasard (fig. 13). Il pourrait s'agir d'une damasquinure, technique bien connue des artisans germaniques : il existe en effet plusieurs mentions de techniciens spécialisés, appelés les *fabri argentarii*, spécialistes de l'incrustation, à savoir de l'« art de creuser dans un objet métallique des cannelures et d'y incruster un autre métal²² ». L'incrustation directe sur fer s'opère d'une façon très précise ainsi décrite selon les recherches qui ont abouti à en retrouver le procédé : « à l'aide d'une gouge de section hémisphérique, l'opérateur trace dans le fer en suivant des contours dessinés à l'avance une gorge assez profonde et relativement large (5/10^e de mm). L'outil enlève un copeau de métal. On place ensuite un fil de laiton ou d'argent dans la gorge et on le martèle de manière à le faire pénétrer au fond de la gorge ». L'artisan retouche ensuite l'incrustation avec un burin « en langue de carpe²³ ».

La damasquinure est un art très utilisé à l'époque mérovingienne, et de nombreux objets ornés, plaques-boucles, armes, outils, attestent de

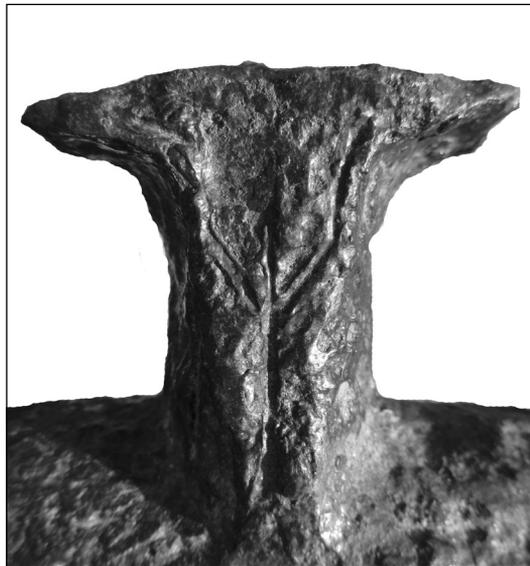


Fig. 13. Photo du cartouche et de la lettre.

22. É. Salin, *Damasquinure, sur la Tauschierung* (incrustation), p. 32.
23. É. Salin, *Damasquinure*, p. 44.

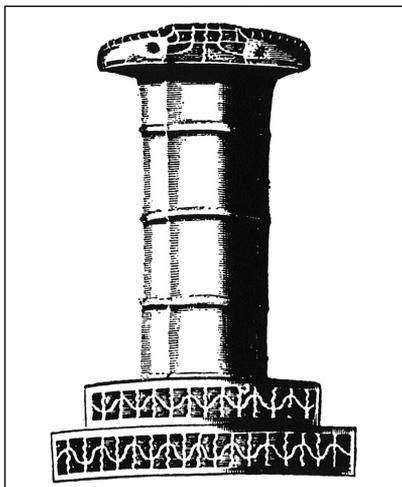


Fig. 14. Garde de l'épée de Childéric.



Fig. 15. Monnaie d'Egica frappée à Tolède.

la virtuosité des artisans de cette époque. Le motif utilisé sur notre hache est cependant fort peu courant, au point que nous n'en avons relevé qu'une seule autre attestation, mais d'importance, gravée sur la poignée d'une épée découverte dans une sépulture majeure, celle du roi Childéric, le père de Clovis, mort en 581/582 (fig. 14)²⁴. Ce motif est répété à de nombreuses reprises tout autour de la garde de l'épée du roi ; il est représenté tête-bêche, ce qui a permis à l'artisan d'organiser les éléments de ce décor d'une manière articulée, homogène et esthétique. Mais malgré nos recherches, l'utilisation de ce motif à des fins décoratives reste un *unicum*.

Nous retrouvons un élément isolé similaire sur un autre témoignage datant d'une époque un peu plus récente. Il s'agit cependant d'un autre genre de support, puisque ce motif figure sur plusieurs types monétaires frappés entre les années 631 et 710 par les rois wisigoths d'Espagne. De Sisenand (631-636) à Wittiza (698-710), ces rois ont utilisé ce motif pas moins de 40 fois sur des séries monétaires issues de toutes les villes de l'Espagne wisigothique, Cordoue, Saragosse, Séville, Tarragone, Tolède, Valence et neuf autres cités, ainsi que Narbonne en Septimanie²⁵. Le roi Egica semble être celui qui a le plus utilisé ce symbole, durant son règne propre (687-702) ou son règne commun avec son successeur Wittiza (698-702), puisque douze de ses monnaies portent ce motif, et parfois à deux reprises (fig. 15)²⁶.

24. P. Perin, *Tombes de « chefs »*, p. 248-249 et fig. 10 p. 276.

25. G.C. Miles, 1952, *The coinage of the Visigoths of Spain, Leovigild to Achila II*, New York, p. 302-437.

26. Ph. Grierson, M. Blackburn, 2000, *Medieval european coinage*, t. I, *The early Middle Ages (5th-10th centuries)*, Cambridge, planche 14 n° 276 (Egica).

Ce symbole figurant sur les monnaies des rois wisigoths d'Espagne a parfois été identifié de manière erronée à une lettre runique²⁷. Il s'agit bien cependant de motifs décoratifs, puisque la présence de lettres, latines celles-ci, dans les légendes monétaires exclut *a priori* qu'il puisse s'agir d'une fantaisie provenant d'un autre alphabet. Ce motif s'apparente du reste davantage à un rameau qu'à une lettre, et ces rameaux pourvus d'une tige pourraient ressembler à des sceptres stylisés. Il semble donc douteux que dans ce cas, comme dans celui du pommeau de l'épée de Childéric, des lettres aient été utilisées à des fins décoratives.

La présence d'une lettre runique

Cette incision présente cependant une forme à ce point étrange que, si l'on ne peut retenir l'hypothèse de la présence d'un décor, il ne reste qu'une explication possible : il s'agit d'une lettre. La piste d'une inscription adaptée à son support peut se révéler intéressante. La lettre est isolée, et placée là où elle se trouve, elle ne participe pas d'un décor de la hache-marteau. Mais de quelle lettre pourrait-il s'agir ? Seuls deux alphabets proposent des lettres qui pourraient s'apparenter à celle-ci : l'alphabet grec et l'alphabet runique.

Ainsi peut-on, en cherchant tout d'abord dans l'alphabet grec, proposer l'existence d'un *psi* (Ψ). Mais le grec, dont l'utilisation est fréquente sur la bordure du bassin méditerranéen, est inexistant dès que l'on s'en éloigne vers l'intérieur des terres. La seule inscription à nos jours recensée dans le département a été trouvée à Vésone et date de l'époque romaine²⁸. Par ailleurs, les graffites s'observent plutôt sur des supports de type céramique, qu'ils soient gravés avant ou après la cuisson. Il est donc *a priori* opportun de renoncer à cette suggestion.

En revanche, l'idée d'une lettre runique peut s'avérer séduisante : l'écriture runique est en effet employée par les peuplades dites « barbares » d'une manière certes ponctuelle, mais son existence est connue et très bien attestée dans le monde antique au point qu'au VI^e siècle, le poète Venance Fortunat peut écrire ces vers : « Dessinez des runes barbares sur des tablettes de frêne : ce que le papyrus fait, une planche plate le peut aussi²⁹ ».

L'écriture runique a son histoire propre : au départ inspirée par le désir des peuples germaniques d'imiter la civilisation romaine de l'écriture, elle a créé ses propres lettres et s'est divisée selon les deux principaux dialectes

27. K. Östlund, *Origin and history of the runes*, p. 231.

28. P. Grandinetti, « L'inscription grecque de Vésone », *BSHAP*, t. CXXVIII, 2001, p. 403-410 ; J.-P. Bost, G. Fabre, 2001, *Inscriptions Latines d'Aquitaine, Pétrucos*, Bordeaux-Paris, p. 239-240, n° 116.

29. « *Barbara fraxineis pingatur rhuna tabellis / quodque papyrus agit, virgula plana valet* », cf. Venance Fortunat, *Poèmes*, VII, 18, à Flavus, v. 19-20, p. 116, trad. élaborée par M. Reydellet, t. 2, CUF, Paris, 1998.

en deux rameaux, le « Futhorc », ou système insulaire, et le « Futhark », ou système continental. Les textes mérovingiens sont rédigés en Futhark et figurent le plus souvent sur des objets liés à l'importance de la personne à laquelle ils appartenaient, alors que les objets d'usage courant se voyaient plus simplement marqués selon leur propriétaire. Mais chaque inscription a une réelle valeur en soi et, surtout, un rôle qui n'est pas seulement celui d'une identification. Le sens premier du terme « rune » est lui-même discuté, mais sa valeur magique, sinon prophylactique, est indéniable.

De nos jours, l'écriture runique est bien connue et nous permet d'envisager l'étude de notre lettre avec tous les instruments nécessaires³⁰. Conclusion logique, l'Institut runologique de France, récemment fondé, s'est donné pour tâche de réunir dans un *corpus* unique l'ensemble des textes runiques connus sur notre territoire et jusque-là dispersés dans diverses publications³¹.

L'écriture runique s'est matérialisée sur des supports très divers, pierre, objets de métal, objets de bois. Elle s'écrit et se lit indifféremment de droite à gauche ou de gauche à droite.

L'alphabet runique connaît plusieurs variantes. Au IX^e siècle, Raban Maur, dans son *De inventione linguarum*, reproduit un alphabet marcoman et confirme que cette peuplade s'en sert lors de rites religieux³². L'historien des anciens royaumes goths et suédois, J. Magnus, publie un autre alphabet, plutôt lié au Futhorc, en 1554 (fig. 16)³³. L'un de ses successeurs, J. Ihre, étudie les inscriptions runiques et la langue suédoise et mène l'une des premières recherches épigraphiques en la matière³⁴. En 1887, L. Wimmer propose un alphabet correspondant au vieux Futhark (fig. 17)³⁵. La comparaison entre les deux systèmes permet d'observer que le caractère en forme de trident qui figure sur notre hache-marteau est bien présent dans les deux alphabets. En Futhorc (fig. 16), nous constatons qu'il est employé dans deux sens avec des valeurs différentes : trident vers le haut, il représente le phonème « m » et trident vers le bas, un « r » final. En Futhark (fig. 17), il n'est employé que trident vers le haut, pour indiquer le « r » final. Comme notre région appartient à la zone où est employé cet alphabet-là³⁶, nous pouvons conclure que notre lettre est un « r » final, ce qui ne laisse pas de rendre perplexe... Les lettres isolées ne sont

30. Mentionnons entre autres É. Salin, 1959, *La civilisation mérovingienne d'après les sépultures, les textes et le laboratoire*, t. 4, *Croyances, Conclusions, Index général*, Paris, cf. chapitre 4, Les runes, p. 136-139.

31. S. Fischer, J. Soulat, 2010, « Un projet franco-suédois : l'Institut runologique de France (IRF) », dans *XXXI^e journées internationales d'archéologie mérovingienne - XVI^e journées lotharingiennes*, *Bulletin de liaison de l'Association française d'archéologie mérovingienne*, t. 34, Luxembourg-Arlon, p. 43-44.

32. Raban Maur, *Opera omnia*, dans *Patrologie latine* (J.-P. Migne dir.), t. 6, 1852, p. 1582.

33. J. Magnus, 1554, *Historia de omnibus Gothorum Sveonumque Regibus*, Rome, p. 25.

34. J. Ihre, 1769, *De runarum in Svecia antiquitate*, Uppsala.

35. L. Wimmer, 1887, *Die Runenschrift*, Berlin, p. 74.

36. Sauf évidemment si nous admettons que cette hache-marteau a été amenée d'une région où domine le Futhorc, ce qui ne peut être établi que par une analyse fine du fer afin de déterminer la provenance de celui-ci.

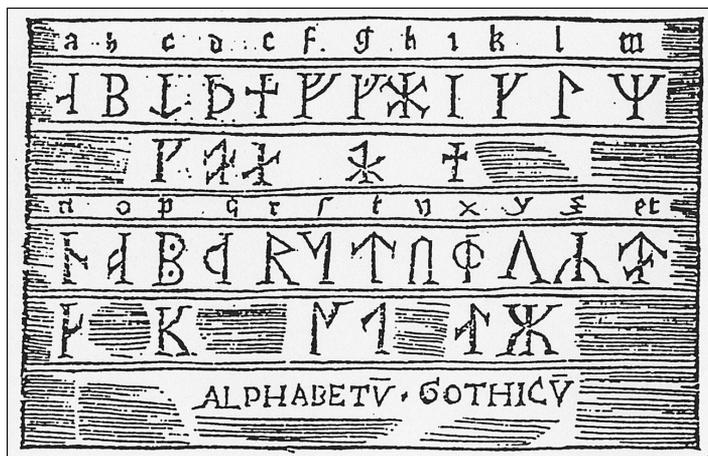


Fig. 16. Alphabet Futhorc de J. Magnus (1554).

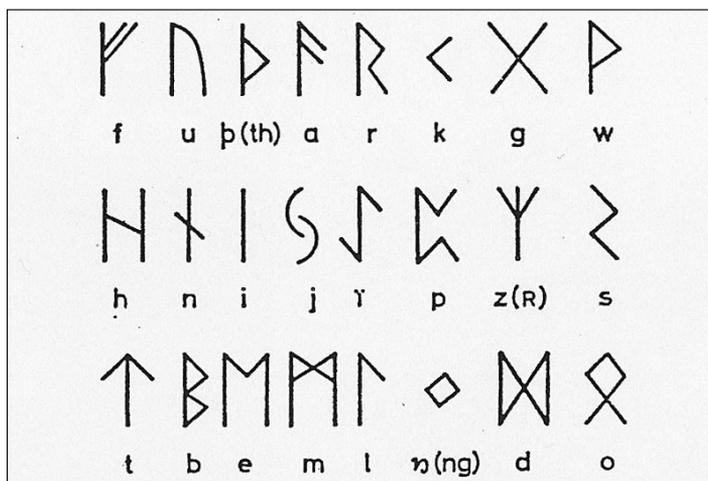


Fig. 17. Alphabet Futhark de L. Wimmer (1887).

certes pas rares, mais lorsqu’il s’agit d’un « r » final, il serait pour le moins logique de s’attendre à la présence d’autres caractères, comme en témoignent quelques exemples d’inscription sur pierre (fig. 18-19), sur bois (fig. 20), ou sur métal (fig. 21)³⁷. Il se peut donc que notre lettre n’ait pas été isolée. Rien n’apparaît pourtant sur les autres faces du socle du marteau. Se peut-il qu’elles aient été effacées par la corrosion ? En tous cas, elles ne pouvaient

37. cf. W. Krause, *Runeninschriften*, p. 130 et pl. 25, p. 117 (n° 14), p. 62 (4), p. 53 et pl. 11.

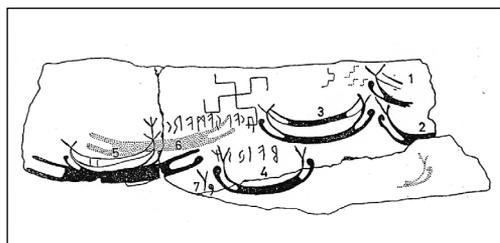


Fig. 18. Inscription sur paroi rocheuse (Kårstad, Allemagne), cf. S. Bugge, 1895, *Norges indskrifter med de ældre Runer*, Christiana, p. 159.

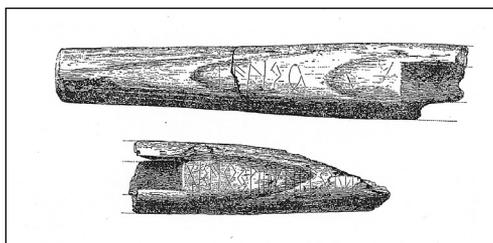


Fig. 20. Inscription sur un rabot en bois de frêne (Vimose, Danemark), cf. G. Stephens, 1884, *Handbook of the Old-Northern Runic Monuments*, Londres, p. 82.

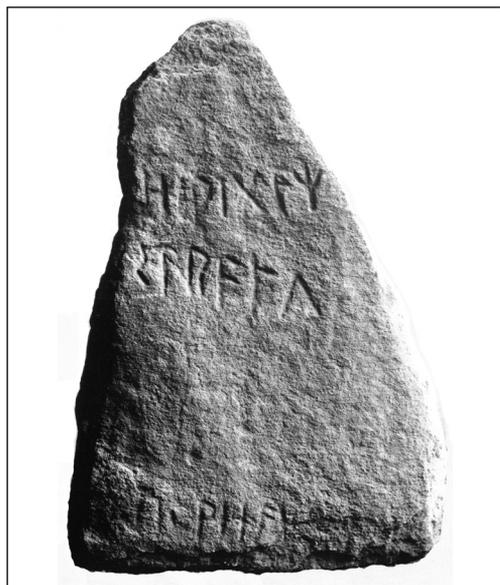


Fig. 19. Inscription sur pierre (Årstad, Norvège), cf. S. Bugge, 1895, *Norges indskrifter med de ældre Runer*, Christiana, p. 226 et 229.

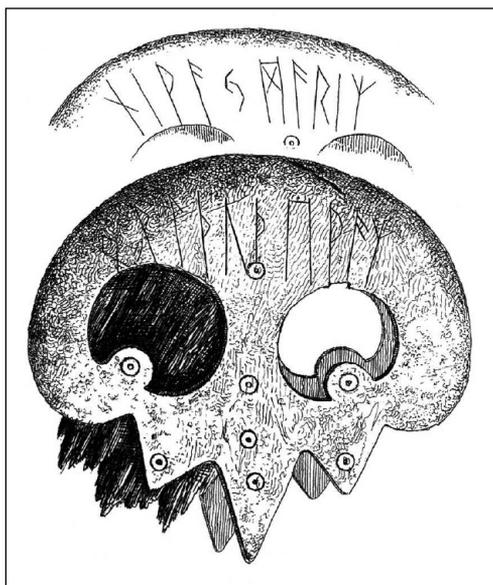


Fig. 21. Inscription sur plaque-boucle (Thorsberg, Allemagne), cf. L. Wimmer, 1887, *Die Runenschrift*, Berlin, p. 104.

être que quatre, une sur chaque face. Peut-être s'agissait-il de l'une des plus courtes invocations runiques, « *laukar* », un mot auquel s'attache un souhait de santé pour la croissance des plantes ou des enfants, pour la fécondité et la fertilité³⁸ ; ce mot est parfois raccourci et se présente sous une forme abrégée,

38. W. Krause, *Runeninschriften*, p. 246 et n° 108-110, p. 247-248.

« *lkar* »³⁹, ou « *laur* »⁴⁰, ou encore « *lur* »⁴¹. Comme le socle du marteau est formé de quatre pans, notre préférence irait naturellement aux mots écrits en quatre lettres, « *lkar* » ou « *laur* », qui en runique s'écriraient respectivement « ᚗᚕᚦᚢ » et « ᚗᚕᚠᚢ ».

Fondée sur la présence d'une seule lettre, cette hypothèse peut s'avérer fragile. Nous laisserons le soin à d'autres de mener des études complémentaires, tout en notant qu'une formule liée à la croissance des plantes trouve toute sa justification s'agissant d'un objet alors destiné non pas à la guerre, mais à la taille du bois.

La présence franque en Périgord

Le 31 décembre 406, le Rhin gèle sur une épaisseur de 40 cm et les hordes barbares qui peuplaient la rive droite trouvent la voie libre pour se ruer sur les possessions romaines de la rive gauche, vers cette Gaule riche et peu défendue malgré les tentatives des empereurs du III^e siècle et de la tétrarchie. Ils vont ravager les Gaules pendant quelques années avant que certains d'entre eux, qui ont finalement pris fait et cause pour l'Empire, se voient concéder des terres afin de s'y installer. Ainsi, dès 413, les Wisigoths devenus alliés de Rome s'installent en Aquitaine seconde, puis en Narbonnaise première. Si, en 416, ils doivent se retirer en péninsule Ibérique, ils se voient de nouveau, en 418, concéder des terres en Gaule au terme d'un *foedus* (traité d'alliance). Ils s'installent donc en Aquitaine et, très probablement, en Périgord, qui devient une terre arienne où les Wisigoths, sous l'égide de leur roi Euric, vont persécuter les Nicéens dès 465/466. Ceux-ci ne retrouvent la liberté de leur culte qu'à la mort d'Euric, en 484. Le successeur de celui-ci, Alaric II, est battu par Clovis à Vouillé (507) et les Francs s'installent alors sur les terres des Wisigoths chassés au sud de Toulouse.

La présence wisigothique est peu documentée en Périgord. Tout au plus peut-on relever, dans des contextes funéraires, la présence de bien rares objets plus spécifiquement rattachés à la culture de ce peuple. En revanche, la présence franque n'est guère discutable, puisque quantité de témoignages archéologiques sont parvenus jusqu'à nous. Au nombre de ceux-ci, les nécropoles d'époque franque témoignent, par leur quantité, d'une dense occupation du sol⁴². Certaines de leurs tombes sont du reste identifiées par des inscriptions sur lesquelles nous auront l'occasion de revenir.

Comment étaient perçus ces Francs ? Certains d'entre eux, gagnés aux idées de l'Empire, ont servi dans l'armée romaine comme mercenaires

39. W. Krause, *Runeninschriften*, p. 246 et n° 111-112, p. 248-250.

40. W. Krause, *Runeninschriften*, p. 246 et n° 113, p. 250.

41. W. Krause, *Runeninschriften*, p. 246 et n° 114, p. 250-251.

42. H. Gaillard, 1997, *Carte archéologique de la Gaule, 24 / La Dordogne*, Paris, 4. Les nécropoles, p. 60-61 et la carte de leur répartition, p. 59.

après avoir été vaincus. Sidoine Apollinaire présente ainsi les Francs qui accompagnent l'empereur Majorien en 458 : « Ils se plaisent à lancer dans les vastes espaces leur rapide hache à deux tranchants en prévoyant l'endroit de sa chute...⁴³ ». Il décrit aussi ceux qui font partie du cortège nuptial du roi Sigismer en 469 : « Des lances à crochet et des haches de jet leur garnissaient la main droite, tandis que leur flanc gauche était masqué par des boucliers dont l'éclat, blanc sur les bords, fauve sur le renflement central, trahissait la richesse autant que la passion des armes⁴⁴ ». Il est facile de percevoir tout ensemble admiration et défiance sous les mots du poète. Le « barbare » est tout à la fois digne d'admiration et suspect de réserver, grâce à ses capacités militaires, de mauvaises surprises. Mais Sidoine Apollinaire mentionne aussi clairement un détail de l'équipement de ces soldats : leur hache, qu'il décrit d'une part comme bipenne (la francisque) alors que la très grande majorité des exemplaires de haches trouvés en fouille n'ont qu'une lame, et d'autre part comme une arme de jet, ce qui se déduit en revanche fort bien du profil de ces armes. En revanche, aucune hache-marteau n'est ici mentionnée, ce qui n'a rien d'étonnant. Le poids de cet instrument le disqualifiait en tant qu'arme de combat, et l'exemplaire que nous avons étudié le démontre assez.

Conclusion

La hache-marteau d'Allemans peut donc s'inscrire dans une phase chronologique calée entre la deuxième moitié du V^e siècle et le troisième quart du VI^e siècle (450-570). Le caractère runique gravé sur le talon de son marteau indique sans risque d'erreur son appartenance à la série des objets émanant de la *koiné* germanique.

Sa présence dans cette zone du Périgord s'explique en fonction d'un contexte géopolitique complexe : les Wisigoths, il y a exactement 1 600 ans, ont obtenu du pouvoir romain le droit de s'installer en Aquitaine seconde. Un peu moins d'un siècle après, la bataille de Vouillé et la victoire des Francs sur les Wisigoths ont permis aux premiers d'occuper des terres désormais vacantes : ils s'y sont installés soit sous forme d'entités militaires⁴⁵, soit sous forme d'implantations agricoles dont nous ne percevons habituellement aujourd'hui qu'un aspect, les cimetières. Cette hache-marteau peut appartenir à l'une ou l'autre de ces civilisations, mais nous privilégions cependant la présence franque comme origine de cette trouvaille.

43. Sidoine Apollinaire, *Carmina*, V, Panégyrique de Majorien, v. 246-247, éd. A. Loyen, CUF, Paris, 1960, t. 1, p. 37 : « *Excussisse citas vastum per inane bipennes / et plagae praescisse locum...* ».

44. Sidoine Apollinaire, *Epistulae*, IV, 20, 3, éd. A. Loyen, CUF, Paris, 1970, t. 2, p. 156, « *Lanceis uncatis securibusque missilibibus dextrae refertae clipeis laevam partem adumbrantibus, quorum lux in orbibus nivea, fulva in umbonibus ita censum prodebat ut studium* ».

45. cf. F. Michel, 2016, « Annibert le centenier et le domaine franc du Villadeix », *BSHAP*, t. CXLIII, p. 375-396.

L'usage de cette hache-marteau mérite d'être considéré : trop lourde pour être une arme de jet, elle peut fort bien, dans un contexte d'installation sur un territoire donné, avoir servi d'outil destiné au défrichage ou, *a minima*, à la taille du bois de chauffage ; l'inscription propitiatoire qui figure sur la base de son marteau, et dont ne subsiste qu'une lettre, pourrait constituer une indication tangible de son usage.

Cette proposition d'utilisation n'infirmes en rien les qualités militaires des nouvelles populations installées sur le sol du Périgord. Comme en témoigne ce texte d'*Aquincum*⁴⁶, ces Francs, non contents d'être des colons, sont devenus de précieux auxiliaires de l'armée romaine, et en sont fiers !

« *Francus ego cives romanus miles in armis
egregia virtus tuli bello mea dextere semper* »

« Moi, un Franc, je suis un citoyen romain, un soldat en armes ;
en guerre, j'ai toujours porté ma remarquable qualité avec honneur »

F. M.

Figures : sauf mention contraire, tous les clichés sont de l'auteur.

Bibliographie abrégée

- A. Bailly, *Armes* = A. Bailly, 1990, « Les armes des 6^e et 7^e siècles », dans L. Bonnamour (dir.), 1990, *Du silex à la poudre, 4000 ans d'armement en val de Saône, catalogue de l'exposition tenue au Musée Denon de Chalon-sur-Saône (1990-1991)*, Montagnac, p. 119-144.
- S. Fischer *et alii*, *Pommeaux* = S. Fischer, S. Croix, J. Soulat, « Les pommeaux avec inscriptions runiques à l'époque mérovingienne », dans C. Vareon (dir.), 2008, *Nos ancêtres les barbares : voyage autour de trois tombes de chefs francs, catalogue de l'exposition tenue au Musée de Saint-Dizier, Haute-Marne, 29 novembre 2008 - 30 juin 2009*, Paris-Saint-Dizier, p. 72-77.
- P. Halbout *et alii*, *Corpus* = P. Halbout, C. Pilet, C. Vaudour, 1987, *Corpus des objets domestiques et des armes en fer de Normandie*, Caen.
- W. Hübener, *Beilwaffen* = W. Hübener, « Eine Studie zu den Beilwaffen der Merowingerzeit », dans *Zeitschrift für Archäologie des Mittelalters*, t. 8 (1980), p. 65-127.
- W. Krause, *Runeninschriften* = W. Krause, 1966, *Die Runeninschriften in älteren Futhark, t. I, Text, t. II, Tafeln*, Göttingen.
- Chronologie normalisée* = R. Legoux, P. Périn et F. Vallet, 2009, « Chronologie normalisée du mobilier funéraire mérovingien entre Manche et Lorraine », *Bulletin de liaison de l'Association française d'archéologie mérovingienne*, t. 10, Saint-Germain-en-Laye, p. 26.

46. CIL III, 3576, trouvé à *Aquincum* (Budapest) en 1835/1836.

- K. Östlund, *Origin and history of the runes* = K. Östlund, 2000, *Johan Ihre on the origins and history of the runes, three latin dissertations from the mid 18th century edited with translation and commentary*, Uppsala.
- P. Perin, *Tombes de « chefs »* = P. Perin, 1995, « Les tombes de “chefs” du début de l'époque mérovingienne. Datation et interprétation historique », dans *La noblesse romaine et les chefs barbares du III^e au VII^e siècle*, Mémoires de l'Association française d'archéologie mérovingienne, t. IX, p. 247-302.
- É. Salin, *Damasquinure* = É. Salin, 1951, « Les techniques de la damasquinure en Gaule mérovingienne », *Gallia*, t. IX, p. 31-52.

Bibliographie

- H. Baudot, 1860, *Mémoire sur les sépultures des Barbares de l'époque mérovingienne découvertes en Bourgogne et particulièrement à Charnay*, Dijon-Paris.
- L. Bonnamour (dir.), 1990, *Du silex à la poudre, 4000 ans d'armement en val de Saône, catalogue de l'exposition tenue au Musée Denon de Châlon-sur-Saône (1990-1991)*, Montagnac.
- C. Boulanger, 1902-1905, *Mobilier funéraire gallo-romain et franc en Picardie*, Saint-Quentin.
- G. Cartron, A. Duvauchelle, 2015, « Un aménagement en bois et une hache en fer : les vestiges mérovingiens découverts dans le fond de la vallée de la This, sur la commune de Belval (Ardennes) », *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, t. 108, p. 49-68.
- Ph. Delamain, 1890-1891, *Le cimetière d'Herpes, Album de lithographies illustrant les fouilles et collections d'objets, Supplément au Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente*, Angoulême.
- C. Dubail, 1992, « Les anciennes collections mérovingiennes du Musée Vivenel à Compiègne (Oise) », *Revue archéologique de Picardie*, p. 47-159.
- Th. Fischbach, 2016, « L'armement dans les tombes de guerriers de la nécropole mérovingienne d'Erstein (Bas-Rhin) », *Archéologie médiévale*, t. 46, p. 3-32.
- S. Fischer, J. Soulat, 2006, « Les inscriptions runiques de France. Les pommeaux du type Bifrons-Gilton », dans *Actes des XXVII^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Caen, septembre 2006*, à paraître.
- S. Fischer, J. Soulat, 2010, « Un projet franco-suédois : l'Institut runologique de France (IRF) », dans *XXXI^e journées internationales d'archéologie mérovingienne - XVI^e journées lotharingiennes, Bulletin de liaison de l'Association française d'archéologie mérovingienne*, t. 34, Luxembourg-Arlon, p. 43-44.
- M. MacLeod, B. Mees, 2006, *Runic amulets and magic objects*, Woodbridge.
- P. Paulsen, 1936, *Axt und Kreuz in Nord und Osteuropa*, Bonn.
- P. Paulsen, 1939, *Axt und Kreuz bei den Nordgermanen*, Berlin.
- A. Van't Land, 2012, *La « francisque » mérovingienne symétrique à talon : une hache ou un outil ?*, www.academia.edu.
- C. Vareon (dir.), 2008, *Nos ancêtres les barbares : voyage autour de trois tombes de chefs francs, catalogue de l'exposition tenue au Musée de Saint-Dizier, Haute-Marne, 29 novembre 2008 - 30 juin 2009*, Paris-Saint-Dizier.

PETIT PATRIMOINE RURAL

Cabane de vigne à Sainte-Foy-de-Longas

Dossier réalisé par l'équipe de Vergt
de la Pierre angulaire*

Le bâtiment est installé dans une zone agricole, sur un terrain plat, près de la limite parcellaire, à faible distance de la route. La parcelle sur laquelle il est implanté est cultivée (céréales à paille) et la parcelle voisine est une (ancienne) truffière.

Description

Ce bâtiment est qualifié de pigeonnier sur la carte de l'IGN au 1/25000° et il en a tout à fait l'apparence (fig. 1). Cependant, le propriétaire, M. Serge Pistre, nous a indiqué qu'il s'agit d'une cabane de vigne construite par un de ses ancêtres. Le nom du lieu-dit au cadastre ancien est « Les Vignes », ce qui accrédite cette information.

Il se présente comme une tour cylindrique de faible diamètre (environ 3,50 mètres) couverte d'un toit conique (fig. 2).



Fig. 1. Vue d'ensemble.

* Aliette Grelier, Marylène Beau, Josette Mayeux, Luc Mayeux. www.lapierreangulaire24.fr

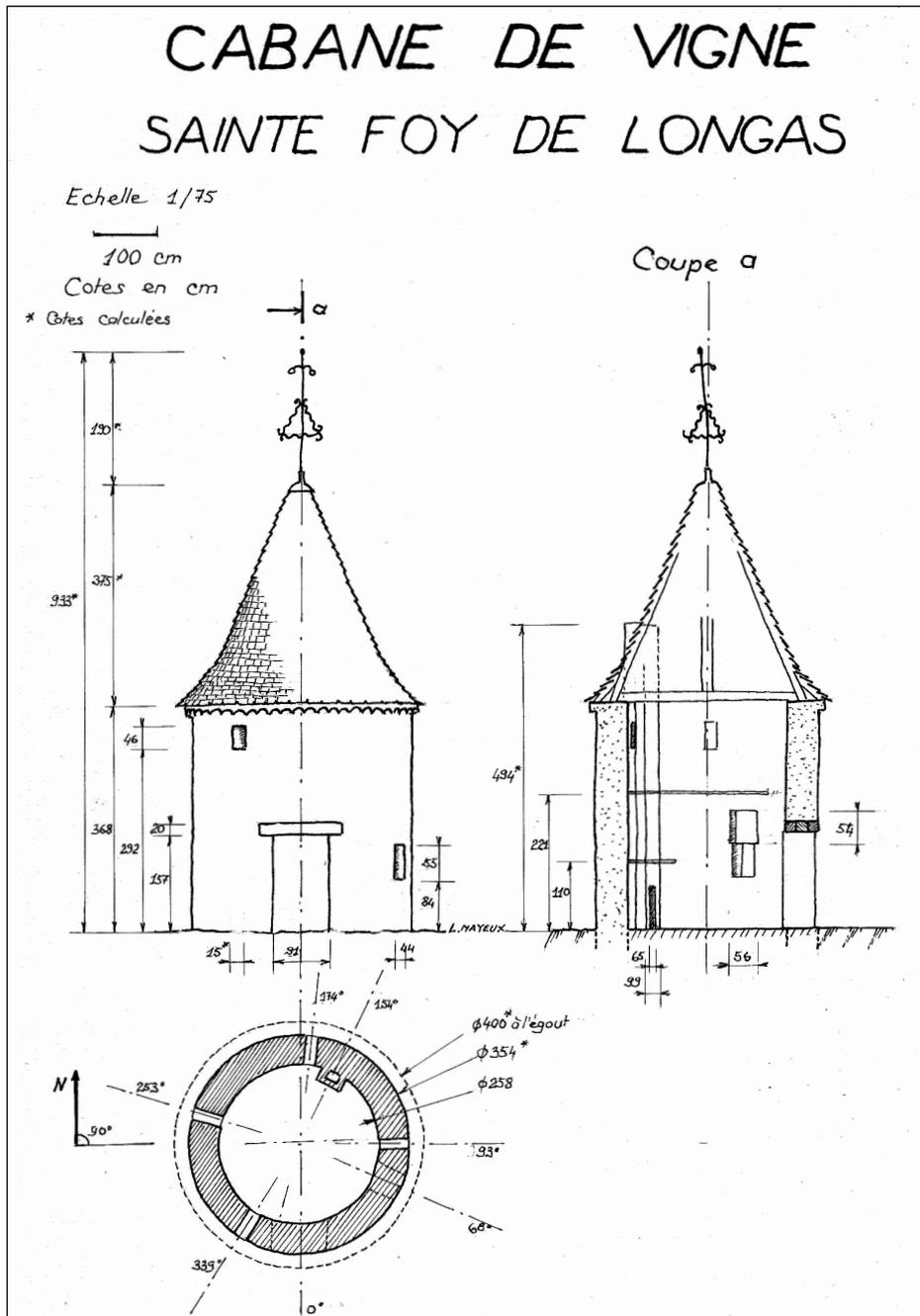


Fig. 2. Relevé et cotes.



Fig. 3. La porte d'entrée et son linteau en bois.



Fig. 4. L'enduit extérieur.



Fig. 5. La maçonnerie brute à l'intérieur.



Fig. 6. La charpente.

La maçonnerie est montée en petits moellons d'épierrage des champs environnants. Les ouvertures principales (porte et fenestrou) sont encadrées de moellons appareillés sauf le linteau de la porte d'entrée qui est en bois (fig. 3). Les ouvertures hautes en forme de meurtrière, au nombre de quatre, sont encadrées de moellons grossièrement taillés. La maçonnerie, à l'extérieur, est enduite et il subsiste des traces de badigeon de lait de chaux (fig. 4). Par contre, à l'intérieur, la maçonnerie montée à la terre est brute de construction (fig. 5).



Fig. 7. L'épi de faitage.

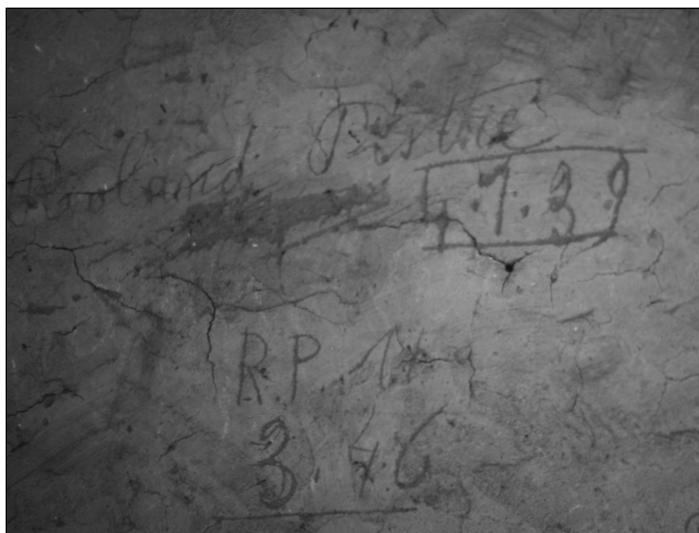


Fig. 8. Les inscriptions sur la hotte de la cheminée.



Fig. 9. La cheminée.



Fig. 10. Le fenestrou et le placard.

Le toit conique, couvert en tuile plate, est porté par une charpente traditionnelle avec poinçon portant sur une enrayure (fig. 6). Elle ne peut être décrite plus précisément car le comble constitué d'un plancher léger portant sur deux solives n'est pas accessible, malgré un orifice côté nord.

Le toit est agrémenté par un coyau, une génoise simple et un important épi de faîtage à deux étages, très original (fig. 7). L'étage inférieur est fabriqué à partir de bandes de tôle de fer recourbées aux extrémités et torsadées. Il constitue deux triangles verticaux montés en équerre dont la hauteur est confondue avec la hampe de l'épi. L'étage supérieur comporte quatre petits bras courbes terminés chacun par un anneau, le tout fabriqué en fer rond (cylindrique) de petit diamètre. Un cône de tôle, à la base de l'épi, est destiné à protéger le poinçon mais il n'assure pas l'étanchéité et la charpente est en danger.

Le bâtiment, dont le sol est en terre battue, est équipé d'une cheminée dont la souche en maçonnerie est visible côté nord-nord-est. La hotte de cette cheminée est enduite et il a été gravé dans le mortier le nom de Roland Pistre ainsi que plusieurs dates : « 1.1.39 », « RP 23.3.46 » ainsi que des millésimes plus récents (fig. 8). On ne peut donc affirmer si ces graffitis sont contemporains de la construction et s'ils ont été tracés par le maçon. La cheminée est agrémentée par une planche horizontale, à hauteur d'appui, faisant fonction d'étagère (fig. 9).

Un petit placard est intégré dans l'épaisseur du mur au-dessus du fenestrou (fig. 10). Près de l'âtre, côté nord-ouest, les restes du lit d'un ancien occupant confirment la fonction de cabane de vigne de ce bâtiment.

Le comble, mis à part les meurtrières pouvant constituer des lucarnes d'envol de pigeons, ne comporte aucun aménagement à leur intention : ni boulins ni chevilles susceptibles de supporter des nids. Il subsiste sur le plancher du comble un récipient en cuivre ayant pu être utilisé pour préparer les produits de traitement de la vigne.

La porte d'entrée, munie de deux pentures, ouvre vers l'extérieur.

Quelques éléments historiques

L'édifice, qui est une cabane de vigne et non pas un pigeonnier comme l'indique faussement la carte de l'IGN, malgré les apparences, est situé à la Croix des Landes. Ce lieu-dit ne figure ni au cadastre actuel ni sur la carte de l'IGN. Ce nom avait cours à l'époque du cadastre napoléonien, et l'actuel propriétaire des lieux, M. Serge Pistre, se souvient que ses parents désignaient toujours ces lieux par le toponyme « Aux Landes » lorsqu'ils s'y rendaient.

La propriété, qui appartenait à Arnaud Meyrignac à l'époque de l'établissement du cadastre napoléonien, a été acquise en 1876 par Pierre Pistre, né le 28 novembre 1838, forgeron et sans doute agriculteur, arrière-grand-père de Serge Pistre.

Lors de l'acquisition, la parcelle 457 était déclarée en terre. On peut donc penser qu'elle a été plantée en vigne lors de la reconstitution du vignoble avec des hybrides américains résistants au phylloxéra, et que la cabane a été construite simultanément, pour y ranger des outils et s'y abriter.

En effet, M. Pistre nous a indiqué que son arrière-grand-père avait des compétences multiples et avait été tout à fait capable de construire la maisonnette dont l'épi de faîtage est manifestement le travail d'un forgeron.

Il y préparait les produits de traitement de la vigne, comme en témoigne le récipient en cuivre qui se trouve dans le comble et qui a sans doute été utilisé pour la préparation de la bouillie bordelaise.

Cette cabane comporte divers aménagements permettant d'y séjourner en raison de la distance du siège de l'exploitation situé à Bounotte, soit plus de 7 kilomètres : cheminée, placard et lit sommaire dont il subsiste encore quelques éléments. Aujourd'hui, la vigne, qui produisait probablement un vin de qualité ordinaire, a été arrachée et la parcelle est retournée à son usage précédent de terre de culture.

Les graffitis figurant sur la hotte de la cheminée ont été réalisés tardivement, peut-être à l'occasion de travaux de réparation, ou par un des occupants, en l'occurrence Roland Pistre, en janvier 1939 et en mars 1946, signé RP.

Cette cabane est en relativement bon état et sa couverture est entretenue. Elle n'est donc pas en danger immédiat. Cependant, il manque quelques tuiles en rive et, surtout, le sommet du toit présente une gouttière et les pluies ont déjà provoqué des dégâts sur la charpente, dans l'axe du poinçon. Il est indispensable d'y remédier pour assurer sa pérennité.

De Florence à l'Adriatique. En parcourant les Appenins

8-15 septembre 2017

par François MICHEL

Au début du mois de septembre de cette année 2017, la Société historique et archéologique du Périgord a proposé à ses sociétaires de découvrir l'est de la Toscane et l'Émilie-Romagne en traversant à deux reprises la chaîne des Appenins. Notre périple nous a d'abord conduits pour deux jours à Florence, puis des collines de Toscane à la plaine d'Arezzo et, en traversant d'épaisses forêts, à la république de Saint-Marin. Passés des montagnes abruptes à la vaste plaine littorale de la mer Adriatique, nous sommes arrivés à Ravenne, où nous sommes aussi restés deux jours. Nous sommes ensuite revenus passer une journée à Bologne après avoir ainsi découvert des régions qui ne manquent pas d'attraits, aux différences très marquées et aux sublimes panoramas.

Notre voyage a comme toujours débuté sur la place Francheville, en face de la tour Mataguerre, où nous a attendus, à une heure décente, notre autobus habituel. Le trajet autoroutier n'a pas assez duré pour épuiser le plaisir des retrouvailles, et l'arrivée à l'aéroport de Bordeaux, comme l'enregistrement des bagages, fut une partie de plaisir.

Notre avion a décollé dans les temps et, après un arrêt à Lyon qui a permis à d'autres voyageurs de nous rejoindre, nous avons pris un autre avion qui nous a emmenés à Bologne, qui se trouve à la même latitude que Bordeaux,



Fig. 1.

en survolant les Alpes et la plaine du Pô. Arrivés en milieu d'après-midi à l'aéroport Guglielmo-Marconi de Bologne, où nous avons retrouvé d'autres participants venus de Paris, un autobus florentin nous a amenés en Toscane, nous permettant ainsi d'accomplir notre première traversée terrestre des Appenins. Nous avons remonté la vallée du Reno, puis gagné en altitude jusqu'au seuil de partage des eaux, pour finalement entrer en Toscane. Arrivés sans tarder à Florence, nous nous sommes installés dans un hôtel de style installé dans un palais du XVI^e siècle (le palazzo Ricasoli) ayant appartenu à une vieille famille de l'aristocratie locale (fig. 1). Situé non loin de la cathédrale, il nous a permis d'être à pied d'œuvre dès le lendemain.

Nos visites ont en effet commencé aux aurores ce matin-là ; Elena Nesti, notre guide florentine, nous attendait à 8h30 pour nous faire découvrir, derrière l'église San Lorenzo, la monumentale chapelle des princes, où reposent dans un décorum grandiose la plupart des membres de l'illustre famille des Médicis, qui a gouverné Florence depuis le XV^e siècle. C'est avec enthousiasme qu'elle nous a d'abord présenté le Saint-Denis des Grands-Ducs de Toscane, et avec non moins de sensibilité qu'elle nous a montré dans la nouvelle sacristie, dont le décor fut conçu par Michel-Ange, les tombeaux monumentaux de Laurent le Magnifique (1449-1492) et de son frère Julien (1453-1478). Après une pause méritée, nous nous sommes ensuite rendus sur la place de la Santissima Annunziata. Le portique de l'hôpital des Innocents est dû au talent de l'architecte Brunelleschi (1424) alors que l'église (1601) et le portique lui faisant face (1525), quoique ultérieurs, forment un ensemble très harmonieux également dû aux Médicis. Puis, non loin de là, nous avons

découvert la demeure historique de cette famille, construite par Cosme l'Ancien (1444-1460), puis vendue au XVIII^e siècle à une autre famille, et qui prit donc le nom de palais Medici-Riccardi. Son architecture aérée était fort bien adaptée au métier de banquier pratiqué par les Médicis : derrière une façade abrupte, le palais était organisé autour d'un vaste portique décoré de statues et de bas-reliefs antiques où s'exerçait le change de la monnaie. L'étage dissimule les appartements privés ainsi qu'un vrai trésor, la chapelle des Mages, dont le décor peint par B. Gozzoli représente les fastes des Médicis à l'occasion du concile de Florence de 1439 : les fresques nous présentent trois générations de Médicis, Cosme l'Ancien, son fils Pierre le Goutteux, ses petits-fils Laurent et Julien, ainsi que ses trois petites-filles, mais aussi plusieurs illustres personnages de cette époque, y compris l'auteur des fresques. La grande salle de réception est également décorée, mais d'une fresque réalisée à la fin du XVII^e siècle par L. Giordano montrant l'apothéose de la famille des Médicis. À la sortie du palais, après un déjeuner pris à proximité et arrosé de vin de Toscane, nous nous sommes rendus à la Galerie des Offices. Notre visite a duré plusieurs heures et notre guide nous a présenté de manière très détaillée un véritable chapelet de peintures toutes plus célèbres les unes que les autres. L'ensemble de ces chefs-d'œuvre forme une collection exceptionnelle, et nos sociétaires se sont réjouis de voir dans tous leurs détails la *Naissance de Vénus* ou le *Printemps* de Botticelli (1445-1510), une *Gorgone* du Caravage (1571-1610), ou les merveilleuses scènes bibliques signée Giotto (1266-1337) ou Masaccio (1401-1428). À l'issue de cette journée bien employée, chacun a pu à sa guise se promener dans cette ville-musée et en admirer les beautés.

Ce dimanche, nous n'avons retrouvé notre guide locale qu'en début d'après-midi. C'est donc sous la conduite de notre cicerone maison que nous avons découvert, sous une pluie battante, les somptueux extérieurs de la cathédrale Santa Maria del Fiore, qui révèlent à l'œil exercé tous les détails de la construction de la coupole par Brunelleschi (1434). En circulant autour de l'édifice, nous avons même découvert l'endroit d'où Dante Alighieri, au XIV^e siècle, admirait l'avancement de la construction. Notre promenade nous a ensuite conduits au palais du Bargello (1255), puis à la piazza della Signoria (fig. 2), où nous avons admiré, dans tous ses détails, le somptueux décor mis en place au temps de la grandeur de Florence, de la loge des Lanzi à l'« Importun » de Michel-Ange. Nous avons ensuite gagné le Ponte Vecchio, que nous avons traversé en prenant garde aux *scippatori*, avant de nous rendre au palais Pitti, résidence des Grands-Ducs de Toscane (XVI^e siècle). Après une rapide collation, nous avons pu visiter, sous la conduite de notre guide locale, l'intérieur de Santa Maria del Fiore, qui nous a tous surpris par son espace monumental, conçu par Arnolfo di Cambio à la fin du XIII^e siècle, ainsi que son baptistère, dont l'architecture massive, où s'ouvrent des portes de bronze historiées, abrite de somptueuses mosaïques datées du XIII^e siècle. Nous avons



Fig. 2.



Fig. 3.

ensuite découvre l'église San Lorenzo qui abrite dans la vieille sacristie la crypte des grands ancêtres de la famille Médicis, au nombre desquels Cosme l'Ancien (1389-1464), son père Jean de Médicis, dit Picci (1360-1429), et son fils Pierre le Goutteux (1416-1469), les maîtres de la Florence médiévale. La suite de notre journée se déroula au rythme des découvertes personnelles avant de prendre un repos mérité à l'hôtel.

Le lendemain, nous avons quitté Florence pour nous rendre à Arezzo. L'autoroute encombrée nous a contraints à emprunter une nationale torturée

qui, à la lisière de la région du Chianti, nous a cependant permis de mieux connaître la campagne toscane. Le paysage de collines vertes a progressivement cédé la place à une vaste plaine cultivée où nous avons progressivement vu apparaître la cité natale de Mécène, un Étrusque devenu le conseiller de l'empereur Auguste. Arrivés sous les remparts de la ville, nous avons commencé notre promenade par la cathédrale San Donato (1278-1511), située au sommet d'un escarpement. Son riche intérieur est orné de monuments grandioses, et sa position dans la partie haute de la ville nous a permis de réaliser ensuite une longue promenade dans l'agréable centre historique médiéval. Nous y avons découvert l'ancien palais du prétoire (fig. 3) et la demeure natale de Pétrarque avant d'accéder à la piazza grande, bordée par les loges de Vasari (XVI^e siècle), et d'admirer l'église Santa Maria della Pieve, à l'architecture caractéristique du style roman de Toscane (XII^e-XIII^e siècles). Après avoir copieusement déjeuné, nous avons rejoint notre autobus, qui nous attendait près des murailles construites par les Médicis, et quitté la Toscane en entreprenant vers l'est la traversée des Appenins. Après être passés non loin des sources du Tibre, nous sommes arrivés sur le territoire de l'ancienne République de Saint-Marin, dont le premier code de lois remonte à 1295 ; ses institutions respectées par l'ensemble des pouvoirs qui se sont exercés dans la péninsule italienne, y compris par l'Empire français, en font un *unicum*. L'escalade du monte Titano fut une rude entreprise pour le bus, mais nos participants n'ont pas pu s'en rendre compte, car de denses nuages enveloppaient son sommet. C'est donc dans un épais brouillard que nous avons réalisé une promenade dans le centre historique, en entrant par la porte Saint-François pour accéder aux étroites rues de la ville, puis en passant devant les divers ministères, enfin au palais public (fig. 4), où officient les Capitaines-régents, jusqu'à la plate-forme où s'observe



Fig. 4.



Fig. 5.

d'habitude un remarquable panorama vers la côte adriatique. À l'issue de cette visite, nous avons repris notre autobus familial et avons, en redescendant, finalement aperçu la montagne se découvrir de ses nuages. Après avoir entrevu Rimini et évoqué César en passant le fleuve du Rubicon, c'est en soirée que nous sommes arrivés à Ravenne où nous attendait notre hôtel.

Un beau soleil nous a permis d'accomplir de manière très agréable notre première journée de visites dans la vieille ville de Ravenne. Nous avons très tôt découvert l'univers des mosaïques byzantines en accomplissant une grande promenade à pied qui nous a menés, en passant par le centre ville, au délicat monument improprement nommé mausolée de Galla Placidia, daté du début du V^e siècle, lorsque Ravenne est devenue la capitale de l'Empire d'occident. Ses magnifiques mosaïques sur fond bleu représentent des thèmes floraux et bibliques. Non loin de là, l'église San Vitale (fig. 5) présente à notre admiration ses ors, ses marbres, ses sculptures délicates, mais surtout ses mosaïques, dont les plus représentatives se trouvent sur les parois du chœur : elles représentent, entre autres personnages, le couple sous la conduite duquel Constantinople a reconquis l'occident de l'Empire au VI^e siècle, l'empereur Justinien et son épouse Théodora. À peine sortis de San Vitale, notre visite s'est poursuivie au riche Musée national, dont les collections sont réparties dans les deux cloîtres d'un ancien couvent et regroupent de nombreux vestiges antiques et médiévaux de la ville de Ravenne ; nous y avons découvert les restes de la porte monumentale de la ville, de nombreuses stèles funéraires historiées, ainsi que les sculptures et fresques issues des églises et monastères de la ville. Un déjeuner nous a permis de reprendre notre souffle avant de découvrir, en début

d'après-midi, la cathédrale, très (trop) modifiée depuis l'Antiquité, ainsi que le baptistère des Orthodoxes (451-475), dont l'aspect extérieur dépouillé augure mal de la richesse des mosaïques intérieures, qui couvrent toute la hauteur de l'édifice et représentent sur la coupole les douze apôtres et le baptême du Christ. Nous avons aussi visité le musée de l'archevêché, dont les collections comprennent la chapelle privée, décorée de mosaïques (494-519), et nombre d'objets liturgiques anciens et... inattendus, comme la cathèdre d'ivoire de l'évêque Maximien (546-556) et l'ambon de marbre de l'église disparue des Saints Pierre et Paul (596-597). En revenant vers l'hôtel, nous avons détaillé la façade du palais de Théodoric, seul reste de cet édifice qui semble plutôt être la résidence d'un haut fonctionnaire, puis avons visité la vaste basilique de Saint-Apollinaire-le-Neuf, aux remarquables mosaïques qui représentent des processions de saints et de saintes ainsi que des scènes issues du nouveau testament (VI^e siècle). Notre retour à l'hôtel nous a permis de profiter d'un repos bien mérité.

Nous avons poursuivi le lendemain notre visite des monuments de Ravenne en pénétrant dans l'église Saint-Jean l'Évangéliste, située non loin de l'hôtel, pour y admirer les anciennes mosaïques qui l'ont décorée au fil des âges : si certaines d'entre elles remontent au VI^e siècle, d'autres décors sont contemporains de la quatrième croisade, car elles en représentent des épisodes. Puis nous nous sommes rendus à pied, sous un très beau soleil, à la découverte du tombeau du roi ostrogoth Théodoric, mort à Ravenne en 526 (fig. 6). Sur ce chemin, nous avons pu observer avec intérêt la Rocca Brancaleone, l'impressionnante forteresse qui défendait Ravenne lors de l'occupation

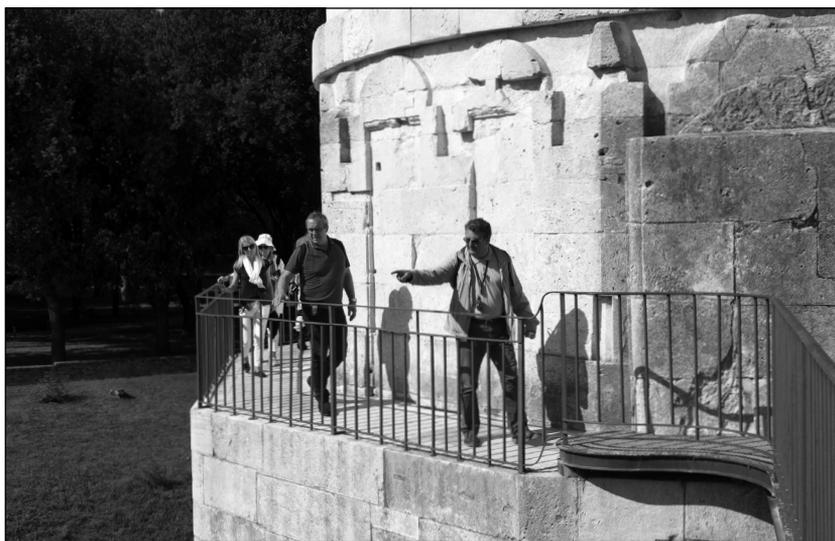


Fig. 6.

vénitienne. C'est au milieu d'un parc verdoyant que se dresse le monumental tombeau, dont la coupole monolithe gravée au nom des apôtres vient de l'autre côté de la mer Adriatique. Construit au milieu d'un cimetière d'époque tardive, ce monument dont nous avons visité les deux étages abrite un sarcophage en porphyre, depuis longtemps ouvert et pillé. Il n'en reste pas moins solennel dans cette impressionnante architecture. À notre retour en ville, nous sommes passés près de l'église du Saint-Esprit, dévolue au culte orthodoxe et habituellement fermée. En revanche, le baptistère des Ariens était ouvert et nous avons pu découvrir en toute sérénité les mosaïques de sa coupole (début du VI^e siècle). Reprenant notre visite, nous avons pu voir, en fin de matinée, le tombeau de Dante Alighieri, le poète majeur du Moyen Âge italien, mais dont il ne faut pas omettre qu'il fut citoyen de Florence, homme politique et diplomate. Après un déjeuner très bienvenu, nous avons repris l'autobus et nous sommes rendus hors de la ville, là où se trouvait le port antique, afin de visiter l'église de Saint-Apollinaire-in-Classa, dont nous avons admiré la grandiose architecture, mais aussi les mosaïques et les sarcophages paléochrétiens qu'elle conserve. Après une petite heure d'autobus qui a permis à nombre d'entre nous de s'adonner à la sieste, nous nous sommes arrêtés à l'abbaye bénédictine de Pomposa, dont l'existence est attestée dès le IX^e siècle et qui fut un centre culturel et religieux fort important au début du Moyen Âge. La visite a certes commencé par les bâtiments conventuels, salle capitulaire, réfectoire ou dortoir des moines, mais la proximité d'une messe nous a conduits à faire au plus vite la visite de l'église. L'éblouissement devant les magnifiques fresques qui racontent en trois registres les épisodes de l'Ancien Testament, de la vie de la Vierge et du Christ, et de l'Apocalypse fut total, y compris devant la représentation plutôt bonhomme de l'enfer (fig. 7). À l'issue de cette grande journée, nous sommes arrivés en soirée à Bologne, la capitale de la région Émilie-Romagne, et avons gagné sans tarder notre hôtel.

Au début de cette matinée ensoleillée, notre autobus nous a emmenés à Marzabotto, un petit site archéologique situé à une heure de Bologne, où l'on a découvert les soubassements d'une ville étrusque construite au IV^e siècle av. J.-C. selon un plan en damier, témoin de l'influence que les Grecs ont exercée sur cette population d'Italie du nord. En nous promenant dans ce site campagnard, nous avons rencontré, à la surprise intéressée des chasseurs présents, un lièvre étrusque, mais aussi parcouru les rues de la cité, visité la nécropole, admiré les temples érigés en contrebas de l'*auguraculum*, lieu dévolu à la divination, avant de visiter le musée où sont conservées les remarquables trouvailles effectuées lors des fouilles. À l'issue de cette visite, nous sommes rentrés à Bologne pour y déjeuner et, dans l'après-midi, nous avons découvert non loin de là les impressionnantes tours penchées Asinelli et Garisenda (fig. 8). Nous avons ensuite visité le centre monumental de Bologne pour y découvrir, sur la piazza Maggiore, l'ancien palais du légat pontifical, le palazzo nuovo où fut retenu prisonnier le fils de Frédéric II Hohenstauffen



Fig. 7.

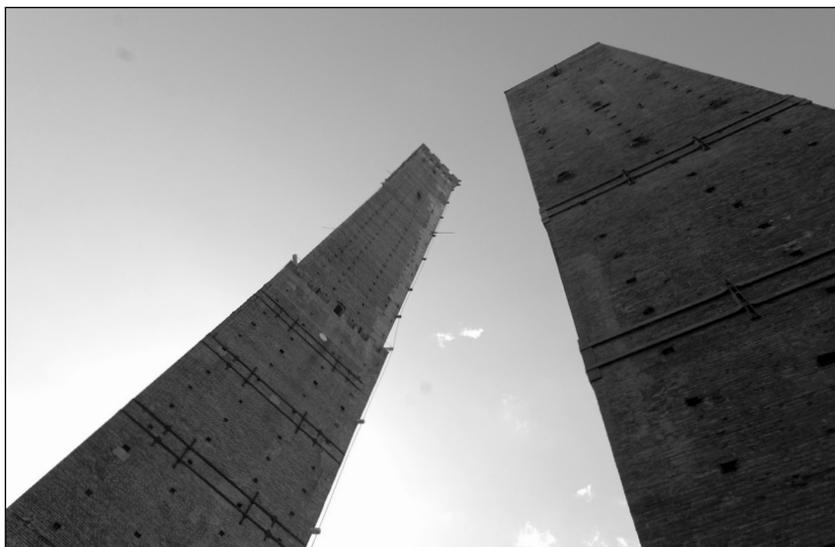


Fig. 8.

et la vaste et pourtant inachevée basilique de San Petronio : en pénétrant à l'intérieur, nous avons admiré les hautes voûtes d'arêtes, observé avec curiosité la chapelle où Charles Quint fut proclamé empereur ainsi que les tombeaux d'Élisa Bonaparte et de son époux Félix Baciocchi. Sortis de la basilique, nous avons pu pénétrer dans le palais de l'Archiginnasio, siège de l'ancienne et prestigieuse université, pour y découvrir les blasons de tous les étudiants qui ont fréquenté celle-ci à partir du XVI^e siècle. La fin de l'après-midi fut laissée au choix de nos compagnons de voyage.

Le matin suivant, nous avons pris tôt un autobus de ville pour nous rendre au remarquable couvent de San Domenico, où nous avons découvert la châsse de marbre ornée de fins bas-reliefs médiévaux qui abrite le corps du saint espagnol. Nous avons poursuivi à pied, sous les portiques, notre visite de Bologne et gagné l'ensemble religieux de Santo Stefano, où nous avons pénétré dans les sept églises et chapelles qui le composent, avant d'honorer d'une visite son cloître et son petit musée. Revenus sur la piazza Maggiore, nous avons découvert les riches collections du musée archéologique : les remarquables vestiges tirés de la nécropole de Villanova, stèles discoïdales, objets mobiliers en bronze ou vases venus de l'Attique ont brillamment conclu la matinée. C'est après le déjeuner que nous avons rejoint notre hôtel où nous attendait la navette qui nous a emmenés à l'aéroport Guglielmo-Marconi, d'où nous avons quelques heures après décollé pour Paris, puis pour Bordeaux. Notre autobus familial nous y attendait et nous a alors ramenés à Périgueux.

Les participants au voyage sont revenus certes fourbus, mais heureux d'avoir connu de nouveaux horizons. Ils tiennent à remercier autant les organisateurs du voyage que leur guide florentine, sans laquelle ils n'auraient sûrement pas vu la ville sous les mêmes couleurs. Ils tiennent aussi à manifester leur reconnaissance envers François Michel, qui a comme toujours assuré les fonctions de guide touristique, sauf à Florence, où il s'est contenté d'écouter sa collègue, et surtout envers Sophie Bridoux-Pradeau, notre dévouée secrétaire, cheville ouvrière de toute l'administration du voyage, et qui a dû se contenter, comme toujours, d'entendre les récits enthousiastes de cette expédition lointaine.

F. M.

Clichés Pierre Besse, sauf fig. 7 cliché François Michel.

Sortie du 7 octobre 2017. Les retables baroques

par Olivier GENESTE

La thématique retenue pour la sortie d'automne a permis aux membres de la Société d'appréhender un aspect singulier du patrimoine religieux de la Dordogne : les retables et tabernacles baroques autour d'Excideuil et de Thiviers. Après les guerres de Religion, particulièrement meurtrières et dévastatrices en Périgord, de nombreuses églises étaient à reconstruire. À la suite d'une première période consacrée à l'effacement des ruines, vint le temps de la reconquête spirituelle, notamment à travers le développement du culte des saints et la réaffirmation de la présence réelle du Christ dans les espèces consacrées, et dont l'art des retables constitue aujourd'hui un précieux témoignage.

Première découverte de la journée, le retable de Coulaures illustre parfaitement ce contexte (fig. 1). Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, la paroisse Saint-Martin est administrée par les pères de la congrégation de la Mission de Périgueux. Il n'est donc pas étonnant d'y retrouver un retable monumental, donnant à voir une véritable architecture sacrée : autour du tabernacle, surélevé au centre de l'autel selon les prescriptions du concile de Trente, se développe une construction rythmée par quatre colonnes torsées, dite salomoniques en référence au temple de Salomon et largement utilisées dans l'art baroque depuis le baldaquin du Bernin pour Saint-Pierre de Rome, achevé en 1633. Au soubassement du retable, et symboliquement aux fondations de l'Église apostolique et romaine, se trouvent les quatre évangélistes. Ils sont surmontés, entre les colonnes, non pas par des statues, mais par des bas-reliefs figurant les deux piliers de cette même Église : saint Pierre et saint Paul, surmontés par deux figures d'évêques. Ceux-ci ne sont pas identifiés, mais il est tentant de reconnaître en eux saint Martin, patron de la paroisse, et saint



Fig. 1.

Front, patron du diocèse. L'œuvre se termine par un grand fronton triangulaire d'où émerge la figure du Père éternel. Cet ensemble sculpté enferme une Crucifixion peinte sur toile et datant du début du XIX^e siècle, contemporaine de la dorure actuelle qui souligne quelques éléments structurants (moulurations, chapiteaux, guirlandes...) selon une mode ayant cours durant la période de la Restauration. Cette construction, forte sur le plan théologique mais accessible à chaque paroissien, est caractéristique de l'œuvre évangélicatrice des pères de la Mission de Périgueux, qui en sont les probables commanditaires. Nous remercions pour son accueil chaleureux M^{me} Karine Von Doringk, présidente de l'Association Coulaures-Patrimoine.

En l'église Saint-Thomas d'Excideuil est conservé un remarquable ensemble autel-tabernacle dédié à saint Joseph, dont le culte est particulièrement mis en avant durant la Contre-Réforme (fig. 2). Cette figure du « bon père de famille » est présente au centre du devant d'autel et dans la niche sommitale. Provenant du couvent des cordeliers de la ville, on y rencontre, de part et d'autre du tabernacle, six statuette de saints : saint Sébastien, saint Dominique, sainte Constance et sainte Barbe, tandis que la porte est gardée par les principaux saints de l'ordre franciscain : saint François et sainte Claire. Ces statuette encadrent quatre bas-reliefs illustrant le cycle de l'Enfance du Christ (Visitation, Adorations des Bergers et des Mages, Présentation au Temple). Il est possible de reconnaître dans cette œuvre délicatement polychromée en blanc et or, la main de Jean Chaminade, sculpteur actif à Périgueux à la charnière des XVII^e et XVIII^e siècles.



Fig. 2.



Fig. 3.

À Jumilhac-le-Grand, les participants accueillis par M. Pierre Ortega, que nous remercions pour sa précieuse collaboration, ont pu découvrir un retable à deux corps, qui présente les statues de saint Pierre et de saint Aubin d'Angers, surmontées au niveau supérieur par celles de saint Paul et saint François (fig. 3). L'originalité de cet ouvrage réside dans le fait qu'il n'obture



Fig. 4.



Fig. 5.



Fig. 6.



Fig. 7.

pas la grande et majestueuse baie axiale. Sur l'autel, un tabernacle laissé « au naturel », également dédié à saint Pierre, pourrait toutefois provenir d'une église des environs. Il s'agit donc d'une œuvre composite, qui l'est également par sa polychromie (XIX^e s. ?) qui complète le riche ensemble de peintures murales de toutes époques qui couvre l'édifice et concourt à son originalité.

Lors d'une halte à l'église Notre-Dame de Thiviers, l'attention des participants a été portée vers quatre statues. Les deux premières, en pierre, à l'entrée de l'église, datent du premier tiers du XVII^e siècle, malgré leur aspect plus ancien. Figurant saint Roch (fig. 4) et saint Jean-Baptiste (fig. 5), elles évoquent la production de François de Journac, sculpteur évoluant aux confins du Limousin et du Périgord, dont on peut également voir les ouvrages à Nanthiat (Calvaire au chevet de l'église), Nantheuil (Vierge à l'Enfant), Angoisse, Cherveix-Cubas, etc. Contre le mur du chevet, en revanche, les deux autres statues étudiées relèvent d'une toute autre esthétique. Ces figures presque grandeur nature de la Vierge (fig. 6) et de l'archange Gabriel (fig. 7), figurant l'Annonciation, étaient certainement disposées sur un retable dédié à la Vierge, dont le tableau central, représentant l'Assomption, est aujourd'hui placé contre le mur nord du chœur. Ces deux œuvres comptent parmi les sculptures les plus authentiquement baroques du Périgord, comme en témoignent la force des expressions, la délicatesse des gestes et la fluidité des drapés. Encore une fois, par analogie avec certaines statuette du retable d'Excideuil (sainte Barbe notamment) et les deux bustes reliquaires qui accompagnent ce dernier, il est possible d'attribuer ces deux statues à Jean Chaminade.

De Jean Chaminade, il fut de nouveau question à Saint-Romain (commune de Saint-Romain-Saint-Clément), dont l'église conserve un ensemble autel-tabernacle (fig. 8), dont la gémellité avec celui d'Excideuil n'avait échappé ni à Fidèle Durieux, ni à Jean Secret. Également conçu pour la chapelle d'un couvent franciscain, sa provenance exacte n'est cependant



Fig. 8.

pas tranchée (cordeliers de Nontron, récollets de Thiviers ? La seconde hypothèse emporte notre préférence du fait de la proximité géographique entre Thiviers et Saint-Romain). Reprenant le schéma déjà rencontré à Excideuil, ce tabernacle monumental présente différentes scènes du cycle de l'Enfance, dont deux superbes Adorations, flanquées de statuettes de saints appartenant à la mouvance franciscaine : saint Louis d'Anjou et saint Bonaventure aux extrémités, saint François et sainte Claire autour de la porte centrale. On remarquera la richesse de la sculpture décorative, notamment les rinceaux du devant d'autel, très luxuriants sous leur dorure parfaite. La peinture et la dorure sont d'ailleurs habilement complétées par de l'argenterie, qui souligne quelques éléments iconographiques marquants (les ailes de l'ange Gabriel, les langes de l'Enfant Jésus, la guimpe de sainte Claire, la brebis du Bon Pasteur sur la porte de l'armoire eucharistique...).

Cette riche journée s'est achevée dans l'ancienne priorale de Saint-Jean-de-Côle, dont la chapelle absidiale présente un ensemble de boiseries récemment restaurées, qui témoignent des travaux réalisés par les génovéfains dès leur arrivée en 1669. Après la restauration de l'église et des bâtiments conventuels dans les dernières décennies du XVII^e siècle, c'est dans les premières années du siècle suivant que sont installées les boiseries du chœur, intégrant également les stalles et formant probablement, à l'origine, un ensemble clos par un chancel et des portes ajourées (ou des grilles forgées). Composé de trois corps, incluant les deux baies orientales de cet édifice roman particulièrement sombre, le retable proprement dit (fig. 9) offre une iconographie magnifiant les saints de l'ordre : sainte Geneviève et saint



Fig. 9.

Augustin (les génovéfains étant des chanoines augustins réformés). Saint Jean-Baptiste, patron des lieux, est doublement présent au-dessus du maître-autel, sous la forme d'une toile peinte (peut-être plus tardive) et d'une statue nichée au sommet. On remarque également deux belles illustrations d'un culte émergent, consacré au Sacré Cœur de Jésus et au saint Cœur de Marie, probablement en lien avec le « cœur brûlant de Charité », principal attribut de saint Augustin. Cet ensemble du début du XVIII^e siècle témoigne également d'un changement de style, d'un assagissement des formes au profit d'un retour vers un certain classicisme, avec ses corniches saillantes et ses pilastres cannelés, qui remplacent désormais partout les colonnes torses si caractéristiques du règne de Louis XIV.

Cette sortie d'automne en Périgord Vert aura donc permis d'aborder différents aspects de la création artistique dans le contexte de la Réforme catholique, à travers des retables paroissiaux ou des ensembles destinés à des églises conventuelles qui démontrent, dans les deux cas, la vitalité des congrégations nouvelles et des ordres réformés dans la restauration matérielle et spirituelle du diocèse de Périgueux aux XVII^e et XVIII^e siècles.

O. G.*

Photographies : Pierre Besse.

* Docteur en histoire de l'art.

NOTES DE LECTURE

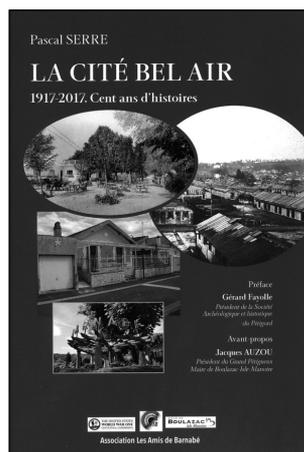
La Cité Bel Air. 1917-2017. Cent ans d'histoires

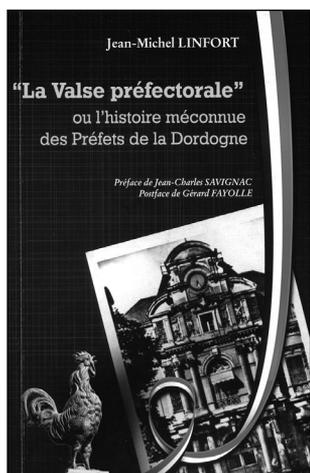
Pascal Serre (préface de Gérard Fayolle, avant-propos de Jacques Auzou)

éd. Les Amis de Barnabé, 2017, 261 p., ill., 23 €

La Cité Bel Air apparaît aujourd'hui comme un quartier sub-urbain, proche du centre de Périgueux, mais dépendant de Boulazac. C'est un quartier qui a été marqué, pendant des décennies, par les « péotards », les ouvriers de la compagnie des chemins de fer Paris-Orléans, le PO. Mais l'origine de son urbanisation est très différente de celle de Vésone, un autre quartier lié également aux ouvriers du PO. L'extraordinaire pour la Cité Bel Air, c'est qu'il y a cent ans, c'était la campagne, avec quelques fermes. À la suite de l'entrée en guerre des États-Unis, le 6 avril 1917, ici a surgi, en quelques semaines, une véritable cité sanitaire, avec des bâtiments bien rangés suivant un plan régulier. L'auteur a retrouvé des photos de ce camp américain, avec ses rues bien rectilignes, les baraquements de ses installations spécialisées (hôpital, bloc opératoire, laboratoire, salle de douches...), mais aussi son usine électrique, son château d'eau, sa chapelle et ses ateliers (scieries, menuiseries...). Ce camp a été construit par la main d'œuvre locale, avec des matériaux venant des États-Unis via Bordeaux ou La Rochelle : une bretelle de raccordement du chemin de fer a même été construite. L'approvisionnement en produits frais se faisait dans les environs. Les blessés arrivaient du front par le train à Périgueux : plusieurs centaines (sur les 2 000 possibles). Après l'armistice, le 11 novembre 1918, et au cours des mois suivants, le camp a été vite déserté et ses bâtiments ont retrouvé une autre vie : certains ont été détruits, d'autres réhabilités en habitations. Une nouvelle vie s'est installée entre Périgueux, la ville voisine, et Boulazac, sa lointaine commune. De nouveaux habitants ont été attirés par les possibilités de logement, par des emplois ouvriers offerts par le PO, alors en pleine expansion, par des autobus de liaison avec le Toulon. Les rues s'animent bientôt de cafés, d'ateliers et de petits commerces. Ce nouveau quartier va continuer à évoluer en conservant sa propre identité, marqué par son origine, comme en témoigne encore le nom souvent américain des rues, très attaché à sa baignade de Barnabé : là se retrouvent non seulement les habitants de la Cité Bel Air, mais aussi les bourgeois de Périgueux.

L'auteur a eu l'idée d'interroger de nombreux habitants de ce quartier, ceux qui y ont toujours vécu, ceux qui sont revenus sur les lieux de leur enfance. Tout cela donne un ouvrage documenté, riche en anecdotes et fort émouvant. ■ B. D.





« La Valse préfectorale » ou l'histoire méconnue des préfets de la Dordogne

Jean-Michel Linfort (préface de Jean-Charles Savignac, postface de Gérard Fayolle)

éd. Les Livres de l'Îlot, 2017, 225 p., ill., 15 €

Du Premier Empire à la V^e République, sur plus de deux siècles, quatre-vingt-sept préfets se seront succédé pour représenter l'État en Dordogne. L'auteur nous offre un récit rapide et passionné des grandes heures de ces hauts fonctionnaires. Cet échelon de l'État s'installe progressivement dans sa mission, cela malgré les variations gouvernementales, et va s'imposer à Périgueux, non sans à-coups mais aussi avec un certain bonheur. On saluera la présence d'un index des patronymes, mesure des longues recherches qui ont abouti à cette utile rétrospective. ■ C.-H. P.



L'art pariétal de Cro-Magnon

Brigitte et Gilles Delluc (préface de Denis Vialou)

éd. Ouest-France, 2017, 143 p., ill., 14,90 €

Nos collègues Brigitte et Gilles Delluc étaient tout indiqués pour présenter en un volume agréable à feuilleter et à lire « l'art pariétal de Cro-Magnon ». À leur habitude, les auteurs font un tour complet de la question étudiée : histoire des découvertes et naissance de la notion d'art préhistorique, puis études de ces œuvres qu'on va réussir à dater. Les auteurs présentent aussi les aspects techniques du travail des premiers artistes comme les méthodes pour graver ou pour peindre et l'invention des couleurs. La passionnante question du choix des sujets traités par ces lointains artistes fait l'objet d'un chapitre où l'on mesure le rôle majeur de la représentation animale. On recherche quel sens il convient de lui donner. Les mystères s'accroissent : place

respective de chaque espèce animale, mais aussi sens des représentations humaines, des mains, du sexe, signes géométriques, autant d'interrogations... Les ethnologues cherchent des significations à ce que les auteurs appellent « la spiritualité de Cro-Magnon ». Ils nous indiquent que le chamanisme, un temps à la mode, est une fausse explication.

L'étude est complétée par la question essentielle qui se pose aujourd'hui sur la sauvegarde de ce patrimoine menacé et les réalisations des fac-similés. Notons aussi un index des sites ornés par région de France.

Enrichi par des illustrations de grande qualité, cet ouvrage nous offre une excellente synthèse sur une période fascinante de l'histoire de l'humanité. Il nous invite à une réflexion sur le rôle de l'art et donc à une méditation sur l'évolution humaine. Nous y trouvons confirmée la place majeure du Périgord (et de Cro-Magnon, notre illustre compatriote !). ■ G. F.

Le canton d'Excideuil pendant la Grande Guerre, quelques aspects

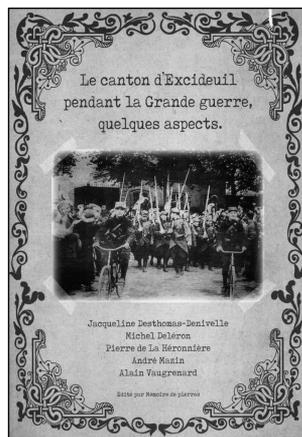
Collectif (préface de Guy Frysou)
éd. Mémoire de pierres, 2017, 191 p., ill., 20 €

Les membres de l'association « Mémoire de pierres » ont rassemblé une importante documentation sur le canton d'Excideuil pendant la Grande Guerre, à l'occasion du centenaire de cet événement qui a bouleversé, entre autres, la vie des villages.

C'est en effet « un florissant chef-lieu de canton » qui se retrouve dans la tourmente. Les auteurs présentent des faits qui paraissent incongrus dans ce paisible terroir : des hôpitaux militaires, un cimetière militaire, un centre d'entraînement et même une légion tchécoslovaque !

Les auteurs analysent plusieurs événements comme la chute de la démographie ou encore la redoutable épidémie de grippe espagnole et le « refus de servir », jusque là peu étudié, et aussi l'immédiat après-guerre. Ils étudient avec soin les monuments aux morts des diverses communes et les listes mentionnées paraissent fort instructives sur la sociologie des villages et sur les méfaits de la guerre.

Les récits détaillés de quelques-unes de ces destinées bouleversées donne la mesure du conflit et une dimension humaine à cette étude très détaillée et donc très instructive sur les ravages de la guerre au cœur de la ruralité. ■ G. F.



Francs-maçons en Périgord

Pascal Serre (coord.) (préface de Philippe Foussier)
éd. Guillemets, 2017, 281 p., ill., 25 €

On sait la forte présence de la franc-maçonnerie en Périgord. On connaît moins pourtant ceux qui la composent et leurs destins au sein de la région. Pascal Serre a eu l'heureuse initiative de réunir des auteurs et des chercheurs, francs-maçons ou non, pour faire revivre des personnalités diverses, souvent exceptionnelles, qui jalonnent à travers leur parcours initiatique, l'histoire locale. C'est au total 23 portraits, « qui sont autant d'histoires romanesques et même picaresques ». Gérard Fayolle, Guy Mandon et Guy Penaud ont donné chacun une introduction historique, qui replacent les personnalités retenues dans le contexte de leur temps. À noter notamment le répertoire des loges maçonniques en Périgord établi par Guy Penaud. Dans sa préface, Philippe Foussier, Grand Maître du Grand Orient de France, précise que « le présent ouvrage illustre et prolonge avec intérêt l'historiographie maçonnique existante ». ■ D. A.





Pierre Bourrinet et l'histoire des découvertes préhistoriques à Teyjat

Jean-Marc Warembourg (préface de Patrick Paillet)
éd. des Hautes Terres, 2017, 171 p., ill., 15 €

Ce livre est un précieux recueil de tous les documents permettant de connaître, dans le détail, la vie d'un instituteur devenu préhistorien, Pierre Bourrinet (1865-1931). Il est le contemporain de Denis Peyrony, à une époque où commence à s'écrire la grande histoire de la Préhistoire. À la suite de Perrier du Carne, qui en a découvert les premiers indices à la fin du XIX^e siècle, il veille jalousement sur les gisements de Teyjat (la grotte de la Mairie et l'abri Mège), sites majeurs de la fin du Magdalénien, d'une richesse incroyable en œuvres d'art mobilier et rupestre. Il les étudie sous le regard attentif et parfois jaloux des plus grands préhistoriens de l'époque : Cartailhac, Capitan et Breuil. Son souci permanent de la conservation du patrimoine lui vaut parfois des désaccords importants avec la mairie. Mais l'histoire

ne s'arrête pas là, car P. Bourrinet a entraîné dans sa passion toute sa famille, qui veille toujours sur son héritage, et le nom de son gendre Darpeix est associé au sien pour leurs fouilles dans d'autres gisements, tel Tabaterie dans la vallée du Boulou. Les gisements de Teyjat, aujourd'hui fleuron incontesté de la commune du même nom, continuent à susciter des recherches auxquelles sont associés les noms de nos contemporains – l'auteur en fournit une courte biographie –, en particulier le Pr Claude Barrière, qui venait en voisin depuis Piégut-Pluviers relever les gravures de la coulée stalagmitique de la grotte de la Mairie, et Patrick Paillet (auteur de la préface du livre), qui revisite minutieusement tous les grands sites anciennement fouillés du nord Périgord, tels Rochereil ou Teyjat. Pierre Bourrinet était un membre fidèle de la SHAP. Notre *Bulletin* en conserve de nombreux témoignages. Notamment à la fin de sa vie, car il avait pris sa retraite à Périgueux en 1924 et participait régulièrement aux réunions mensuelles de notre compagnie. ■ B. D.

Ont participé à cette rubrique : Dominique Audrerie, Brigitte Delluc, Gérard Fayolle, Claude-Henri Piraud.

Les auteurs et éditeurs, désireux de voir mentionnés dans les rubriques du *Bulletin* leurs ouvrages sur le Périgord sont invités à adresser un exemplaire de leur publication en service de presse au siège de la SHAP (18, rue du Plantier, 24000 Périgueux). Ainsi, l'ouvrage sera répertorié, chroniqué et inventorié dans notre bibliothèque.

COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES

par Brigitte DELLUC

VIE DE LA SOCIÉTÉ

- La prochaine sortie thématique aura lieu le 14 avril 2018, sur le thème « Ces merveilles prieurales oubliées ». Elle permettra de visiter la chapelle de Tresseroux (Les Lèches), l'église de Monbos et le château de Panisseau (Thénac), les églises de Sadillac et de Couze (Couze-et-Saint-Front) et, pour terminer, le prieuré de La Faye (Léguillac-de-l'Auche).

- La date et le programme de la sortie d'automne sont en cours de préparation, en principe autour des châteaux de vin du Bergeracois. Pour plus de détails, consulter notre site Internet : www.shap.fr. Les inscriptions sont enregistrées auprès du secrétariat de la SHAP, par téléphone (05 53 06 95 88) ou par courriel (shap24@yahoo.fr). Dans le cas où le nombre d'inscrits dépasserait les possibilités de la sortie, une autre date pourrait être proposée.

- Un voyage à Rome aura lieu du 18 au 24 juin 2018, sous la conduite de François Michel. Il permettra de découvrir non seulement ses monuments emblématiques, mais aussi ses trésors d'art et les villas-palais de Tivoli. Il reste encore quelques places. Pour plus d'informations, on peut consulter le site de la SHAP ou s'adresser au secrétariat par téléphone (05 53 06 95 88).

- Un voyage à Rhodes, toujours sous la conduite de François Michel, aura lieu du 9 au 16 septembre 2018. L'effectif est déjà complet. Une liste d'attente est ouverte, en cas de désistement.

- Pour commémorer le centenaire de la fin de la première guerre mondiale, un numéro thématique est prévu pour la 4^e livraison de 2018, sur le thème de la guerre 1914-1918. Les articles doivent être fournis au comité de rédaction avant le 1^{er} août 2018. Voir l'encadré d'annonce p. 136.

- Un numéro thématique sur le repli des Alsaciens en Dordogne en 1939-1940 est prévu pour la 4^e livraison de 2019. Les articles doivent être fournis au comité de rédaction avant le 1^{er} juin 2019. Voir l'encadré p. 136.

COURRIER DES LECTEURS

- M^{me} Catherine Schunck (cf.schunck@wanadoo.fr) à la suite de la communication de Gilles Delluc sur les Gavaches en Périgord (*BSHAP*, 2017, 4^e livr., p. 742-743), signale « que le canton d'Eymet avait fait lui aussi l'objet d'un peuplement gavache. On peut voir encore plusieurs de ces puits si caractéristiques (fig. 1, cliché Schunck ; un puits caractéristique sur la commune de Fonroque). »

- Dans le texte de M^{me} Sophie Miquel (sophie.miquel@wanadoo.fr) sur Jeanne Barret, *BSHAP*, 2017, 2^e livr., p. 777, 24^e ligne, supprimer les 4 premiers mots (citée comme « dame pieuse ») et lire : présente au baptême de son filleul, Pierre Gausсен...

- Une information lue dans *Sud-Ouest* du 23 août 2016. À l'entrée du village de Plazac, se dresse une croix de Rogations, en fer forgé. Elle a été remise en état en 2016 à l'initiative de l'association des Amis du Vieux Plazac, œuvrant pour la restauration du petit patrimoine, et bénie par M^{gr} Philippe Mousset, évêque de Périgueux, assisté de l'abbé Thomas Magimel. Au départ, c'était une croix en bois en mauvais état. M^{me} de Molesnes l'avait remplacée

par une autre en souvenir de son mari, Marc de Molesnes, ancien député de la Dordogne, décédé en 1934. Leur fille, Thalie, 30 ans plus tard, avait décidé d'une restauration suivant le projet du célèbre sculpteur britannique Heinz Henghes, résidant à Tursac. La réalisation fut l'œuvre du forgeron Edmond Rougier. La croix avait été consacrée par l'abbé Edmond Jardel, à l'époque curé de Plazac, qui fut un membre assidu de notre compagnie jusqu'à sa mort en 2008.

- Le Dr Gilles Delluc (gilles.delluc@orange.fr) a recherché les liens familiaux existant entre le dessinateur Sem, de son vrai nom Georges Goursat (1863-1934), et Pierre Goursat (1914-1991), artiste et évangéliste, fondateur de la Communauté de l'Emmanuel. Voici la réponse de Xavier Chiron, pré-



Fig. 1.

sident des Amis de Sem (xavier.chiron@ac-paris.fr) : « Pierre Goursat était le neveu de Georges, car fils de son jeune frère Victor. »

- Le 7 décembre 2017, le Groupe de recherches historiques du Nontronnais, le GRHIN, a rendu hommage à l'enseignant Louis Le Cam, trois ans après sa mort, en apposant une plaque à sa mémoire sur le site de la villa gallo-romaine de Nontronneau. Louis Le Cam, après avoir eu un rôle important au sein de la Résistance en Nontronnais avec la Brigade Rac, s'est toujours passionné pour l'histoire et l'archéologie de cette région et a dirigé les fouilles de ce site majeur de l'archéologie gallo-romaine. Membre fondateur du GRHIN, il en fut un de ses vice-présidents. Il était aussi un membre assidu de la SHAP.

- Une note de M. Bernard Platevoet (bernard.platevoet@orange.fr). « Dans le dernier numéro du *Bulletin de la SHAP*, vous indiquez la réédition du livre sur le filon de quartz de Saint-Paul-la-Roche. J'en profite pour vous indiquer qu'un article faisant le point sur ce gisement de quartz très pur a été publié par François Arbey, géologue à l'Université de Paris-Sud, dans la revue *Minéraux et Fossiles* de 1975 (n° 7). Cet article précisait l'origine de ce filon de quartz et présentait des photos tout à fait spectaculaires des cristaux de quartz géants intensément exploités à l'époque. Sous l'impulsion de François Arbey, le Muséum national d'histoire naturelle de Paris recherchait une solution pour sauver au moins un cristal d'environ quatre mètres de haut (fig. 2), pesant autour de 20 tonnes, montrant la pyramide terminale du cristal rhomboédrique et ses faces de croissance. Malheureusement on sait que

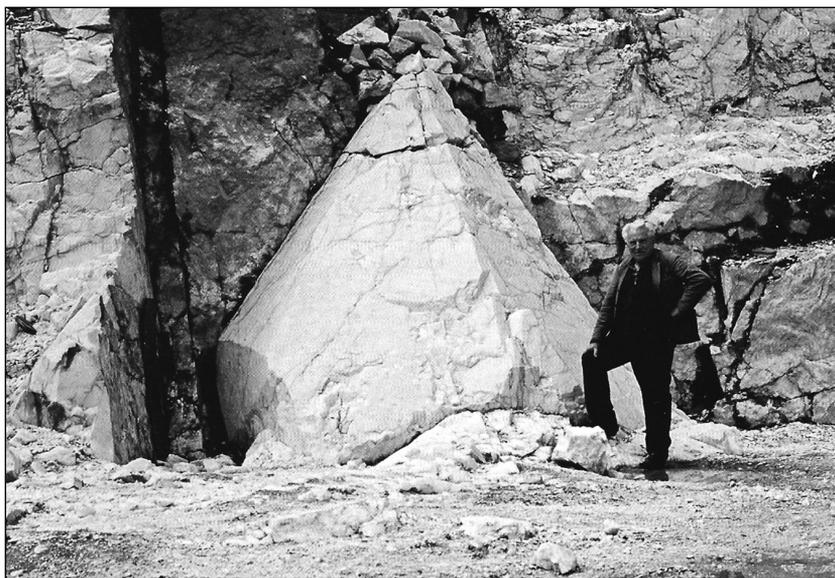


Fig. 2.

le sauvetage de ce cristal géant n'a pas été possible. La présence de cristaux géants de quartz n'est pas si rare. On en connaît notamment en Corse qui ont une section de 50 cm. Les cristaux de Madagascar et du Brésil sont célèbres, On peut voir un bel ensemble de ces cristaux donnés par un collectionneur d'origine bulgare et réparti entre le MNHN de Paris et le Musée de minéralogie de Sofia en Bulgarie. »

- M. Claude-Henri Piraud (claude-henri.piraud@cegetel.net) nous transmet une information importante pour les médiévistes : « M. Jean Roux, disparu en décembre 2016, avait déposé sur son site Internet perigordoccitan.fr la transcription (avec lexique et glossaire) du *Petit Livre Noir* et des *Registres des Comptes de la ville de Périgueux*. M. Claude Ribeyrol, créateur et animateur du site www.guyenne.fr, nous signale que, pour honorer sa mémoire et avec l'aimable autorisation de M^{me} Roux, ces transcriptions sont disponibles sur son site, à titre provisoire en attendant leur publication officielle (www.guyenne.fr/Site_Perigord_Occitan/indexJR.htm). Ainsi cette œuvre remarquable de dépouillement, d'édition et d'étude de ces textes médiévaux reste-t-elle accessible aux chercheurs, tant historiens que philologues. Le site www.guyenne.fr, rappelons-le, recueille et diffuse une immense documentation originale pouvant servir à l'histoire du Périgord. »

INFORMATIONS

- Le film *La Nuit paysanne* de Jean-Michel Linfort sera projeté à la médiathèque Pierre-Fanlac à Périgueux le 23 avril 2018 à 18h30. Renseignements auprès de la médiathèque (tél. : 05 53 45 65 45).

- Le musée André Voulgre (Mussidan), avec le Mémorial de la Résistance de Saint-Étienne-de-Puycorbier et divers autres participants, lancent un appel pour une collecte autour de la seconde guerre mondiale dans la vallée de l'Isle et la Double, avant la disparition des derniers témoins de cette époque. Il recherche tout document, manuscrit ou objet, à titre de prêt ou de don, pour évoquer cette période dans la vallée de l'Isle, de la Crempse, le Landais et la Double (entre Périgueux, Saint-Seurin-sur-l'Isle, La Roche-Chalais, et entre Vergt, Villamblard et Ribérac). Veuillez contacter le musée André Voulgre jusqu'au 30 avril au téléphone 05 53 81 23 55 ou à l'adresse Internet : contact@museevoulgre.fr

- Le ministère de la Culture envisage de limiter la collecte des archives de France aux « archives essentielles pour les générations futures ». Pour garantir une conservation pérenne des archives et définir des critères de tri en concertation avec les historiens et les citoyens, M^{me} Maïté Etchechoury, directrice des Archives départementales de la Dordogne, propose de participer à une pétition « Les archives ne sont pas des stocks à réduire ! Elles sont la mémoire de la Nation » : <http://chn.ge/2AqJkvH>

- L'association « Maisons paysannes de France » (8, passage des Deux-Soeurs 75009 Paris) signale la possibilité de participer à l'identification du patrimoine immobilier en péril en utilisant une plateforme participative mise en place par le ministère de la Culture. Voir le site : http://www.maisons-paysannes.org/actualites/?18221_participez-a-lidentification-patrimoine-peril. Elle organise également un concours ouvert à tout maître d'ouvrage ayant effectué des travaux de restauration sur un bâti ancien ou réalisé des constructions contemporaines adossées à un bâti ancien. Les candidatures doivent être déposées avant le 15 juin 2018. Renseignements au 01 44 83 63 63 ou sur le site Internet de Maisons paysannes de France : <http://www.maisons-paysannes.org/actions/concours/>.

- Le prochain congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest aura lieu les 17 et 18 novembre 2018, à Bayonne, et aura pour thème les *Sorties de guerre*. Les propositions de contribution sont à envoyer à la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne, (scien.lettres.arts@wanadoo.fr) ou à sa présidente Josette Pontet (jm.pontet@orange.fr) avant le 30 juin 2018. Elles comporteront un titre et un résumé de 2 000 à 3 000 mots. Argumentaire et fiche d'inscription seront prochainement disponibles sur le compte Facebook de la FHSO.

CORRESPONDANCE POUR

« COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES »

Pour insérer une demande de recherche ou pour communiquer une information, on peut écrire à M^{me} Brigitte Delluc, secrétaire générale, SHAP, 18, rue du Plantier, 24000 Périgueux ou utiliser son courriel : gilles.delluc@orange.fr (à l'attention de Brigitte Delluc).

Les illustrations photographiques doivent être communiquées sous forme d'un tirage papier ou numérisée en format JPG (en 300 dpi). Compter deux mois minimum de délai pour la publication dans cette rubrique.

Bulletins thématiques : appels à communications

1918-2018

Centenaire de la fin de la première guerre mondiale

La 4^e livraison 2018 sera consacrée au thème de la première guerre mondiale. Les articles devront être envoyés au comité de rédaction par courriel (shap24@yahoo.fr) avant le 1^{er} août 2018. Pour tous renseignements, merci de contacter le secrétariat par courriel ou par téléphone (05 53 06 95 88).

1939-2019

80^e anniversaire de l'évacuation des Alsaciens en Dordogne

Un groupe de travail, mis en place par la mairie de Périgueux pour réfléchir à la commémoration de cet événement, a trouvé intéressant de rappeler cet épisode de l'histoire de notre département dans un numéro thématique du *Bulletin* de notre Société (4^e livraison 2019). Les auteurs intéressés devront envoyer leurs articles par courriel (shap24@yahoo.fr) au comité de rédaction avant le 1^{er} juin 2019.

Brève chronologie des événements

Au début des années 1930, commence la construction de la ligne Maginot. Dans le même temps, l'État-major des armées entreprend l'élaboration d'un plan d'évacuation des populations civiles voisines de la ligne. Après bien des modifications, le plan prévoit l'évacuation de 600 000 personnes des départements du Bas-Rhin, du Haut-Rhin et de la Moselle dans huit départements du Sud-Ouest. La Dordogne est le département d'accueil d'une partie des habitants de Strasbourg et de ceux de 19 communes du Ried (région voisine du Rhin entre Strasbourg et Colmar).

Le 1^{er} septembre 1939, l'Allemagne envahit la Pologne, la France décrète la mobilisation générale et déclenche l'évacuation de la zone frontrière. Quand la guerre est déclarée le 3 septembre, cette zone est vide de population.

Les Alsaciens arrivent en Dordogne entre le 6 et le 25 septembre, par trains entiers, accompagnés par toutes leurs administrations et services : mairies, écoles, ministres des cultes, etc., et même leur statut local particulier, issu du régime concordataire, qui s'appliquera en Dordogne. Ils sont accueillis et logés tant bien que mal dans nombre de communes du département. Il en résulte un choc culturel réciproque provoqué par les différences de langue, de niveau de vie, d'habitudes alimentaires, de pratique religieuse, de programmes scolaires, etc.

La majorité d'entre eux repart après l'armistice, entre août et octobre 1940. Mais environ 15 000 d'entre eux restent en Dordogne durant toute la durée de la guerre.

Catherine et François Schunck